

APHROSINE

J. DE BALEINOS

Lorsque Marco se réveilla en sursaut, trempé de sueur, pour la troisième nuit de suite, il sut qu'il lui fallait faire quelque chose. Cela faisait des années que le Rêve avait cessé, il était hors de question qu'il revienne le tourmenter à l'âge adulte.

Son enfance était derrière lui, aucun père n'était venu le chercher pour l'arracher au dortoir de l'orphelinat dans lequel il avait grandi.

Cela n'avait aucun sens de rêver de nouveau cette scène à l'âge de 27 ans.

La raison, il la connaissait. Le sub-conscient est parfois bien transparent, songea-t-il.

C'était à cause de la photo de l'ambassadeur français. Il l'avait eue en mains quelques jours plus tôt, en coachant une des jeunes recrues de Carlos pour sa mission de renseignement. Une mission de routine: profiter de la soirée d'accueil de la délégation française pour faire un petit tour dans leurs papiers et plus particulièrement connaître les raisons qui avaient motivé le retour de l'ambassadeur sur le territoire paversien, après plus de 20 ans d'absence. Histoire d'avoir quelques coups d'avance pour d'éventuelles négociations.

Le premier cliché sur lequel Marco était tombé en ouvrant le dossier l'avait dérangé. Il s'agissait d'une prise récente, et le visage de l'homme l'avait mis mal à l'aise sans qu'il sache définir pourquoi. Mais la photographie suivante, datant de l'époque où Pierre Bodin avait occupé la fonction d'ambassadeur adjoint en Paversie, 20 ans auparavant, avait été comme un coup de poing. L'Homme du Rêve.

Il s'était très vite repris, et Pablo, le jeune qui devrait aller sur le terrain, n'avait rien remarqué.

Marco s'était efforcé de ne plus penser à cette fausse reconnaissance absurde, mais c'était sans compter les phases oniriques de son cycle de sommeil.

Il se leva, alla discrètement pour ne pas réveiller ses colocataires dans la cuisine se servir un verre d'eau. Il le but lentement, retourna se coucher, sa décision arrêtée. Demain il appellerait son chef aux Renseignements et se porterait volontaire pour un dernier petit tour sur le terrain.

Rien de tel pour faire mourir un fantasme que de le confronter à la réalité...

.....

Et voilà comment deux jours et quelques heures plus tard, il se retrouvait à attendre avec une impatience grandissante que la charmante jeune femme sur laquelle il avait choisi de concentrer toutes ses attentions-regards de plus en plus appuyés, sourires timides s'enhardissant, empressement tout particulier pour lui proposer verre, petit four, serviette ou rince-doigt-s'éclipse enfin pour se rendre à l'endroit réservé aux commodités féminines.

Il se sentait épuisé, bien qu'il ait pris soin de dormir en début d'après-midi en prévision de cette soirée. Mais celle-ci avait débutée presque 6 heures auparavant.

Il avait fallu préparer tout d'abord l'immense salle de réception de l'ambassade avec les autres serveurs : installer les chaises, l'estrade cérémoniale, dresser le buffet, accrocher les décorations à la française. Le tout sous les ordres incohérents et d'une rare inefficacité, mais donnés avec une suffisance insupportable par le Directeur en communication du Cabinet ministériel des Affaires Etrangères.

Le fait que ce dernier se soit senti obligé de venir superviser les préparatifs en personne soulignait l'importance de cette cérémonie aux yeux du gouvernement paversien.

Marco était arrivé sans stratégie préconçue, mais au vu de la finesse de ses collègues serveurs, il n'avait pas eu trop de mal à concevoir quel type d'image allait lui offrir un prétexte facile pour s'éclipser de la grande salle pendant un bon petit moment, en étant couvert par ses innocents compagnons.

Les plaisanteries machistes et les commentaires paillards sur les femmes françaises attendues à la réception allaient bon train pendant qu'ils préparaient la salle, et Marco s'était vite fondu dans le moule.

IA l'arrivée des premiers invités, il avait continué tout naturellement sur sa lancée, et avait désignée sa cible à ses nouveaux copains dès qu'elle avait fait son apparition dans la salle.

Il l'avait choisie vite fait, se dit-il en la regardant de nouveau en coin, avec une indiscretion calculée, mais bien fait, finalement. Elle était sans conteste la plus belle fille de la soirée, grande, élancée, de souples et longs cheveux châtain. Et surtout un regard vif, pétillant d'intelligence et qui avait la qualité rare de refléter son sourire.

Elle semblait assez sensible à ses attentions, tout en ayant l'air de trouver ça amusant.

Et oui, pensa-t-il avec un soupçon d'amertume, profite. Ça te fera un chouette souvenir à raconter aux copines, le pauvre paversien qui pensait avoir une chance avec la belle et riche occidentale...

Il jeta un coup d'oeil discret à la grosse horloge murale. 23 Heures 17.

Putain, elle se décide ou quoi? Elle a bu au moins cinq verres, elle va forcément devoir aller évacuer...

Il se sentait d'autant plus pressé d'en finir qu'il avait vu ce pourquoi il était vraiment venu, ou plutôt qui.

L'ambassadeur français avait peut-être en effet une vague ressemblance avec l'Homme du Rêve, mais le voir en vrai n'avait absolument rien réveillé chez Marco. Aucune impression de déjà-vue, rien qui puisse lui faire supposer un quelconque lien avec son passé oublié. En ce sens il avait déjà réussi sa mission, et pourrait probablement dormir tranquille cette nuit. Ce qu'il avait envie de faire au plus vite, d'autant plus qu'il enchaînait dès le matin avec un service de douze heures aux Urgences, jamais de tout repos.

Elle résista vaillamment jusqu'à minuit cinquante, puis il la vit enfin se diriger vers la porte du fond. Il donna un coup de coude au grand gailard à tête de brute qui manipulait entre ses énormes paluches de fines coupes de cristal avec une dextérité inespérée, lui montra la fille en train de sortir et lui adressa un clin d'oeil.

« Tu me couvres 15 min? » souffla-t-il.

L'autre répondit : « Dieu avec toi mon pote ! Prends ton temps et raconte moi ! »

Marco lui pressa l'épaule. « J'te revaudrai ça, vieux. »

Il sortit à la suite de la jeune fille, un plateau chargé de verres vides à la main, la rattrapa et la dépassa, faisant mine de se diriger directement vers les cuisines. Puis il se retourna comme s'il venait d'y songer.

« Mademoiselle, » demanda-t-il dans un français impeccable qui la surpris, elle ne s'attendait sans doute pas à ce qu'il parle sa langue, tout au plus à ce qu'il baragouine quelques rudiments d'anglais. « Vous cherchez les toilettes, peut être ? »

Elle acquiesça d'un air gêné. Marco lui décocha son plus beau sourire.

« Les toilettes principales sont en cours de nettoyage. Vous pouvez utiliser celles de service : prenez la 3e porte à gauche, celle marquée « Privato ». »

Elle le remercia d'un signe de tête, il se retourna et fit mine de reprendre sa course. Il l'entendit ouvrir la porte qu'il lui avait désignée, qui correspondait effectivement au WC du personnel. Il posa son plateau, revint silencieusement sur ses pas. Lorsqu'il entendit un verrou s'enclencher, il entra dans la pièce commune et sortit de sa veste une petite barre de fer qu'il glissa entre la porte du toilette dans lequel elle venait d'entrer et l'encadrure, le tout rapidement et sans un bruit. Il déposa devant la porte un brouilleur qu'il avait emprunté dans la réserve de son service, et sortit du vestiaire.

Il accrocha la pancarte : « en dérangement » devant la porte, reprit son plateau et tourna à droite, où il trouva l'escalier de service menant à l'étage et au bureau de l'ambassade. Aussi longtemps qu'elle serait absente, son pote aux grosses mains le couvrirait. Elle s'imaginerait sans doute que la porte était coincée, et ragerait de ne pas avoir de réseau pour appeler à l'aide avec son téléphone. Elle allait sûrement s'inquiéter, mais il n'en avait pas pour très longtemps.

Son passe lui permit de déverrouiller la porte sans difficulté, pour une fois, le matériel de son service fonctionnait. On lui avait assuré qu'il n'y aurait pas d'alarmes, et c'était effectivement le cas.

C'est presque cool , se dit Marco, je vais finir par regretter d'avoir fini mon

contrat. Mais il savait que c'était faux.

Il referma silencieusement la porte derrière lui, sortit son appareil photo et ses gants et commença à fouiller méthodiquement les tiroirs du bureau, parcourant en diagonal les papiers et prenant un cliché de tous ceux qui lui paraissaient présenter un quelconque intérêt. La plupart avait l'air parfaitement banal, jusqu'à ce qu'il extirpe du dernier tiroir un épais dossier intitulé « Aphrosine ».

« Et voila, » murmura t il. Il photographia l'intégralité du dossier. Il s'occupa ensuite rapidement du reste de la piece, ne trouva rien de plus. Avant de partir, il lanca un coup d'oeil général pour être sûr d'avoir tout remis en place et la photographie posée dans un coin du bureau, à laquelle il n'avait pas prêté attention jusqu'ici, lui sauta aux yeux.

C'était une jeune femme aux longs cheveux bruns, aux yeux noirs, souriante, qui serrait contre elle un petit garçon d'environ 5 ans. Marco la reconnut immédiatement. Il saisit le cliché, le contempla longuement, le reposa devant lui.

Il n'avait aucun souvenir de moment partagé avec elle, il n'avait jamais rêvé d'elle aussi loin qu'il puisse s'en rappeler, mais il savait qui elle était. Cette femme était sa mère. Il s'assit lentement, sans détacher ses yeux du petit cadre. Puis il se força à les fermer, à faire le vide dans sa tête.

« Calme toi », s'intima-t- il. « Tu es juste en plein délire pseudo-oedipien. D'abord l'Homme du Rêve, puis ma mère ? C'est impossible, absurde, inimaginable, et de toute façon ça ne me mènera à rien. Qu'est ce que je vais faire ? Aller voir l'ambassadeur et lui demander qui est cette femme sur le cliché dans son bureau, cliché que j'ai remarqué en fouillant ses affaires ? »

Il compta jusqu'à dix, ouvrit lentement les yeux. L'évidence était toujours aussi forte. Maman.

Il respira un grand coup, détourna le regard et sortit de la pièce.

Il s'efforça de ne plus y penser jusqu'à son retour chez lui. La fin de la soirée s'était déroulée sans surprise. Il avait enlevé le brouilleur et la barre bloquant la porte des toilettes de son alibi involontaire, était rapidement retourné en

salle. La jeune femme avait fait son apparition quelques minutes après, pour quitter la pièce très rapidement. Rien de notable ne s'était ensuite produit, Marco avait fini son service, s'était partagé les pourboires avec les autres serveurs. Il en avait remis une partie à son comparse aux grosses mains, avait touché sa paye et était parti rapidement.

Arrivé dans sa chambre il s'affala sur son lit, les mains sur les yeux.

« Et merde... Moi qui pensait mieux dormir après ça...

C'est encore pire, maintenant. »

Mais finalement, le sommeil l'emporta assez vite, et ni l'Homme du Rêve ni la femme sur la photo ne vinrent lui rendre visite cette nuit là.

.....

La fin d'embarquement des passagers sur le vol pour Paris était prévue à 6h 45. Il était 6h20, et il devenait urgent de se presser. Gaston coupa le contact, sortit de la voiture pour ouvrir le coffre à sa fille.

Il était heureux qu'elle ait pu et surtout qu'elle ait eu envie de venir avec lui cette première semaine en Paversie. Il avait de bien meilleurs rapports avec elle depuis deux ans environ, depuis qu'elle était devenue réellement adulte, à vrai dire. Pendant son adolescence, alors qu'elle vivait principalement chez sa mère, ils avaient été si éloignés l'un de l'autre que le week-end sur deux qu'ils devaient passer ensemble s'était transformé d'un commun accord en un week-end tous les deux voire trois mois... qui leur semblaient déjà longs...

Mais ils étaient tous deux beaucoup plus proches, maintenant. La jeune fille avait fini par comprendre que dans la séparation de ses parents, tous les torts n'étaient pas forcément du seul côté de son père. Elle avait pris conscience de ses qualités, et de leurs points communs. Elle avait même emménagé chez lui, à Paris, pour la poursuite de ses études.

Leur début de séjour en Paversie avait passé très vite, ils avaient pu visiter les coins les plus intéressants et faire quelques belles randonnées. Mais elle devait repartir, ses cours à la faculté reprenaient le lendemain, et lui même

n'était pas venu ici pour jouer les touristes.

C'est donc en se dépêchant de contourner la voiture qu'il glissa sur un délicieux mélange de bière et de vomissures et qu'il s'étala de tout son long. Malheureusement, la main qui heurta en premier le sol rencontra un tesson de canette qui se ficha dans son annulaire droit. Il se releva en grimaçant, arracha le morceau de verre et inspecta les dégâts.

Sa fille se précipita, blêmit à la vue de la blessure qui saignait assez abondamment. Gaston lui sourit : « ne t'inquiète pas, plus de peur que de mal. Tu aurais un mouchoir en tissu ou quelque chose du genre ? Il ne faut pas perdre de temps, ou tu vas rater ton avion. »

Elle fouilla dans son sac, lui tendit le mouchoir demandé. Il se confectionna rapidement un pansement de fortune et saisit la valise de sa fille de la main gauche. Ils se dirrigèrent vers les ascenseurs rapidement, elle demanda : « c'est une belle blessure, non ? » Il haussa les épaules : « non, sans doute pas grand-chose. »

Elle insista : « Papa , les plaies à la main, ça peut être sérieux même si ça n'en a pas l'air. Enfin, tu le sais mieux que moi. Promets moi que tu vas aller aux urgences. »

Gaston en avait réellement l'intention et le lui promit. Il l'accompagna pour l'enregistrement de son bagage, et jusqu'à la zone de contrôle. Elle l'embrassa sur la joue. Il attendit de la voir passer le portillon, elle se retourna et lui fit un signe de la main, puis lui désigna son doigt et il comprit qu'elle lui demandait une fois de plus d'aller se faire soigner. Il jeta un coup d'oeil au tissu qui enveloppait son annulaire, celui ci était déjà rouge de sang.

Il regagna rapidement son véhicule et se mis en route pour le centre hospitalier de Bodessa, le meilleur du pays et par chance assez proche de l'ambassade.

Heureusement pour lui, songea t il, il allait y arriver vers sept heures trente, un heure habituellement assez creuse dans les servces d'urgences. Il n'y aurait probablement pas beaucoup d'attente, mais il espérait qu'il tomberait sur quelqu'un de compétent.

Sa fille avait raison, à la main, une blessure en apparence anodine pouvait se

révéler dangereuse, par exemple en cas de coupure partielle d'un tendon. Cela n'entraînait pas de gêne fonctionnelle au départ, jusqu'à ce que le tendon fragilisé achève de se rompre totalement, petit à petit, et l'on perdait alors la capacité, selon le tendon concerné, de plier ou de tendre le doigt.

Avec le travail qui l'attendait les jours à venir, il n'avait vraiment pas besoin de ça. Le fait que le bureau de Pierre ait été fouillé pendant la réception montrait qu'à peine quelques jours après leur arrivée, son retour en Paversie suscitait certaines curiosités ou qui sait, certaines inquiétudes ? Il leur fallait absolument savoir qui était venu fouiner, et dans quelles intentions.

Il se gara devant l'entrée des urgences, se présenta à la banque d'accueil. La jeune infirmière qui y officiait -Etna, d'après son badge- lui sourit en prenant ses papiers.

« Français ? Vous parlez espagnol ?

- Oui, »répondit Gaston.

« Qu'est-ce qui vous arrive ?

- Je suis tombé et je me suis blessé à la main avec un morceau de verre, c'est assez profond. Comme je sais que ce genre de bobo peut être sérieux.. Je suis moi même médecin, et.. »

Elle le coupa.

« Ne vous inquiétez pas. Le Dr Liebor vient de commencer sa garde, il va s'occuper de vous. » Elle baissa la voix : « c'est le meilleur... »

Elle lui indiqua la salle d'attente. Dix minutes après, un jeune médecin en tenue de bloc bleue claire l'appella et lui demanda de le suivre.

Gaston le dévisagea avec surprise, mais heureusement l'autre s'était très vite retourné et ne se rendit pas compte de son étonnement.

Gaston l'avait déjà vu. Le Dr Liebor, si c'était bien lui, occupait apparemment ses soirées d'une bien étrange façon. Gaston était persuadé de l'avoir aperçu la veille au soir servir des cocktails à la réception. Les serveurs étaient très nombreux ce soir, là, et il avait remarqué ce jeune homme tout à fait par hasard. Il cherchait sa fille lorsqu'il l'avait vu lui tendre un verre. Il avait

regardé ce garçon grand, brun, les traits fins, un peu moins mate que la plupart de ses compatriotes, et son sourire lui avait semblé familier. La femme du premier ministre paversien s'était ensuite approché de lui et il n'avait plus recroisé ce serveur.

Gaston le suivit en se demandant s'il courait un quelconque danger à se retrouver seul avec lui. Etait il seulement médecin?

Il réalisa presque aussitôt que cette interrogation était absurde. Personne n'aurait pu anticiper le fait qu'il se blesserait et se rendrait dans ce service. Il restait cependant sur ses gardes, et entra prudemment dans la petite salle d'examen.

Le jeune homme lui sourit et lui dit dans un français impeccable, sans une trace d'accent.

« Bonjour, je suis le Dr Liebor. Installez vous, je vous en pris. »

Son téléphone sonna, il se détourna. « Excusez moi. »

Il décrocha, poursuivi en espagnol. « Oui, Rosie ? »

Il resta silencieux plusieurs secondes pendant que son interlocutrice parlait, fit une petite grimace.

« 6,2 mmol, tu dis ? Le prélèvement n'était pas hémolysé ? ...Ok, donne lui 2 cuillères mesures de Kayexalate, contrôle son Electrocardiogramme et montre le moi dès que possible. Et appelle la dialyse, vois s'ils auraient une place dans la journée, ses reins ne vont probablement pas tarder à lâcher... Je t'en prie. »

Gaston était soulagé, et maintenant très intrigué. Pas de doute, ce garçon était médecin. Il s'allongea sur la table d'examen. Par contre, il se plaçait en tête de liste des suspects parmi le personnel qui avait officié à l'ambassade.

L'heure qui suivit le conforta dans son appréciation des compétences de son confrère. Ce dernier explora la plaie d'une main de maître, la nettoya avec soin. Il confirma une minime ruture partielle du flechisseur, qu'il sutura sous microscope. Il referma ensuite la plaie externe, confectionna un grand pansement. Il lui fit une ordonnance pour la poursuite des soins locaux avec changement du pansement quotidien, lui prescrivit des antalgiques et l'interrogea sur son statut vaccinal anti-tétanique.

Le sérieux et l'efficacité de sa prise en charge ne l'empêcha pas de converser en français avec Gaston tout le long, de manière très agréable. L'infirmière d'accueil lui avait dit que son patient était médecin. Gaston lui indiqua que c'était exact, mais qu'il n'était absolument pas clinicien, il travaillait dans la recherche. Agro-alimentaire, précisa-t-il. Le Dr Liebor lui posa quelques questions sur ses sujets de recherche, et ils discutèrent plusieurs minutes des études de médecine. Le médecin s'enquit du motif de son voyage, Gaston put lui répondre qu'il était venu en touriste avec sa fille. Grâce aux excursions qu'il avaient réellement réalisées, il fut parfaitement convainquant.

Il le félicita sur sa maîtrise du français, lui demanda où il l'avait appris. Le jeune médecin haussa les épaules.

« A l'école, » répondit-il simplement. « J'ai toujours aimé cette langue. » Gaston haussa un sourcil. « Elle n'est pourtant pas facile. » Son confrère eut un petit sourire, absolument charmant.

« J'étais plutôt doué..

- Vous êtes déjà venu en France ?

- Non, je n'ai jamais eu l'occasion de quitter la Pavésie. Mais c'est vrai que comme tout le monde, j'adorerais voir Paris... »

Gaston sourit. « J'espère que vous en aurez bientôt la possibilité, c'est vraiment une belle ville. »

Il le remercia chaleureusement. Le Dr Liebor lui tendit également une ordonnance de kinésithérapie pour la rééducation de son doigt, à débiter rapidement. Il lui nota au dos le numéro d'une de ses connaissances, ajoutant qu'il s'agissait de quelqu'un de très compétent, susceptible de le prendre parfaitement en charge en attendant son retour en France.

Gaston quitta l'hôpital quelques minutes plus tard, après lui avoir dit adieu alors même qu'il savait pertinemment qu'ils seraient amenés à se revoir très rapidement...

Il rentra directement à l'ambassade, se rendit dans le bureau de son ami. Pierre était là, et haussa un sourcil en le voyant entrer avec son bandage. Gaston agita la main.

« Désolé du retard, j'ai dû faire un petit détour par les urgences de Bodessa après l'aéroport.

- Rien de grave, j'espère, » demanda Pierre.

« Non, une petite coupure. Je suis tombé sur un jeune urgentiste très compétent.

- Tant mieux, » répondit son ami distraitement. Il était occupé à vérifier chacun des tiroirs de son bureau. Il referma le dernier, enchaîna.

« C'est curieux, la pièce semble avoir été fouillée très soigneusement. Je ne suis pas sûr que j'aurai remarqué l'intrusion si le cadre photo n'avait pas été déplacé. C'est bizarre d'avoir fait cette erreur là.

- Effectivement, » dit Gaston.

Pierre soupira : « Enfin, c'est pas ça qui nous aide à savoir qui est venu fouiner. A ton avis ? Les Services Secrets pavériens, ou le Réseau ?

- Aucune idée, » répondit Gaston. « Mais je sais à qui on peut le demander. »

Pierre le regarda, interloqué.

« Figure toi que le destin, le bon Dieu ou ce que tu veux vient de nous donner un coup de pouce fabuleux, » dit Gaston en s'asseyant. « L'urgentiste qui m'a recousu était présent à la soirée, il servait des cocktails...soit disant...

- Tu es sûr ?

- J'en mettrais ma main à couper, » dit G en souriant, « et même la main gauche, celle intacte. Pas de chance pour lui, je l'avais remarqué, je ne sais pas trop pourquoi.

- Comment est-il ? Il est vraiment docteur ?

- Pour ça oui, pas de doute, et très compétent. Il respire l'intelligence. Il est jeune, pas plus de 30 ans, je pense. Du genre athlétique.

-Tu penses qu'il se sait repéré ?

-Non, je ne crois pas, »répondit Gaston. « Je peux me tromper, mais il n'a vraiment rien fait paraître en me voyant. Je vais essayer de me renseigner au maximum sur lui, je peux déjà te donner son nom. Il s'agit du Dr Marco

Liebor.

Je pense qu'il faudrait le cueillir assez vite, si possible à la fin de sa garde. Je me suis renseigné, il passe la relève à 18 heures.

- Bon, » dit Pierre, « je sens que cette après-midi, je vais moi aussi avoir besoin d'une consultation médicale.

-Tu comptes y aller toi même ? Il te reconnaitra à coup sur.

-Pas si je me suis brûlé le visage, et tu auras eu le bon reflexe de me le bander en grande partie. »

Gatson sourit : « Je savais que tu serais jaloux de mon joli pansement. »

Pierre, le visage dûment recouvert de gaze, se rendit aux urgences une heure avant la fin de la garde du jeune Liebor, accompagné d'un des militaires de son service, Patrick. L'homme avait la quarantaine, était taillé en armoire à glace. Pierre travaillait avec lui depuis environ cinq ans, et appréciait la curiosité enfantine et bienveillante qui le caractérisait.

Mais en cours de mission, Patrick était sérieux, et il sut parfaitement jouer son rôle, à savoir celui de l'ami paniqué par le drame domestique qui venait de défigurer son compagnon de voyage. Il l'accompagna jusqu'à la salle d'attente, revint insister auprès de l'infirmière d'accueil sur l'urgence de la situation, l'angoisse du blessé, angoisse d'autant plus grande qu'il ne parlait pas d'autre langue que le français.

La salle d'attente était pleine.

La jeune femme promit de faire son possible pour qu'il soit pris en charge au plus vite, mais elle tenait probablement le même discours à tous les consultants, songea Pierre.

Il repéra rapidement l'homme dont il était venu disposer. Il s'agissait effectivement d'un jeune médecin, environ 1m85, à la musculature nerveuse, longiligne. Il avait l'air fatigué, ce qui était bien compréhensible étant donné la façon dont il était sans cesse sollicité par les patients, le personnel soignant et même, Pierre put le constater à plusieurs reprises pendant sa longue attente, par ses confrères. Mais il semblait répondre à chacun avec calme et

gentillesse, et une redoutable efficacité.

Pierre l'observa travailler avec fascination. Il fut particulièrement intéressé par la façon dont le jeune homme maîtrisa un colosse qui devait bien faire le double de son poids, apparemment plus que ivre, qui commençait à faire preuve d'une inquiétante violence. Le médecin s'était effectivement approché derrière lui tranquillement, l'avait immobilisé d'une clé de bras presque en douceur, d'une seule main, et de l'autre lui avait injecté un produit dans l'épaule qui sembla faire effet presque immédiatement. L'homme avait ensuite été emmené rapidement sur un brancard.

Vers 19 h 30, Pierre que l'on n'avait toujours pas appelé remarqua avec inquiétude que l'équipe de nuit venait visiblement d'arriver. Marco Liebor passa une vingtaine de minutes avec ses deux collègues à faire ses transmissions en buvant un café. Quand Pierre vit qu'il était sur le point de partir, il donna un coup de coude à Patrick. Ce dernier se leva en beuglant, en français.

« Et mon ami ? Il est gravement brûlé, il souffre beaucoup. Ca fait deux heures qu'on attend ! On nous avait promis un médecin qui parle notre langue ! »

Marco Liebor se tourna vers eux, l'air surpris. L'infirmière d'accueil n'avait visiblement pas jugé bon de le mettre au courant de ce cas particulier. Pierre le vit échanger quelques mots avec cette dernière et ses collègues, se passer la main sur les yeux en soupirant. Il l'entendit dire : « C'est bon, je vais commencer à l'évaluer et lui expliquer ce qu'on va faire. »

Son collègue protesta, « Marco, tu peux aussi rester toute la nuit à ce compte là ! Faut savoir t'arrêter, mon vieux ! »

« De quoi je me mêle ? », pensa Pierre furieux en poussant un gémissement parfaitement audible du corps médical réuni devant la salle d'attente. Marco donna une petite tape sur l'épaule de son collègue et lui dit en espagnol.

« Je ne ferai pas ça tous les soirs, mais regarde : c'est un grand costaud, il risque de s'énerver si tu essayes de baragouiner ton français déplorable. » L'autre rigola : « Je ne comptais pas faire l'effort d'essayer. OK vieux, on te

laisse débrouiller le terrain. Merci beaucoup. »

Marco sourit, se dirigea vers Pierre et Patrick.

« Bonsoir, Monsieur. Je suis le Dr Liebor. Je vais commencer à vous examiner. Vous voulez bien me suivre ? » Comme Patrick se levait il ajouta :

« Vous ne pouvez pas être accompagné, je suis désolé, c'est le règlement. »

Il s'adressa à Patrick : « Je vous laisse attendre ici, je vous tiendrai informé au plus vite. »

Pierre murmurait en se levant : « Va à la voiture, je te rejoins avec notre invité. » Puis il se redressa en chancelant, laissa le jeune médecin le prendre par le bras et le mener en salle d'examen.

Marco fit assoir le brûlé, ouvrit son dossier. Il l'interrogea rapidement sur ses antécédents, ce qui fut rapide puisque l'homme semblait être habituellement en parfaite santé. Le patient lui expliqua qu'il faisait un barbecue avec ses amis, et que l'un d'eux avait eu la main un peu lourde en ajoutant de l'essence sur le feu qui avait du mal à prendre. On lui avait appliqué de la biafine sur le viasge et des pansements avant de l'envoyer aux urgences.

Marco lui demanda de s'allonger, lui expliqua qu'il allait l'examiner mais qu'il avait fini son service, il passerait le relai pour la suite des soins à ses collègues qui étaient très compétents, même s'ils ne parlaient pas français.

Il noua le masque chirurgical autour de son visage, enfila des gants et dit à l'homme qui attendait, crispé :

« Je vais défaire vos bandages, doucement, d'accord? Vous allez sentir un liquide sur votre visage, ne vous en inquiétez pas: c'est de l'eau stérile pour m'aider à décoller les pansements. Je commence, prévenez moi si je vous fais mal. »

L'homme poussa un grognement en guise d'acquiescement et Marco commença à dérouler lentement, précautionneusement les pansements. Le bas du visage, bien que recouvert de gaze, semblait indemne, notamment la bouche. Marco en fut soulagé: chez les brûlés, une alimentation correcte est

indispensable pour permettre une bonne cicatrisation cutanée. Il fut étonné de constater que le nez était également intact, mais avant que sa perplexité n'ait pu augmenter davantage et se transformer en franche suspicion, il avait dégagé les yeux qui le fixèrent aussitôt, attentifs et étrangement moqueurs. Une fraction de seconde plus tard il avait reconnu, abasourdi, l'Homme du Rêve, mais il ne prit réellement conscience de ce que cela impliquait qu'en sentant la froide pression métallique d'une arme au creux de son estomac. Son regard se porta aussitôt sur le plateau chirurgical posé à côté de lui, avec le scalpel, mais la pression contre son ventre se fit plus forte et le patient murmura d'un ton ironique:

« N'y pense même pas, ptit Doc ».. Puis, se relevant à demi:

« Pose tes mains lentement sur le chariot derrière toi. Allez! Lentement, hein! Bien écartées l'une de l'autre. Voilà. Et tu ne bouge plus. »

Marco s'exécuta. Il avait l'impression que son cerveau fonctionnait à toute vitesse, mais de manière complètement désordonnée et inefficace, fourmillant de questions stériles comme la manière dont ils l'avaient trouvé, dont ils avaient fait le lien entre lui et le petit serveur illétre, ce qu'ils allaient faire de lui, est-ce tout serait fini mercredi, pour qu'il puisse retourner travailler ? Mais surtout, surtout, dominant toutes les autres interrogations: était-ce vraiment l'homme qu'il voyait depuis des années en rêve, cet homme là, Pierre Bodin, qui s'était mis debout derrière lui et lui enfonce à présent son revolver dans les côtes, cet homme là qui lui murmurait à l'oreille:

« Je vais défaire ton masque doucement, d'accord? Puis toi et moi et tes mains sur le chariot allons traverser l'accueil et sortir sur le parking. Si tu sens un liquide sur ta nuque, inquiète toi: c'est que tu auras fait l'imbécile et que j'aurai tiré. »

Il traversa le hall avec un sentiment d'irréalité croissant puis descendit la rampe d'accès aux fauteuils roulants, les mains toujours posées bien à plat, sagement, sur la bordure du chariot, parfaitement conscient de la menace terriblement présente de l'arme dissimulée sous la veste de son ravisseur. Etna, derrière la banque de tri des arrivants, leur avait jeté un regard étonné, mais le téléphone de liaison avec le SSBM (Service de secours des blessés et malades, équivalent du samu) avait sonné à ce moment-là et elle n'avait pas pu faire autrement que se détourner pour répondre.

Pierre Bodin lui fit traverser le parking jusqu'à une voiture sombre aux vitres teintées. Debout à côté attendait l'homme qui l'avait accompagné en salle d'attente. Il se pencha et ouvrit la portière arrière dès qu'ils parvinrent à la hauteur du véhicule . Marco hésita.

« Monte », lui intima Bodin, et il se retrouva assis sur la place du milieu à côté d' un homme à la même allure que le premier individu qui lui se glissa rapidement de l'autre côté et referma la portière. Pierre Bodin s'installa à côté du conducteur qui démarra ausitôt.

Ils roulèrent à peine cinq minutes dans un parfait silence, le temps de s'éloigner de la ville et ils longeaient le premier champ lorsque Pierre Bodin, dont le revolver était toujours posé en évidence sur ses genoux, fit signe au conducteur de s'engager sur une voie étroite, à peine plus large qu'un chemin, qui partait sur la droite et permettait l'accès au terrain suivant.

« Là, » dit-il, « ce sera bien. ». Marco sentit une certitude glacée l'envahir, qui grandit lorsque la voiture s'arrêta après le premier tournant la dissimulant de l'axe principal. On le poussa sans ménagement hors du véhicule et il dû faire quelques pas pour retrouver son équilibre. Puis on le frappa dans le dos et il s'écroula à genoux. Il entendit alors le cliquetis caractéristique d'un pistolet dont on fait sauter la sécurité et comprit qu'il allait mourir.

Il était terrifié, bien sûr, mais aussi étonnamment furieux. Il ressentit une brutale bouffée de colère entièrement dirigée contre cet homme qui avait pu l'enlever uniquement parce qu'il avait bêtement accepté de l'aider et qui allait maintenant l'exécuter froidement, mais ce n'était pas le pire. Le pire c'était que cet homme , justement, il en était absolument certain à présent, c'était vraiment l'Homme du Rêve.

Il ne comprenait pas du tout comment c'était possible mais c'était bien la seule explication rationnelle au fait qu'il soit plus âgé (logique, dans la vraie vie, tout le monde vieillit, non?) et surtout, à la photographie de sa mère dans le bureau...

Et cet homme non seulement ne le reconnaissait pas, lui,mais de plus était finalement venu le chercher non pas pour le ramener enfin en sécurité mais pour l'abattre comme un animal? Il sentit sa présence derrière lui et se retourna impulsivement, sans anticipation aucune. Ses poings s'étaient serrés

presque convulsivement sans qu'il s'en rende compte et il s'était ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Il croisa le regard de Pierre Bodin et vit un éclair de surprise passer dans ses yeux. Remplacé presque immédiatement par un froncement de sourcil contrarié aussitôt suivi par un coup de pied au creux de son estomac, terriblement efficace, qui lui coupa la respiration et le laissa à terre, recroquevillé en boule comme pour essayer de repousser la douleur au plus profond de lui même.

Alors qu'il luttait pour reprendre son souffle, l'un des hommes de mains, comme il avait qualifié les deux hommes blancs qui l'avaient encadré sur la banquette arrière, le saisit par la nuque et lui appuya sans ménagement la tête contre le sol, le forçant à s'allonger sur le ventre tandis que son comparse lui saisissait les poignets et les réunissait derrière son dos puis les menottait.

Il sentit ensuite qu'on le fouillait méthodiquement, et fut aussitôt profondément soulagé. Ils n'allaient pas le tuer, finalement, du moins pas tout de suite. L'arrêt n'avait eu pour but que de sécuriser son enlèvement. Ils trouvèrent rapidement le couteau qui ne le quittait jamais, attaché à sa cheville droite par la lanière tressée par Lina il y a sept ans pour célébrer son entrée en fac.

Après s'être assuré qu'il ne portait pas d'autre arme ils le lâchèrent et il se releva lentement pour voir Pierre Bodin qui testait le tranchant de sa lame du bout du pouce avant de lâcher d'un ton appréciateur :

« Joliment aiguisé, ton joujou, ptit Doc. Une roue de secours en cas de panne de scalpel? »

L'un des deux hommes ricana à cette remarque, mais Marco ne dit rien, se contentant de soutenir son regard.

Il se sentait à présent beaucoup plus calme, presque anesthésié par la retombée brutale d'adrénaline quand il avait compris qu'il bénéficiait de toute évidence d'un sursis. Il remonta sans résistance dans le véhicule dès qu'on lui en fit signe et se laissa aller contre la banquette dès qu'elle commença à rouler. Il se sentait complètement épuisé et ses treize heures de garde se rappelaient soudain à son bon souvenir.

Lorsque la voiture s'engagea sur la quatre voies en direction de Flavizaa et donc de l'Ambassade, il se dit qu'il ferait aussi bien de profiter du trajet pour

recharger ses batteries avant la confrontation à venir, même s'il ne savait pas exactement ce qu'on lui voulait.

Il l'apprendrait vite, se dit-il en fermant les yeux...pour les rouvrir aussitôt puisque Pierre Bodin s'était penché depuis le siège avant pour lui tapoter presque gentiment la joue en lui disant d'un ton amical:

« ttt t...Ce n'est pas encore le moment de dormir, Ptit Doc. Tu reposeras bien assez tôt. »

Marco sourit brièvement devant l'omission volontaire du transitif qui le condamnait à mort et hocha la tête, allusion comprise. Pierre ajouta pensivement:

« Tu as vraiment une maîtrise impressionnante du français, pour un petit serveur local. Que faisais-tu chez moi dimanche dernier? Je sais que les internes sont exploités dans tous les pays, mais pas au point de passer leur soirée à servir des cocktails au lieu de prendre une garde de plus pour arrondir leur fin de mois? »

Comme Marco ne disait toujours rien, il sourit froidement et se rassit confortablement en disant:

« On aura tout le temps de discuter, Ptit Doc. Je ne suis pas fatigué, moi. »

Marco ne put s'empêcher de hausser les épaules. Il savait très bien dormir les yeux ouverts, et se radossa donc tranquillement, le regard fixé sur la route devant lui sans la voir. Il ne bougea plus jusqu'à la fin du trajet qui se fit dans un silence complet, y compris pendant l'arrêt du véhicule dans la cour arrière de l'Ambassade.

Il s'était si bien plongé dans un état de semi-sommeil que la pression sur son bras de l'homme à sa gauche pour le faire descendre, celui de droite étant déjà sorti de la voiture et attendant près de la portière, le fit sursauter. Il secoua la tête, mais il lui suffit de croiser le regard de Pierre Bodin qui le contemplait d'un air indéchiffrable pour que sa confusion passagère se dissipe aussitôt.

« Mon vieux, » se dit-il, « cette fois tu vas vraiment déguster. »

Il sortit du véhicule et fut aussitôt saisi de chaque côté par les hommes de mains qui l'escortèrent vers le bâtiment. Ils pénétrèrent dans le petit corridor qui avait servi de réserve pour entreposer les boissons pendant la soirée du

dimanche précédent et empruntèrent le couloir qui menait jusqu'à l'escalier de service qui donnait accès aux étages supérieurs.

Marco ne put s'empêcher de penser au portrait qu'il aimerait tant avoir l'occasion de revoir, dans le bureau juste au dessus de lui, et fut donc agréablement surpris d'être conduit justement dans cette pièce.

Le cadre photo se trouvait toujours à la même place, sur le coin gauche du bureau, mais tourné vers le fond de la pièce. Ses yeux se posèrent dessus immédiatement et il ne put s'en détacher, comme si le fixer intensément allait lui permettre de voir au travers du fond métallique. On le fit assoir sur le fauteuil devant le bureau. Il eut vaguement conscience que les deux hommes quittaient la pièce tandis que Pierre Bodin allait s'assoir en face, du bon côté du portrait, lui!, et détourna les yeux à regret pour les poser sur l'homme déjà présent dans la pièce et confortablement installé à côté de Pierre.

Il sut alors comment il avait été retrouvé, puisque cet homme n'était autre que le médecin français, si sympathique, à qui il avait recousu le tendon sous microscope le matin même. Il se mordit la lèvre inférieure, furieux contre lui-même, s'en voulant de ne pas avoir reconnu ce patient qui lui avait fait visiblement sans problème le rapprochement entre le jeune urgentiste et l'un des serveurs anonymes. Ils étaient pourtant plus d'une dizaine à avoir officié à cette soirée.

Le médecin lui sourit d'un air amical, lui montra sa main droite bandée et lui dit en espagnol:

« Mon doigt va très bien, je suis ravi de cette nouvelle occasion de t'exprimer ma reconnaissance pour tes bons soins. »

Mais son regard était dur quand il ajouta d'un ton plus sérieux:

« Explique nous donc le but de ta présence ici dimanche dernier sans nous faire perdre du temps à tous, et surtout sans énerver notre ami ici présent, - il désigna Pierre d'un geste de la tête - ça m'embêterait que ma reconnaissance se transforme en culpabilité au vu de ce que tu pourrais subir. »

Marco avala sa salive avec difficulté, mais ne répondit rien. Bien sûr. Pendant toute sa formation, les stages d'entraînements, les rappels théoriques, les briefings avant chaque mission, le message avait été martelé encore et encore:

« Si les choses tournent mal et que vous vous faites choper, ne vous posez aucune question et fermez-là. Gardez toujours à l'esprit que quoi qu'on puisse vous faire, cela ne sera jamais pire que ce que vous auriez à subir de notre part si vous vous en sortez vivant après avoir parlé, même si l'information échappée est mineure. Certains pensent qu'il est plus facile de discuter, de raconter des cracks. Ce sont des foutaises, et vous pouvez très bien révéler sans en avoir conscience des infos capitales en croyant promener ceux d'en face sur une fausse piste. Il est impossible d'avoir les idées totalement claires dans ces cas-là, alors ne réfléchissez pas et bouclez là. Ne répondez pas aux provocations, aux questions innocentes, à quoi que ce soit. A partir du moment où vous êtes entre leur mains, vous êtes muets. »

Il pensait naïvement avoir eu la chance d'échapper à l'occasion de mettre en pratique ces sympathiques consignes, mais visiblement il avait un peu trop forcé sa bonne étoile en se portant volontaire, quel crétin, pour cette mission alors qu'il avait enfin fini son contrat.

« Bon, je commence, » dit le médecin français en se tournant vers Pierre Bodin.

« Permetts-moi de te présenter mon jeune mais néanmoins brillant confrère, Marco Liebor. Sa date de naissance exacte n'est pas connue, mais il est vraisemblablement âgé de vingt-sept ou vingt-huit ans. Je ne sais pas grand chose de sa petite enfance mais lui non plus, l'histoire commence donc quand il a environ sept ans. On peut raisonnablement supposer qu'il a jusque-là vécu dans la rue, puisqu'il est retrouvé blessé derrière un bac à ordures à proximité de l'hôpital de St Antonio à Bodessa et que personne ne s'est jamais revendiqué propriétaire de ce petit sac poubelle en mauvais état.

Il est ensuite pris en charge à l'orphelinat de la ville jusqu'à ses dix-huit ans. Un an auparavant il a obtenu son bac avec la plus haute mention et a débuté ses études à la faculté de médecine. Etudes brillantes, il finit second de sa promotion d'internat il y a trois ans. »

Il marqua une petite pause. « En tant qu'ambassadeur, tu sais sans doute que l'accès au système d'enseignement supérieur de ce beau pays est loin d'être gratuit. » Il soupira d'un air théâtral.

« Ce qui nous contraint donc à supputer que notre Oliver Twist modèle a dû

recourir à des moyens particuliers pour se payer ses études. Autrement plus lucratifs que des soirées comme serveur, étant donné le prix de l'inscription en 1^{er} cycle. »

Il se tourna vers Marco et le regarda droit dans les yeux.

« Pourquoi t'as-t-on payé dimanche dernier? Qu'es-tu venu chercher, qu'as-tu trouvé et pour le compte de qui? »

Il attendit quelques instants puis, devant l'absence de réponse, ajouta doucement:

« Ecoute, on a tous compris que tu es loin d'être bête. Et toi, tu dois avoir compris que d'une manière ou d'une autre, tu nous diras ce que nous voulons savoir. Ne fais pas l'imbécile, petit.

-Ptit Doc, » ajouta Pierre Bodin.

Le médecin lui jeta un coup d'oeil complice: « Ptit Doc , très bien. Alors? »

Marco garda un silence appliqué. Au bout de quelques minutes, Pierre Bodin se leva brusquement et traversa la pièce rapidement, ouvrit la porte et dit aux deux hommes qui attendaient juste derrière:

« Allons-y. »

Ces derniers entrèrent et se dirigèrent vers Marco qui se raidit, s'attendant à recevoir un coup, mais ces derniers se contentèrent de le saisir par les bras pour le faire sortir de la pièce. Le médecin rondouillard leur emboîta le pas.

Juste avant de franchir la porte, Marco ne put résister au besoin de jeter un dernier regard vers le portrait avec l'espoir absurde qu'il se serait retourné par miracle afin de lui laisser voir sa mère. Il fut aussitôt bloqué par les deux gorilles qui l'encadraient, mais eu le temps d'apercevoir l'expression étonnée de Gaston Freir qui se retourna à son tour pour essayer de comprendre ce qui pouvait tant intéresser son prisonnier.

Ils l'emmenèrent deux étages plus bas, dans un local froid aux murs recouverts de faïence, éclairé par un néon qui diffusait une violente lumière blanche. Au fond de la pièce, une rangée de douches avec sur le sol des grilles d'évacuation. Il s'agissait de toute évidence d'une sorte de vestiaire, probablement destinée à l'usage du personnel domestique.

Sur un nouveau signe de Pierre Bodin, l'un des deux militaires lui ôta ses menottes. Pierre dit: « Deshabille- toi. »

Marco sentit la panique et un sentiment proche de la nausée l'envahir.

Pierre répéta d'un ton calme: « Enlève ta tenue de bloc, Ptit Doc. Je ne pense pas que tu veuilles qu'on t'aide, si? »

Marco s'exécuta lentement. Il retira son pantalon et son haut de pyjama et les déposa à ses pieds, priant pour que son strip-tease forcé s'arrête là.

A son grand soulagement, ses ravisseurs ne semblèrent pas s'attendre à autre chose. Les deux hommes le conduisirent rapidement, en caleçon, sous la douche centrale et lui attachèrent de nouveau les mains ,mais cette fois au-dessus de sa tête, les menottes passées dans un des conduits d'eau chaude qui cheminaient en-dessous du plafond.

Puis ils reculèrent au fond de la pièce, laissant Marco de nouveau face à l'ambassadeur et son ami.

Pendant quelques minutes, personne ne dit rien puis Gaston F reir soupira: « Bon, c'est déjà moins agréable que tout à l'heure, non? Tu tiens vraiment à ce qu'on pousse les choses plus loin? »

Marco se taisait toujours, essayant de lutter contre la peur qui lui semblait pourtant gagner du terrain de plus en plus. Il se mit pour cela à fixer les carreaux de faïence blancs sur le mur en face de lui, s'arrêtant sur les plus infimes détails, les plus petites imperfections, mouchetures, lésardes , jusqu'à ce qu'un torrent d'eau glacée s'écoulant à haut débit de la douche ne s'abatte sur lui, lui coupant la respiration.

Après deux à trois minutes, le jet s'arrêta et Pierre Bodin, qui avait commandé ce déluge en appuyant sur l'un des boutons situés sur le mur auquel il s'était adossé dans une attitude nonchalante, actionna ensuite la commande qui permettait de toute évidence de régler la température de la pièce. Laquelle descendit rapidement.

Marco se mit à frissonner. L'eau glacée se remit à tomber. S'arrêta de nouveau, le laissant prendre conscience d'à quel point il était gelé avant de retomber de nouveau, implacable.

Le jeune homme se sentait complètement égaré: l'expérience était

désagréable, certes, mais pas au point qu'ils puissent raisonnablement espérer le faire craquer par cette méthode.

Au bout de deux heures, il fut forcé de reconnaître en lui même qu'il avait probablement tort sur ce point. Pierre Bodin et Gaston Freir étaient partis au bout de vingt minutes, sans lui poser de questions, relayés par deux hommes différents de ceux qui avaient participé à l'enlèvement du jeune médecin. Mais le même régime avait continué, alternant les douches glacées avec la soufflerie d'air froid. Sans qu'aucun mot ne soit prononcé.

Ils revinrent au bout de deux heures et demi. Marco était secoué de tremblements si intenses qu'ils en ébranlaient le tuyau auquel ses mains étaient attachées.

« Tu as une mine affreuse », l'informa gentiment Freir. « Tu aurais besoin de te sécher, te réchauffer, manger un morceau et qui sais, dormir quelques heures.... Que faisais-tu ici dimanche? »

Marco ferma les yeux pour ne pas croiser le regard de ses tortionnaires et aussitôt, l'eau glacée se remit à tomber. Il rouvrit les yeux et la douche s'arrêta.

Il se mit alors à fixer le plafond, serrant ses lèvres qui tremblaient à la fois de froid et d'épuisement comme pour s'empêcher lui-même de parler. Il s'aperçut alors d'un fait troublant, qui vint le distraire et sur lequel il allait se concentrer de toutes ses forces, lui permettant d'occulter le départ des deux hommes aussitôt remplacés par les hommes de main du début, reposés eux!

Il se concentra dessus pendant les deux heures qui suivirent, cent-vingt nouvelles minutes pendant lesquelles il fut soumis au même régime, de moins en moins supportable au fur et à mesure que la fatigue lui semblait prendre possession de la moindre parcelle de son corps et de son esprit.

Le tuyau. Etait fendu. Le tuyau auquel ses mains étaient attachées s'était fendu. A cause du froid remplaçant l'eau chaude qu'il acheminait habituellement?

Et ses frissons, en ébranlant le tuyau, accentuaient la fissure. Pas suffisamment cependant, pour séparer le conduit en deux et le libérer, et de toute façon, qu'aurait-il fait menotté et épuisé face aux deux gardes? Mais

c'était un espoir, un début, une petite lueur annonciatrice du panneau Sortie. Il était certain qu'en forçant un peu, il pourrait agrandir suffisamment l'espace pour y faire glisser ses menottes.

Restait à trouver un moyen de forcer un peu, beaucoup, mais discrètement.

Il fut arraché à ses plans d'évasion par le nouveau retour de Pierre Bodin et Gaston Freir, lequel portait une petite mallette en cuir noire.

Sans prendre la peine cette fois de regarder Marco, il l'ouvrit et en sortit une seringue au bout de laquelle il adapta tranquillement une longue aiguille. Il pris ensuite un petit flacon rempli d'un liquide transparent qu'il ponctionna dans la seringue. Puis il adapta à son bout une nouvelle aiguille, plus courte, et se redressa face au jeune homme, la seringue prête à l'emploi bien en évidence dans sa main.

« Alors, Marco, » dit-il en souriant, « tu es prêt à passer à l'étape suivante? »

Il laissa s'écouler plusieurs secondes puis se tourna vers les deux militaires: « Tenez le solidement, » dit-il. « Il ne faut pas qu'il bouge. »

Les deux hommes s'approchèrent tranquillement du jeune homme trempé, épuisé, qui ferma les yeux et sembla s'affaïsser sur lui-même comme sur le point de s'évanouir.

Sitôt qu'il sentit l'un d'eux lui effleurer le bras, il rouvrit les yeux et, tout en se suspendant de toute ses forces au tuyau fissuré, il lança un fulgurant coup de pied pivotant qui atteignit le soldat en plein visage. Celui-ci s'effondra en hurlant, et Marco répéta la manoeuvre avec un nouveau coup de pied destiné cette fois au second homme, l'atteignant au niveau de l'épaule droite, laquelle se déboîta dans un craquement sinistre.

Alertés par les cris du premier soldat auxquels s'étaient rapidement joints ceux de son camarade, un autre homme se précipita en courant dans la pièce. Il s'arrêta net, perplexe devant le spectacle de ses deux collègues à terre devant le prisonnier qui, toujours attaché, reprenait son souffle.

Pierre Bodin lui ordonna sèchement: « Ramasse ces deux là et demande à Frédéric de les conduire au dispensaire, il y a au moins un nez de cassé. Et reviens avec du renfort. Vite. »

L'homme aida le premier sodat à se relever. Celui-ci gardait les mains

plaquées sur son nez dégoulinant de sang, tout en continuant de gémir doucement. Le second se releva seul en se tenant le bras, tout en maugréant: « Il m'a luxé l'épaule, ct'enfoiré. »

Ils sortirent, laissant Marco de nouveau seul face à Bodin et Freir qui le regardaient tous deux avec, lui sembla t-il, une certaine fascination.

L'ambassadeur demanda doucement, d'un ton où perçait une réelle curiosité: « Pourquoi t'as fait ça, Ptit Doc? Qu 'est-ce que tu espères gagner? »

Comme Marco ne répondait pas, il continua à le regarder attentivement, les sourcils froncés, comme s'il soupçonnait que cet acte de bravoure stérile cachait une autre intention. Ce qui était effectivement le cas, puisque le but de cette magistrale démonstration de Ju Ji Tsu était en fait de pouvoir se suspendre au tuyeau afin de réaliser une avancée décisive dans le travail de sabotage débuté involontairement avec les tremblements. Or cette manœuvre avait réussie, et Marco se sentit obligé de rompre son vœu de silence pour la première fois afin de détourner l'attention de Pierre Bodin.

Il marmonna donc d'une voix cassée qu'il ne reconnut pas: « Ca réchauffe... »

Ses deux tortionnaires le regardèrent interloqués pendant un bon moment, jusqu'à ce que Gaston Freir éclate d'un rire franc, étonné et tonitruant. Bodin, lui, ne rit pas, se contentant d'un petit sourire incrédule.

Marco baissa les yeux, priant pour que les hommes de mains ne tardent pas à revenir, tout en le redoutant atrocement. Il ne voulait pas penser à ce qu'ils allaient lui injecter , craignait que ce soit douloureux, bien sûr, mais aussi terriblement dégradant. Il ne voulait pas s'humilier devant cet homme.

Son vœu fut bientôt exaucé avec la nouvelle entrée en scène du soldat à l'épaule déboîtée, l'ai toujours aussi furieux, accompagné de pas moins de cinq autres hommes. Apparemment, les talents de combattant du jeune sud-américain avaient été pris au sérieux. Il se garda pourtant bien d'en faire une nouvelle démonstration, et se laissa maîtriser sans réagir.

Les soldats l'empoignèrent au niveau des jambes , des bras et un dernier le saisit par les cheveux, lui basculant sans douceur la tête en arrière, si bien qu'il fut entièrement garotté par des menottes humaines.

Sitôt qu'il fut immobilisé, le soldat blessé qui lui était resté à distance, son

épaule l'empêchant de participer efficacement à la contention du jeune homme, s'approcha tout près de lui et lui murmura à l'oreille:

« Ca, c'est pour le nez de Charlie... »

Il lui asséna un violent coup de poing au creux de l'estomac, et Marco eu de nouveau l'impression de se noyer. La douleur était d'autant plus difficilement supportable qu'il était toujours maintenu en arrière alors que tout son corps le suppliait de se pencher en avant dans un archaïque réflexe de défense de la partie atteinte.

La douleur, et la nausée... Heureusement que son dernier repas était depuis longtemps digéré, sinon il était persuadé qu'il n'aurait pas pu le garder.

Mais son agresseur ne semblait encore satisfait, car il enchaîna rapidement:

« Et ça...c'est pour moi »

Marc se raidit mais la voix de Pierre Bodin s'éleva tout d'un coup, empreinte d'une telle autorité et d'une colère si froide que le soldat s'arrêta net, le poing tremblant à quelques centimètres du ventre de Marco:

« Ca suffit! Sors immédiatement d'ici; tu es aux arrêts. Tu passeras en conseil de discipline. Nom de dieu, mais où te crois tu? Dans « 24 Heures Chrono »? »

L'homme protesta d'une petite voix: « Mais il lui a pété le nez... »

La voix de son supérieur était glaciale :

« Et alors? C'est lui qui est attaché, pas toi. Dehors !»

L'homme tourna les talons et sortit la tête basse. Marco souffla doucement, la douleur se calmait. Mais son répit fut de bien courte durée car Gaston Freir se leva et lui saisit le bras. Il fixa le prisonnier dans les yeux, sembla savourer la frayeur qu'il y vit et demanda d'une voix douce:

« On y va, ptit Doc? Ou tu nous dit ce qu'on veut entendre sans coup de pouce chimique? »

Marco ferma les yeux et sentit sans plus de sommation l'aiguille pénétrer son biceps, et la brûlure du liquide qui se répandait dans le muscle. Cela dura à peine trois secondes. Les hommes qui le maintenaient le relâchèrent aussitôt

l'injection finie et sortirent de la pièce.

Il rouvrit les yeux, Pierre Bodin s'était levé à son tour et était venu se placer à coté de Freir, face à lui. Les deux hommes avaient l'air d'attendre que le produit fasse son action.

Le jeune homme baissa la tête et attendit lui aussi, le coeur battant, s'apprêtant à tout instant à ressentir une douleur cent fois, mille fois pire que celle du coup de poing, diffuse, qui ne s'arrêterait pas...

Pourtant, curieusement, il s'aperçut qu'il se sentait de mieux en mieux. Son coeur reprenait un rythme normal, ses frissons s'étaient arrêtés, il se réchauffait. Une douce torpeur commençait à l'envahir, terriblement tentatrice comme s' il avait enfin pu s'allonger sur un lit confortable bien à l'abri sous une grosse couette. Il comprit qu'il plongeait doucement vers un état de semi-conscience, et que ce passage était facilité par tout ce qu'il avait subi aux cours des heures précédentes.

Un état proche de celui où l'on se trouve lorsque l'esprit divague, juste avant de glisser dans le monde des rêves, un état proche de l'hypnose, où l'on ne peut contrôler ses réponses qui ne peuvent donc être que parfaitement sincères. Un état où il ne pourrait rien cacher à ses ravisseurs.

Il essaya de lutter, mais ne pu rien faire. Il murmura un juron en espagnol et perdit ensuite tout contrôle...tout en restant conscient, bien qu' à présent complètement détaché, de ce qui se passait.

Freir approcha successivement une petite lampe qu'il sortit de sa poche de chacun de ses yeux, sembla satisfait de la dilatation pupillaire observée, prit son pouls et dit à son comparse, en français: «C'est bon, on peut y aller. »

Marco savait que ce qu'il redoutait depuis le début allait se produire, mais, sous l'effet de la drogue, il ne s'en inquiétait plus vraiment. Il attendait presque avec curiosité que les questions commencent, et fut déçu car elles ne vinrent pas. Oh, bien sûr, les deux hommes semblaient lui parler, mais pour une curieuse raison, ils ne s'étaient mis à produire qu'une suite de sons mis bouts à bouts, sans queue ni tête, proprement incompréhensibles. Ils mettaient le ton, pourtant, des tournures interrogatives se détachaient nettement, calmement au début, puis de plus en plus empreintes de colère et d'énervement, à mesure que leurs auteurs comprenaient qu'ils n'obtiendraient

pas de réponse.

Marco eut une petite moue désolée, il voyait bien qu'on attendait quelque chose de lui, et il ne demandait pas mieux que d'obéir, surtout qu'il n'aimait pas que son papa se fâche.

Mais les deux hommes continuaient à prononcer des paroles inintelligibles, jusqu'à qu'il fut évident que leur prisonnier commençait à s'endormir.

Pierre Bodin se tourna d'un air dégoûté vers Gaston Freir, et lui dit en français: « Alors, qu'est ce qui se passe? Je croyais que ta potion magique marchait à tous les coups? Que c'était « scientifique »... »

Le médecin français avait l'air perplexe:

« En effet, » dit-il, « c'est fascinant. Les cas de résistances sont exceptionnels. »

Il jeta un coup d'oeil au jeune homme qui avait brusquement rouvert les yeux et les contemplaient, sourcils froncés, comme si contrairement aux minutes qui venaient de s'écouler il suivait cette fois la conversation.

« Je me demande, » dit Freir. Mais il fut interrompu par une sonnerie provenant du portable de Bodin, lequel consulta rapidement sa montre et dit: « Excuse moi, c'est l'heure de mon rendez-vous téléphonique avec le Président Hontares. De toute façon, je crois qu'on perd notre temps. Je vais essayer de voir si la piste officielle peut nous aider...

-Monte, » répondit Freir, « je te rejoins. »

Bodin sortit et Freir se tourna vers son jeune confrère.

Il reprit en espagnol: « Tu comprends ce que je dis, Marco? »

Pas de réaction. Il recommença sur le même ton, patiemment, mais cette fois en français: «Ttu comprends ce que je dis, Marco? .

- Oui, » répondit le jeune homme qui eut l'air soulagé de pouvoir répondre à une question. Gaston Freir fit une grimace incrédule.

« Oui, vraiment fascinant... » dit il. Il tapota la joue de Marco: « C'est très bien, mon garçon, »

Ce dernier sourit, se détendit et ferma les yeux. Une petite gifle le sortit du sommeil dans lequel il commençait à glisser.

« Reste encore un peu avec moi, Marco. » Freir sembla se recueillir un instant, le nombre de questions qu'il pouvait poser avant que son prisonnier ne perde conscience étant de toute évidence compté.

« Qu'es-tu venu chercher ici dimanche dernier? »

Marco répondit en baissant la tête: « L'Homme du Rêve. »

Freir le gifla de nouveau: « Ne t'endors pas, Marco. Ici, la semaine dernière. Pourquoi es-tu venu à la réception? »

Mais il obtint la même réponse: « Pour voir l'Homme du Rêve.

Gaston demanda cette fois-ci avec calme: « Qui est l'Homme du Rêve, Marco? »

Marco gardait la tête baissée. « C'est Papa. »

Gaston soupira et décida d'aborder le problème sous un nouvel angle.

« Tu as trouvé quelque chose? »

-Oui, » répondit Marco d'une voix endormie.

« Qu'est-ce que tu as trouvé, Marco? »

Il n'obtint pas de réponse, le secoua brutalement. « Qu'est-ce que tu as trouvé ici, Marco ? »

Marco eut un grand sourire et répondit: « J'ai trouvé ma maman... »

Puis il perdit connaissance. Enfin.

Il revint à lui de manière assez brutale, comme si une lumière avait été rallumée. Il était toujours attaché dans la même position, et se sentait de nouveau transi de froid. Il en conclut que les effets du produit avait dû s'estomper assez rapidement. Malgré le trou noir dont il venait de sortir, il se sentait toujours aussi épuisé. Il entrouvrit prudemment les yeux. Bodin et Freir n'étaient pas là, mais deux des militaires qui avaient participé à sa contention pendant l'injection discutaient à voix basse devant la porte, sans lui

prêter grande attention.

Marco se décida rapidement. D'un mouvement sec, il libéra ses menottes du tuyau grâce à la fente qu'il avait créée précédemment, et s'écroula par terre, le corps agité de convulsions factices, apparemment inconscient, faisant appel à tout son savoir médical pour mimer au mieux une crise d'épilepsie généralisée.

Il entendit les deux hommes se précipiter près de lui, et acheva de parfaire sa mise en scène en faisant s'écouler un filet de salive sanguinolent de sa bouche, après s'être mordu la langue. Puis il s'immobilisa dans un grand frisson.

Les deux soldats étaient visiblement très impressionnés. Ils le touchèrent avec prudence, et le plus âgé se tourna vers l'autre: « Putain, ça doit être dû à la merde qu'ils lui ont injectée. Va chercher le Dr Freir, vite. »

L'autre obtempéra aussitôt, et dès que ses pas se furent éloignés dans le couloir Marco ouvrit les yeux, attrapa l'homme resté à son chevet par la nuque entre ses poignets menottés et lui asséna un violent coup de tête.

Le soldat s'écroula, assommé, et Marco le fouilla précipitamment. Moins de deux minutes plus tard, revêtu du pantalon de son gardien toujours inconscient, le portable de ce dernier ainsi que son arme dans la poche, il se glissa silencieusement dans le couloir heureusement désert. Il gravit prudemment l'escalier et retrouva sans difficulté le couloir de service. La porte arrière était fermée, mais un morceau de ferraille qui traînait dans une des caisses entreposées lui permit de venir rapidement à bout de la serrure. Il fut grandement soulagé en constatant qu'il faisait nuit noire.

La cour arrière n'était pas gardée, et il s'éloigna de l'ambassade à petites foulées régulières. Il courut ainsi dix bonnes minutes en direction de St Frémus avant de s'accroupir dans le fossé du bas-côté et de sortir le téléphone dérobé. L'appareil indiquait 3h50. Il composa le numéro de Lina en priant le ciel pour que son téléphone soit allumé, ce qui était d'ordinaire le cas tant que l'un des membres de leur petite communauté se trouvait à l'extérieur de la maison.

Effectivement, elle décrocha au bout de cinq sonneries, et il crut pleurer de soulagement en entendant sa voix chantante émettre un « Allo ? » étonné.

« Linou? C'est moi, Marco.

-Marco? Ca va?

-Oui, ca va. Mais j'ai quelques soucis. Je suis désolé de te demander ça, mais tu pourrais prendre la voiture et venir me chercher? »

Ils avaient acheté une vieille Ford il y a quatre ans, grâce aux premières payes réunies de Marco et de Freddo, qui lui avait été engagé par le journal local de St Frémus. Sofian ne travaillait pas encore au garage Resio à l'époque, mais avait amplement apporté sa contribution par les heures passées sous le capot à remettre puis à maintenir en marche l'antique mécanique.

Tous les trois avaient rapidement passé leur permis et avaient à tour de rôle patiemment fait travailler Lina pour qu'elle l'obtienne à son tour. C'était surtout la partie théorique, l'examen du Code de la route, qui avait posé problème, la jeune fille lisant très mal. Mais à force de persévérance, elle avait eu en main le certificat dix-huit mois après avoir ouvert contrainte et forcée par ses camarades le livre de Code pour la première fois.

Lina était d'accord, évidemment, et il lui indiqua la route sur laquelle il se trouvait, lui demandant de la retrouver à la borne kilométrique 9 en direction de Flavizaa. Il était actuellement au Kilomètre 14, mais aurait largement le temps de se rapprocher de St Frémus en attendant qu'elle arrive, et bouger lui permettrait, il l'espérait, de moins sentir la fatigue et le froid. Et la peur.

Il hésita un instant, puis lui demanda également de prendre avec elle la pince coupante qui devait se trouver parmi les outils de Sofian, dans son coin établi. Ainsi qu'un pull.

Lina ne lui posa aucune question. Elle l'écouta en silence lui donner ces instructions, répondit « J'arrive » et raccrocha.

Il remit le portable dans sa poche et repartit à petites foulées vers St Frémus. Il ne croisa qu'un seul véhicule avant de rejoindre le point de rendez-vous fixé, qui heureusement venait de St Frémus et non de la direction de l'Ambassade. Il ne s'en dissimula pas moins sur le côté de la route, couché dans les hautes herbes jusqu'à qu'il cesse tout à fait d'entendre le moteur.

Il arriva à la borne trois minutes avant son amie, et n'eut pas besoin de se cacher tellement le bruit de la Ford était reconnaissable entre tous. Lina

s'arrêta sur le bas-côté et il se glissa sur le siège passager. Avant qu'elle ne puisse dire quoique ce soit, il lui dit

« Démarre, Lina, ne restons pas là. »

Elle fit demi-tour et il lui fit prendre la direction d'Ourdine au carrefour suivant. Elle ne dit rien et s'exécuta en silence. Il lui demanda ensuite de faire une halte lorsqu'ils croisèrent une petite route secondaire sur laquelle il la fit s'engager sur quelques centaines de mètres.

Il poussa enfin un soupir de soulagement et alluma le plafonnier. Lina se tourna vers lui et murmura doucement: « Oh, Marco... » I

l abaissa le pare-soleil et jeta un coup d'oeil dans la petite glace à demi fendue qui y était collée. Il avait des cernes épouvantables, d'un pourpre d'autant plus remarquable que le reste de son visage était d'une pâleur impressionnante. Ses lèvres lui semblèrent extrêmement foncées, presque violettes, et une trace de sang séché persistait sur son menton. Il la frotta machinalement et sourit à la jeune fille:

« Ne t'en fait pas, Linou. J'ai un peu froid, c'est tout. »

Elle baissa les yeux sur ses poignets menottés et murmura de nouveau: « Marco... »

Il se força encore à sourire: « Tu as la pince? »

Elle se tourna vers la banquette arrière et il se pencha pour prendre le sac à dos qui y était posé. A l'intérieur, sur un Tee-shirt et un gos pull, il trouva un assortiment complet d'une dizaine d'outils ayant une ressemblance plus ou moins lointaine avec une pince coupante.

Il sourit cette fois-ci franchement et elle marmonna: « Je ne voulais pas risquer de me tromper.

- C'est parfait, Linou, » répondit il en s'emparant de l'instrument adéquat, « Peux-tu...? »

Elle saisit la pince et coupa la chaîne reliant les deux bracelets.

« Super, » dit Marco, « je me débarrasserai du reste à la maison. »

Il enfila sans plus attendre le Tee- shirt et le pull et poussa un grand soupir de

soulagement. Lina rajouta timidement: « Je t'ai pris un sandwich, tu as faim? »

Il se tourna vers elle, stupéfait : « Tu m'étonneras toujours! Tu es, tu es...parfaite! »

Elle rougit et rétorqua: « De toute façon, j'en ai pris un pour moi.. tu t'en doutes bien. »

Au dernier bilan de santé qu'il l'obligeait à passer annuellement depuis qu'il était interne, elle pesait 117 kg, poids heureusement relativement stable depuis trois ans.

Il s'esclaffa et lui ébourrifa les cheveux.

« Arrête Linou! Franchement, merci pour tout. Je ne sais pas comment j'aurai fait sans toi. »

Elle sourit en retour et il fouilla dans le sac pour en ressortir les sandwiches. Ils mordirent dedans dans un bel ensemble et savourèrent en silence le savant mélange de pain complet, poulet, tomates et sauce au yaourth maison qu'elle avait concocté.

Il fit une boulette du papier ayant servi à emballer son casse-croûte et sorti de sa poche le téléphone portable du garde.

« J'ai un coup de fil à passer avant qu'on ne reparte. »

Elle acquiesça sans rien dire. Il se détourna vers la fenêtre et composa rapidement le numéro de Carlos Sarrul, son chef et contact principal à l'Agence. Celui-ci était joignable 24h/24, et semblait aussi alerte lorsqu'il répondit qu'en pleine journée.

Marco engagea d'emblée la discussion en anglais. Lina ne maîtrisait aucune langue étrangère, et pour sa propre sécurité, mieux valait qu'elle reste le plus ignorante possible de la situation dans laquelle il se trouvait.

Il fit, comme à son habitude, un rapport formel, rapide et précis des dernières heures. Carlos l'écouta sans l'interrompre, toussa pour s'éclaircir la voix, toujours un peu rauque en raison des deux paquets et demi de cigarettes qu'il fumait quotidiennement; puis répondit:

« C'est OK, Marco. Ce que tu me dis vient confirmer la version des français.

Ils ont rappelé le président Hontares après ton évasion et ont joué, a priori, cartes sur table sur les raisons de leur retour. En tout cas, c'est cohérent avec les infos que tu as ramenées dimanche dernier. Il a été décidé une pleine collaboration de nos Services.

Ils se demandaient de quel côté tu te trouvais, et on les a rassuré sur ce point. Tu peux rentrer te reposer, mais je te veux présent à la réunion que nous tiendrons avec eux à 11 heures ce matin. Mets ton réveil. »

Il coupa la communication sans attendre la réponse. Marco se laissa aller contre son siège, soulagé. La traque était finie et il pouvait rentrer chez lui.

Lina le contemplait gravement: « Marco?

- C'est bon, » lui dit-il. « On peut rentrer à la maison.

- Dors, alors.

- Je t'aime, » dit Marco en fermant les yeux.

.....

La réunion débuta effectivement à 11 heures et les deux premières heures parurent interminables à Gaston. Le directeur de l'Agence des Services Secrets paversiens ainsi que Pierre firent l'un après l'autre un rapport détaillé des informations recueillies sur le réseau Aphrosine et la nouvelle drogue dure qui commençait à inonder les marchés mondiaux.

Elle se présentait sous la forme de petites pastilles blanches orodispersibles -à faire fondre sous la langue-. Les premiers effets ressentis par le consommateur n'étaient pas spectaculaires, mais on notait sans conteste une amélioration de la confiance en soi, une sensation d'amélioration des capacités sensorielles, physiques et intellectuelles, non objective, même si elles n'étaient pas diminuées pour autant.

L'originalité et l'extrême dangerosité de cette substance était la dépendance immédiate qu'elle induisait. La descente et l'état de manque qui survenait dans les douze heures suivant la première prise était à ce point insoutenable que les personnes exposées étaient près à à peu près n'importe quoi pour être soulagés. Hors ils l'étaient avec n'importe quelle drogue dure existante sur le marché. Mais les prises devaient être très régulièrement répétées sinon l'état de manque initial se remanifestait très rapidement.

De quoi relancer tous les marchés de stupéfiants qui avaient eu tendance, cette dernière décennie, à ralentir grâce aux efforts internationaux de lutte contre les trafics de drogue.

La France était particulièrement concernée par le problème, car le chimiste qui avait travaillé depuis près de vingt ans à l'élaboration du produit était un de ses ressortissants. Ce qui expliquait également pourquoi ce pays avait été un des premiers exposés lors de la diffusion de la substance.

Les victimes, même identifiées, n'étaient pas d'une grande utilité pour remonter le Réseau: au bout de quelques jours d'utilisation, la violence du sevrage de la substance entraînait des troubles de la mémoire à court et moyen terme annihilant tout espoir de coopération.

Pierre conclut son exposé en expliquant qu'il était revenu en espérant mettre fin au trafic et ainsi à près de vingt ans d'enquête... et aussi, il ne le dit pas mais Gaston le savait, en espérant pouvoir enfin arrêter ceux qui étaient responsables de la destruction de sa famille.

Sa jeune femme et son fils, âgé de 7 ans, avaient en effet été assassinés dix-huit ans auparavant alors que Pierre, sous couvert de sa couverture de jeune Ambassadeur adjoint en Paversie, avait commencé à inquiéter les têtes pensantes œuvrant alors à mettre en place le réseau Aphrosine.

Leur but avait alors été atteint dans un premier temps puisque Pierre, anéanti, était reparti en France et avait mis plusieurs années à rouvrir ce dossier si pénible pour lui.

Il ne l'aurait probablement d'ailleurs pas fait, songeait Gaston, si la diffusion de la drogue n'avait pas été aussi rapide, exposant désormais près de 0,7% de la population française en moyenne et jusqu'à 7% de certaines catégories de personnes, notamment les 15-20 ans.

Le nouvel espoir qui les animait tous, et qui avait motivé Pierre à revenir en Paversie était l'identification d'un des principaux recruteurs, comme on appelait les dealers spécialisés d'Aphrosine, remarquablement sélectionnés pour leur discrétion, leur efficacité et leur intelligence. Le dealer repéré s'appelait Arthur, était âgé de 35 ans et opérait habituellement en Angleterre.

Il avait commis la bêtise de « recruter » un adolescent de 17 ans dont le père

travaillait à la brigade centrale des stupéfiants (ce que son rebelle de fiston n'aurait avoué pour rien au monde à ses pairs). Ce dernier avait repéré très précocément les signes d'imprégnation de son fils et, gardant la tête froide, avait mis à profit le sevrage forcé qu'il lui avait imposé dès le premier jour, équivalant à des heures de torture, pour lui arracher les renseignements ayant permis de repérer son fournisseur.

Ce dernier était depuis discrètement surveillé, et s'était envolé pour la Paversie, probablement, du moins c'était là-dessus que l'on tablait, pour se ravitailler.

Depuis son arrivée à Pinem, cependant, malgré la surveillance continue dont il faisait l'objet, il n'avait semblé ne rien faire d'autre que profiter du scandaleux luxe du palace Alfonzo où il était descendu avec sa petite amie.

Vers 13 heures, une collation fut servie dans la salle de réunion. Gaston en profita pour demander, d'un ton qu'il s'efforça de faire paraître comme parfaitement détaché :

« Et votre agent ? Je croyais qu'il devait participer à la réunion ? »

Sarrul répondit en haussant les épaules :

« Marco ? Ce garçon est un des plus doués que j'ai eu sous mes ordres, mais c'est tout sauf un bon soldat. Il viendra, mais à l'heure qui lui convient. En neuf ans, je n'ai jamais pu lui inculquer la moindre putain de notion de ponctualité et de respect des ordres si 'il les considère comme sans intérêt. »

Gaston pris donc son mal en patience.

Marco arriva trois quarts d'heure plus tard, encore visiblement éprouvé par ces récentes épreuves.

Il avait les yeux brillants de fièvre et c'est d'une voix très rauque qu'il les salua brièvement, en espagnol, tout en s'asseyant et en feignant de ne pas remarquer le théâtral soupir et le regard excédé vers sa montre de son supérieur.

Ce dernier déclara :

« Maintenant que Marco a eu la bonté de bien vouloir nous rejoindre, je vous

propose de reprendre, Messieurs. »

Le jeune agent ne broncha pas et tendit le bras pour se servir une tasse de café.

Une quinte de toux le secoua au bout de la deuxième gorgée, qu'il eut du mal à maîtriser. « Excusez moi, » dit-il enfin de sa voix cassée.

« Non, excusez-nous, » dit Pierre.

Marco sourit pour la première fois :

« Je vous en prie, » dit-il en reniflant. « J'ai bien conscience qu'il y a pire comme séquelle qu'un gros rhume après une nuit d'interrogatoire. En fait, je vous remercie.

-N'exagère pas, » répondit Pierre mais en souriant à son tour.

Le sentiment étrange que Gaston avait déjà ressenti à deux reprises depuis qu'il avait rencontré Marco refit surface alors qu'il contemplait les deux hommes aux sourires étrangement ressemblants.

Plus tard, se promit-il, je creuserai ça plus tard. Il faut que je me concentre.

Sarrul s'éclaircit bruyamment la gorge et se pencha en avant.

« Bon, allons-y. Il est temps de réfléchir à la phase active; Je pense que nous sommes tous d'accord pour admettre que surveiller passivement Arthur ne donne rien. »

Gaston vit Marco hocher la tête et en conclut que même si le jeune homme venait de les rejoindre, il maîtrisait de toute évidence l'ensemble du dossier.

Son chef poursuivait: « Je propose de mettre en place une mission d'infiltration, de rejouer le scénario londonien de manière contrôlée. On agit sous son nez une cible toute choisie, et on voit ce que ça donne. A priori, il n'a pas de cam sur lui, il sera donc obligé de contacter ses fournisseurs pour recruter. »

Pierre acquiesça : « Je vous suis sur ce coup, » dit-il. « Je suppose que vous avez votre cible en tête ».

Sarrul désigna Marco d'un signe de tête :

« Ce qui est sûr, c'est que je ne lui ai pas demandé de sortir de son lit juste pour le plaisir de le voir dans cet état. Il a l'envergure, il maîtrise parfaitement le français et l'anglais et peut sans souci se faire passer pour un jeune européen très bronzé, riche, plein d'avenir et qui s'emmerde.

- Mon rêve, » dit Marco, ce qui fit lever les yeux au ciel à son chef.

« Très bien, intervint Gaston. « Mais les jeunes européens voyagent rarement seuls. Il serait plus crédible et nous serions plus efficaces s'il était chaperonné. Un oncle, par exemple, qui lui paye un petit break au soleil?

- Ben voyons, » dit Sarrul. « Je suppose que vous avez votre oncle en tête?

- Quelle merveilleuse coopération entre nos services, » dit Gaston. « Pierre sera parfait dans ce rôle, vous ne croyez pas? »

Il posa cette question d'un ton volontairement détaché mais sentit son pouls s'accélérer légèrement. Était-il le seul troublé par le tableau Pierre/Marco? Il ne fut pas déçu.

« C'est vrai qu'ils auraient presque un air de famille, » remarqua l'homme discret aux lunettes rondes assis à la gauche de Pierre.

« Ca passera sans problème : 2 grands bruns, le jeune un peu plus bronzé mais rien de choquant. »

Mais le meilleur était encore à venir pour Gaston. Car il vit Marco rougir à cette remarque, certes très légèrement mais de manière incontestable, et baisser brièvement les yeux.

« Il a conscience de leur ressemblance, mais ça le gêne que d'autres la remarquent.. »

Sarrul enchaînait : « Bon, il n'y a pas de temps à perdre si on ne veut pas voir notre oiseau s'envoler. Marco, dans combien de temps penses-tu être rétabli ?

- Je suis médecin, pas devin, » protesta l'intéressé. « Deux-trois jours ?

- Je te donne jusqu'à demain après midi. Vous serez emmenés en voiture, discrètement, jusqu'à l'aéroport de Pinem. De là vous louerez une berline pour rallier l'Hôtel où est descendu Arthur.

- Ca ira ? » demanda Pierre. « Après tout, tu auras pu attraper froid dans

l'avion ? La clim' y est toujours trop forte.

-Si vous le dites, » répondit Marco, « je n'ai jamais eu l'occasion de la tester. Ca ira, » ajouta-t-il avant d'éternuer comme pour démentir cette affirmation, « Je vais me bourrer d'anti-inflammatoires. Seulement, j'espère que vous participerez aux frais de prise en charge de mon ulcère, j'ai pas de mutuelle.

-On se cotisera, » coupa Sarrul d'un ton bourru. « Et maintenant, passons aux détails. Il faut.. »

Marco se leva. « Où vas-tu ?

- Dormir, histoire d'être réveillé quand vous me brieferez sur ces détails demain pendant le trajet. »

Le militaire paversien parut un instant sur le point de suffoquer, et se tourna vers Gaston et Pierre comme pour les prendre à témoin de l'attitude insolente de son agent. Puis il renoua et haussa les épaules.

« OK, demain 13 heures, parking Est. Horaire précis.

- J'y serai, » rétorqua Marco en repoussant sa chaise. « A demain. »

Pierre murmura à l'oreille de Gaston : « Il me plaît, ce petit. » Gaston sourit, mais ne put s'empêcher de se demander si cette attirance pouvait être programmée génétiquement.

.....

Le lendemain, à 13 heures passées de quinze minutes, Carlos Sarrul, l'homme aux lunettes rondes, Gaston et Pierre faisaient le pied de grue devant la petite voiture noire fin prête au départ avec son GPS programmé pour l'aéroport. Son coffre renfermait la valise de Pierre et une autre valise contenant la parfaite panoplie du jeune européen en vacances (bermudas, shorts de bain, Tee-shirts et débardeurs, chemises et jeans pour les soirées, le tout à la taille de Marco).

Pierre bouillait intérieurement. Marco lui plaisait beaucoup moins. C'était une chose de le voir se payer la tête de Carlos Sarrul, c'en était une autre de le faire attendre, lui et trois autres personnes, comme si tous n'avaient rien de mieux à faire. Pierre détestait le manque de ponctualité.

Dès qu'il reconnut la silhouette de Marco se dessiner au bout du parking,

jean, Tee-shirt, casquette et sac à dos, il se glissa au volant et mis le contact.

Il avait été décidé la veille qu'il se rendrait seul avec Marco à Pinem récupérer une berline de location, pendant que les autres iraient établir le QG d'observation dans un immeuble voisin du palace Alfonzo.

Il contint son impatience pendant que Marco saluait ses collègues et rangeait son sac dans le coffre. Le jeune homme glissa ensuite quelques mots à son chef qui lui donna une petite tape sur l'épaule en rigolant et le poussa gentiment vers la voiture. Pierre se pencha par la portière et fit un signe de tête à Gaston qui vint aussitôt le rejoindre.

« Etant donné l'heure de départ effective, » dit-il d'une voix forte, et il put entendre Marco soupirer, « on prévoit une arrivée sur l'hôtel vers 17 h 30. Le temps de récupérer les clés et la chambre, je vous propose un premier contact à 18 h 15. Ca vous va ? »

Les autres hochèrent la tête.

« Gaston, tu peux me donner la clé réseau ? » ajouta-t-il en prenant son portable.

Freir savait ce qu'il voulait réellement entendre. Pierre se méfiait de tout et de tous depuis toujours. Plus exactement depuis dix-huit ans. La mort de sa femme et de son fils. Une éternité. I

Il se pencha et lui murmura : « Pas d'inquiétude, Marco a simplement dit à Carlos qu'il ne voulait pas monter seul avec toi, que tu lui faisais peur. C'était une plaisanterie », ajouta-t-il devant l'absence de réaction de Pierre. « Ca a bien fait rigoler Sarrul ».

Pierre haussa les épaules, se redressa sur son siège et embraya.

A dire vrai, lui aussi appréhendait un peu les deux heures de route pour Pinem. Il ne savait pas trop quoi dire à ce garçon au parcours fascinant, qu'il avait observé avec admiration faire un travail remarquable aux urgences, puis dans la foulée enlevé et torturé, et avec qui la collaboration à venir allait passer par une intimité à la fois factice et réelle pendant plusieurs jours.

Le portable de Marco sonna presque immédiatement après le départ, offrant à Pierre un sursis pour trouver la manière de rompre le silence avant que celui-ci ne devienne trop pesant.

La personne qui appelait Marco avait visiblement besoin de conseils médicaux, apparemment à cause d'un problème respiratoire, de l'asthme ? se demanda Pierre.

Puis la conversation sembla se rapprocher de celle qu'un fils pourrait avoir avec sa mère.

« Oui, Lina, » disait patiemment Marco au téléphone, « je ferai attention à moi. Oui je te passerai un coup de fil dans les trois jours. Mais non, ne t'inquiète pas, ça va aller. Je serai prudent. Embrasse Freddo et Sofian. Bisous ! »

Il raccrocha et Pierre lui jeta un coup d'oeil avec un haussement de sourcil intrigué. Marco lui rendit son regard, sembla hésiter un instant puis lui dit en souriant : « Allez-y, dites le ! »

« Quoi ? » demanda Pierre avec mauvaise fois.

« Posez votre question.

-Je croyais que tu étais orphelin ? »

Marco éclata de rire, et l'atmosphère se détendit d'un seul coup. Isabelle aussi avait ce pouvoir, songea brièvement Pierre avec le même pincement au cœur fulgurant qu'il ressentait toujours à chaque fois que l'image de sa défunte épouse lui venait à l'esprit.

« Rassurez vous », dit Marco. « Votre dossier sur moi est exact. Mais même les orphelins peuvent tisser des liens, vous savez. J'habite en collocation avec trois des mes compagnons d'enfance, et on est assez soudé. Lina, notamment, est très maternelle. Oui je sais, c'est un peu pathétique. Et on s'en tape.

- C'est ta petite amie ?

- Lina ? » Marco sourit. « Personne ne la qualifierait de petite. Non, on a une relation plutôt fraternelle, comme avec les deux autres. Ou parfois mère/fils, vu comme elle s'inquiète pour nous.

- Que fait elle ? »

Cela n'avait pas l'air de déranger Marco de parler de lui.

« Lina ne travaille pas, elle s'occupe de la maison. A dire vrai, elle est un peu

particulière, les horreurs qu'elle a vécu dans sa petite enfance ne l'ont pas aidé à se construire harmonieusement. Elle a du mal à s'intégrer ou à communiquer avec les gens qu'elle ne connaît pas et n'en a pas envie. Elle a du mal à lire et à écrire. Mais c'est une des personnes qui a le plus de qualités humaines que je connaisse. Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire.

- L'Intelligence de la vie », murmura Pierre.

« Exactement », dit Marco.

Pierre avait envie d'en savoir plus. Il fallait bien que tous deux fassent connaissance, ils seraient plus crédibles pour les rôles de proches qu'ils avaient à jouer, se dit-il pour se déculpabiliser de cette curiosité qui ne lui ressemblait pas.

« Et les deux autres ? Tu as bien dit que tu avais trois colocataires ?

- Freddo a fait une école de journalisme, il travaille au journal local. Sofian n'a pas fait d'étude mais a monté son propre garage et il se débrouille très bien.

- Ils ont ton âge ?

- A peu près, sans doute. Difficile d'être plus précis, comme Freir vous l'a indiqué, je ne connais pas ma date de naissance.

- Tu n'as pas d'anniversaire, alors ? »

C'était une tentative pour faire de l'humour, que Pierre regretta aussitôt. Ce n'était pas drôle, c'était presque méchant. Du moins ça pouvait le paraître.

Il avait toujours juste là considéré avec distance voire avec un certain mépris toute la psychologie de l'identité, les défenseurs du droit à connaître ses origines, ceux qui étaient prêts à se mobiliser pour lever l'anonymat des accouchements sous X. Il ne trouvait pas qu'il s'agissait là d'un mauvais combat, mais il était persuadé que d'autres causes auraient mérité que cette belle énergie leur soit consacrée.

Malgré tout, il fut envahi à cet instant d'une bouffée de compassion pour Marco. Quelle impression cela doit-il faire, se demanda-t-il, non seulement de ne pas savoir d'où l'on vient au sens géographique et généalogique, mais également de ne pas savoir depuis quand ? L'angoisse du néant, universelle,

n'est sans doute pas la même pour tous.

Marco haussa les épaules.

« On m'a donné une date de naissance administrative. Très originale : le premier janvier 1985.

C'était soit ça, soit le trente-et-un décembre 1984...

- Et comment ont-ils-décidé de ton âge ?

- Un médecin m'a examiné quand on m'a récupéré et a décidé une fois pour toutes que j'avais 7 ans. De toute façon, franchement, je n'y attache pas beaucoup d'importance... »

Pierre ne trouva rien de plus à répondre qu'un grognement embarrassé. Le silence tant redouté s'installa.

Marco le rompit quelques minutes plus tard.

« Bon, on met au point notre scénario ? »

Pierre acquiesca, soulagé.

« J'y ai déjà un peu réfléchi.

- Tant mieux, » dit Marco, « parce que je vous avoue que moi, je n'y ai pas vraiment pensé depuis hier. Je n'ai fait pratiquement que dormir.

- C'est compréhensible, » dit Pierre.

« En plus, vous êtes beaucoup mieux placé que moi pour établir comment je dois me comporter en tant que jeune occidental.

- Je vais te dire ce à quoi j'avais pensé, » dit Pierre, « puis on peaufinera ensemble les détails. »

Il s'interrompit quelques secondes, le temps de mettre le GPS sur silencieux. Ils étaient maintenant engagés sur l'autoroute menant directement à l'aéroport, et n'avaient rien d'autre à faire qu'à rouler 75 km avant la sortie correspondante.

« Je suis Pierre Siret, directeur régional de banque en France. Divorcé 2 fois, sans enfant. Tu es le fils de ma petite sœur Marie, et j'ai toujours eu de très bonnes relations avec toi. Toi, tu t'appelles Marc Guira. Tu viens de terminer

tes études de médecine, au moins tu maîtrises le sujet.

- Et vous, » l'interrompit Marco avec un petit sourire en coin, « vous vous sentez prêt à délivrer des conseils de placement financier ?

- Je me débrouillerai, » répondit Pierre sèchement, tout en se débattant pour refouler la bouffée d'irritation qui venait de l'envahir. Etant donné son grade de colonel, qui lui avait été accordé 5 ans auparavant, il avait rarement affaire à des supérieurs. Et aucun de ses subordonnés n'aurait osé l'interrompre et encore moins se permettre un commentaire sarcastique. Mais Marco, il le savait et s'efforça de se le répéter, n'était pas un militaire. Et donc en dehors de la hiérarchie.

« Comment devient-on médecin et agent secret ? » demanda Pierre tout à trac.

Marco sourit de nouveau, gentiment, comme s'il avait parfaitement deviné le cheminement de pensée de son compagnon, ce qui était probablement le cas, fulmina intérieurement Pierre.

« C'est très simple, » dit Marco. « C'était le job d'étudiant le mieux payé que l'on m'a proposé.

- Tu l'as trouvé sur une petite annonce ? »

Marco ricana. « Oui, tout à fait : « Cherche jeune adulte pas trop con pour missions dangereuses mais bien payées. Orphelin de préférence, ou entretenant de telle relation avec sa famille que personne ne viendra réclamer le corps. Funérailles prises en charges par l'état »

- Non, sans rire, comment t'ont-ils recruté ? A moins que tu n'aies pas le droit d'en parler ? »

Le jeune homme haussa les épaules :

« Bof, rien d'extraordinaire, de toute façon. J'ai terminé mes études secondaires avec un bon dossier en maths, en sport, et en langues étrangères; et je pense qu'ils jettent un coup d'oeil à tous ces types de profils. Comme en plus je suis sans attache, je les ai beaucoup intéressés. C'est Carlos qui m'a contacté. J'ai refusé de m'engager dans l'armée, c'est ce qu'ils m'avaient proposé d'abord. Ils m'ont alors fait une offre que je pouvais difficilement refuser : ils m'ont payé mes études de médecine, plus une formation « spéciale », et en échange j'ai effectué pour eux un certain nombre de

missions.

- Mais tes études sont quasi terminées là ? »

Marco acquiesça.

« Tu es engagé combien de temps ?

- Oh, c'est fini. Enfin, » se reprit-il aussitôt, « c'est ma dernière mission. J'ai une bouteille de champagne qui m'attendra au retour.

- Ca te déplaît à ce point ?

- Ce n'est pas ma tasse de thé. Mais sans ça, je n'aurai jamais pu faire d'études. J'avais reçu une proposition de travail comme secrétaire d'un type qui possédait une usine et qui souhaitait développer son commerce avec les pays francophones, et j'allais l'accepter.

Bon, » reprit-il sans transition, « donc je suis votre neveu ? Je suppose qu'on se tutoie.

- Evidemment, » répondit Pierre, un peu étonné par ce brusque retour au travail qui les attendait.

Ils passèrent l'heure suivante à mettre au point les détails de leur relation à venir, à se construire des souvenirs communs de vacances, repas de famille, grands-parents casse-pieds et exploits sportifs.

C'était surtout Pierre qui parlait, s'aidant de sa propre relation avec le fils de sa sœur, Kevin. Marco l'écoutait attentivement, mais semblait beaucoup moins bavard qu'au début du trajet. Ils effectuèrent les quinze derniers kilomètres en silence, mais ce silence ne semblait plus pesant à Pierre, maintenant qu'ils avaient réalisé une première partie de leur travail d'une manière qu'il jugeait assez productive.

Il était de plus satisfait d'en avoir appris un peu plus sur son jeune collègue d'interim. Il se surprit à siffloter son air fétiche, une petite comptine idiote qui lui venait de son enfance, qui parlait d'un hippopotame et d'une dame allant faire son marché. Aux premières notes, Marco sursauta.

Pierre s'interrompit et le regarda, surpris. Le jeune homme grimaça : « Ce n'est rien je crois que je viens de me faire piquer par un insecte. » Il se pencha pour regarder sa cheville.

« Oui c'est bien ça. Ouille ! »

Il se redressa et sembla s'absorber de nouveau dans la contemplation, par sa portière, du paysage de plus en plus désertique qui s'étendait autour d'eux. mélange de roches aux tons rouges et ocres de toutes tailles alternant avec de rares flaques de verdure composées essentiellement de fougères aux fleurs colorées.

Pierre eut l'impression qu'il était troublé, et un peu triste. Mais c'était sans doute normal, après s'être construit pendant une heure une vie idéale de jeune occidental à la place bien ancrée dans une famille qui l'aimait, notion qu'il ne connaissait que théoriquement. Cela équivalait sans doute, selon l'expression consacrée, à retourner un couteau dans une plaie qui, bien qu'ancienne, devait toujours être douloureuse.

Avec tact, Pierre conserva le silence jusqu'à ce qu'il gare la voiture, discrètement, sur le parking le plus éloigné de l'aéroport.

Ils rejoignirent rapidement, séparément pour ne pas être remarqués en tant que duo, le terminal d'arrivée des vols en provenance de l'Europe et se rejoignirent, comme ils l'avaient convenu, aux toilettes. Elles étaient vides, et ils attendirent qu'elles se remplissent de français bruyants, fraîchement débarqués de leur avion, pressés après ce long vol et l'immobilisation angoissante inhérente aux manœuvres d'atterrissage de soulager leur vessie durement éprouvée par un prostatisme invalidant.

Ils échangèrent alors un bref regard et sortirent ensemble, côte à côte, comme s'ils avaient appartenu à ce groupe de voyageurs excités depuis leur départ de Roissy.

La partie avait commencé.

.....

La voiture qui les attendait, avec son chauffeur assorti, pour les conduire au Palace Alfonzo, était scandaleusement luxueuse. Elle constitua la première d'une longue série d'épreuves pour Marco qui, au cours des jours à venir, dû se rappeler une bonne dizaine de fois de prendre un air blasé alors qu'il était en réalité abasourdi, effaré et presque assommé par le faste qui l'entourait, que les autres clients de l'hôtel avaient l'air de trouver au demeurant complètement

naturel.

Même si ses missions au cours des six années précédentes l'avaient introduit dans des milieux très variés , rien au cours de son existence de pupille d'un état au 247^e rang des richesses mondiales ne l'avaient préparé à cette étalage de richesse.

Les premières heures, il se sentit tellement sous le choc et révolté par l'indécence de cette débauche qu'il eut beaucoup de mal à rester détendu et souriant comme son rôle de jeune occidental plus qu'aisé et en vacances avec son oncle préféré l'exigeait.

L'obséquiosité du personnel qui les accueillit (en fait, ils étaient attendus sur le seuil même du palace) lui donna la nausée.

L'éclat aveuglant du marbre, la taille des jets d'eau de la fontaine et des palmiers poussant sous l'immense verrière en dôme dans le hall même de cet hôtel situé au beau milieu d'une lande désertique faillirent le laisser bouche bée.

La taille de leur chambre, ou plutôt de leur suite, le sidéra.

Il s'agissait d'un immense appartement, composé de deux chambres équipées d'un grand lit double pouvant facilement accueillir cinq personnes, et il se fit la réflexion que cela devait parfois être le cas, de deux salles de bains dont la surface équivalait pour chacune à la moitié du logement qu'il occupait avec ses trois camarades.

Il y avait également une antichambre et un immense salon commun dont les baies vitrées donnaient sur une terrasse privée dominant la piscine. L'ensemble était bien sûr sur-équipé sur le plan domotique et hiht-tech.

Dès que le chasseur fut parti avec un grand sourire de remerciement pour le pourboire donné négligemment par Pierre, Marco se tourna vers son « oncle ».

« Ouaho, Pierre, tu ne rigoles pas quand tu m'emmènes en vacances. C'est pas le Club Med ici ! C'est combien, notre chambre, sans indiscretion ? »

Pierre répondit avec un grand sourire, jouant impeccablement son rôle

d'homme d'affaire satisfait et fier de lui-même, de sa réussite et de pouvoir en mettre plein la vue à son jeune neveu.

« T'en fais pas pour ça, gamin, profite ! Et ne t'inquiète pas pour ma tirelire, ce n'est pas par pur plaisir que je t'ai fait faire huit heures d'avion pour t'emmener en Paversie. Le pays en lui-même ne vaut pas grand chose, mis à part le complexe hôtelier où nous sommes qui n'est pas encore très connu, mais qui a le meilleur rapport qualité prix du monde. »

Ce faisant il lui pressa discrètement l'épaule et souffla :

« Relax Marco, ça va aller. »

Marco respira un grand coup et desserra les poings qu'il avait crispés sans même s'en rendre compte. Il était hors de question de pouvoir exprimer ce qu'il ressentait : chaque chambre devait être évidemment truffée de caméras de surveillance et ils ignoraient si Arthur était descendu là lui aussi pour profiter de ce luxe abordable, ou parce qu'il entretenait des liens particuliers avec la direction...

L'équipe technique avait normalement dû palier ce problème en détournant les images de leur suite mais ils n'en seraient assurés qu'après avoir pris contact.

Il restait une bonne vingtaine de minutes avant l'heure fixée pour cela, qu'ils mirent à profit pour déballer leurs affaires et prendre une douche.

Marco sortit de la sienne, une serviette autour de la taille, ne sachant pas trop ce qu'il était sensé porter pour aller dîner. Il se dirigea vers le salon et y retrouva Pierre, vêtu d'un pantalon de lin blanc et d'une chemise en coton léger d'un rose très pâle. Simple, mais élégant.

Il marmonna un « Ah, t'es déjà prêt, toi ? » et repartit vers son armoire, un peu désemparé. Il n'avait jamais de sa vie réfléchi à ce qu'il allait mettre, il n'en avait jamais eu vraiment le choix, en fait. Même pour sortir avec des filles, il arborait l'universel et économique uniforme Jeans/Tshirt.

Il soupira et sortit avec hésitation de l'armoire un jean, on ne se refait pas, mais noir, et une chemise vert pastel.

Il se sécha les cheveux avec sa serviette, les laissant volontairement un peu ébouriffé. Il jeta un coup d'oeil dans le miroir et ne se trouva pas si mal. La

chemise faisait ressortir ses yeux. Il s'adressa un clin d'oeil et retourna dans la salle commune.

Pierre lui jeta un bref regard et lui adressa un petit hochement de tête approbateur. Marco lui en sut gré.

Son aîné sorti son téléphone portable et composa comme prévu le numéro de Gaston Freir, l'heure indiquée par le serveur numérique venait d'afficher 18h 15.

Bel exemple de précision militaire, sourit Marco en lui même ; prends-en de la graine, moussaillon !

La conversation eu bien entendu lieu en français. Elle fut assez brève, prudemment laconique et neutre du côté de Pierre. Il raccrocha et dit :

« C'est bon, famille prévenu, à nous l'apéro ! »

Le jeune homme comprit le message implicite : la façade devait être maintenue même dans la suite.

« Ils servent des choses à grignoter, au moins, à l'apéro, dans ton pays de sauvages ? » demanda-t-il en emboitant le pas de son mentor. « J'ai déjà super faim. »

- Heureusement, » répondit Pierre, « tu m'inquiéterais sinon ! »

Ils ne furent pas seuls à prendre l'ascenseur pour rejoindre le -1. Le bar, qui était de manière très originale situé au même niveau que le fond de la piscine, était doté de murs transparents permettant d'admirer la brasse coulée de quelques jeunes nageuses dûment sélectionnées avant d'être invitées à nager dans cette partie du bassin. Un véritable honneur.

L'éclairage de la pièce, via les trois mètres de profondeur d'eau bleue, était mouvant et aquatique. L'a salle était splendide.

Marco suivit Pierre jusqu'à une petite table ronde libre au centre de la pièce, tout en adressant comme il se devait son plus beau sourire à deux jeunes filles en grande conversation avec un des barmans. Elles firent mine de ne pas le remarquer plus avant mais il les sentit le suivre des yeux tandis qu'il prenait gaiement place en face de son oncle. Lequel claqua des doigts en direction

d'un serveur pour qu'il vienne prendre leur commande, geste que Marco croyait n'exister que dans les films, mais dont il admira le naturel.

La classe, songea t-il. Je ne me sens vraiment pas à la hauteur, sur ce coup.

Il appréhendait cette mission, ce qui ne lui était pas habituel, du fait de la promiscuité avec l'Homme du Rêve , sa réalité potentielle et les conséquences que cette même réalité pouvaient ou non impliquer selon ce qu'il déciderait lui, Marco.

Mais il n'avait pas songé, cela ne lui était encore jamais arrivé, qu'il pouvait se sentir aussi mal à l'aise dans le personnage qu'il devait incarner . Ou était-ce parce qu'il redoutait terriblement le jugement de son partenaire ? Quoiqu'il en soit, il devait absolument parvenir à se détendre.

Ils commandèrent tout deux le cocktail maison, qu'on leur servit généreusement accompagné d'un ensemble de tapas plus que sophistiqués.

Pierre poussa un grand soupir d'aise, vida d'un coup la moitié de sa coupe et sortit de sa poche un prospectus sur les différentes activités proposées par l'hôtel.

« Bon Marc », dit il , « établissons notre plan de bataille. Si on veut pouvoir faire des trucs intéressants demain, je pense qu'il faut réserver dès ce soir.

- Que proposent-ils ? » demanda Marco en se penchant par dessus son verre pour jeter un coup d'oeil au programme.

« Oh, les conneries habituelles, » répondit Pierre. « Tennis ? »

Marco prit un air lassé : « tu rigoles Pierre ? J'y joue suffisamment l'année pour avoir envie de faire autre chose quand je fais un break. »

Pierre sembla comprendre qu'il ne savait pas jouer et n'insista pas.

« Saut en chute libre ? »

- Bof », répondit Marco qui n'avait aucune envie d'être balancé à 300 km/heure alors qu'il n'avait jamais même pris l'avion, « on a fait il y a deux ans, tu te rappelles ? Il n'y a pas autre chose ?

- Aquagym ? » demanda Pierre avec un sérieux affecté.

Le jeune homme éclata de rire : « ah oui, ça je suis partant !

- Mouais, » se moqua son oncle, « si ton seul intérêt est de voir de jeunes demoiselles lever la jambe, je suis sûr que tu peux obtenir le même résultat avec moins d'effort, et avec des effets directement plus agréables pour toi. »

Il ricana devant l'air surpris de son neveu.

« T'as qu'à payer. »

Marco rit à son tour.

De l'extérieur, ils avaient sans doute l'air parfaitement détendu, du moins Marco espérait qu'il arrivait à donner le change aussi bien que son partenaire. Il avait l'impression de découvrir un Pierre Bodin complètement nouveau. Il semblait n'y avoir aucun rapport entre l'homme dangereux et froid qu'il avait fréquenté contraint et forcé ces trois derniers jours et cet oncle taquin pour qui la vie semblait être une friandise dans laquelle il croquait allègrement.

Pierre roula le prospectus en boule.

« OK, c'est moi qui décide , alors. Attends moi là. »

Marco se retourna sur son siège pour le suivre du regard tandis qu'il se dirrigeait vers la bar. Il le vit demander, ou plutôt non donner quelques instructions précises. Le barman prit son téléphone, composa un numéro et passa la communication à Pierre qui discuta quelques minutes avant de remercier le barman d'un signe de tête.

Il regagna la table et dit à son neveu :

« Viens, on va manger. Avec ce que j'ai prévu pour demain, et vu le décalage horaire qu'on a dans les pattes, on aura intérêt à se coucher tôt.

- Qu'est ce qu'on va faire ? », demanda Marco avec une réelle curiosité et une pointe d'inquiétude.

Pierre se contenta de sourire.

Ils rejoignirent la salle de restaurant. Cette fois-ci, Marco s'attendait aux ronds de jambe qu'on leur fit en les installant. Il redoutait moins le repas que le reste, il avait suffisamment servi comme garçon dans de grandes salles au cours de ses missions de renseignements (manière la plus classique car la plus facile pour prêter l'oreille aux conversations des grands de ce monde, surtout en fin de repas quand le niveau des bouteilles avait baissé), pour être au fait

des règles de bonne conduite à table.

Le choix des plats aux noms tellement compliqués qu'il n'avait aucune idée sur leur contenance salée ou sucrée, viande ou poisson, ne lui posa pas de problème grâce au Menu Dégustation qui lui permettait de s'en remettre aux décisions du Chef. Pierre l'accompagna sur ce choix.

Le dîner se passa de manière agréable . Pierre orienta la conversation sur les études de médecine enfin finies de son neveu, profita du hors d'oeuvre pour porter d'une voix forte un toast à la brillante carrière de chirurgien esthétique qui l'attendait, ce qui permit à toutes les tables voisines de les identifier comme ce qu'ils voulaient paraître.

La conversation roula aisément sur les anecdotes toujours croustillantes que chaque médecin ayant fréquenté un service d'urgence a toujours à disposition, et qui sont heureusement transposables dans tous les pays. Marco racontait bien et Pierre sembla réellement prendre beaucoup de plaisir à l'écouter.

Alors qu'ils attendaient le troisième et dernier dessert, Pierre, qui s'était adossé à sa chaise dans l' attitude du parfait repus et laissait errer son regard apparemment sans but dans la salle, se redressa légèrement et sans jeter un coup d'oeil à sa montre dit :

« Bientôt Onze heures... Faut pas qu'on tarde. »

Marco se leva.

« Je vais faire un petit tour aux toilettes, mange pas mon dessert s' il arrive.

- Je crois que ce serait physiquement impossible », répondit Pierre en tapotant son estomac.

Les toilettes se situaient sur la gauche, près de l'entrée, ce que le jeune homme savait parfaitement, mais il fit mine de ne pas les avoir repérées et se dirigea vers le fond de la salle, qui se trouvait dans son dos. Vers le fond et un peu à droite. A Onze heures pour Pierre.

Effectivement Arthur était là. Il venait visiblement de prendre place à une table, accompagnée de son amie, une jeune femme à la chevelure d'un roux

peu naturel, très mince et qui avait l'air de s'ennuyer profondément. Aucun des deux ne parlaient ni à dire vrai ne se regardaient non plus.

Marco les dépassa, notant rapidement la montre dernier cri au poignet du dealer, assorti à la lourde chaîne en or à son cou, le tambourinement nerveux de ses longs doigts sur un bord de la table (simple impatience devant un service trop lent ou stress intérieur?), le regard étrangement attentif contrastant avec la nonchalance étudiée de l'homme.

Il fit demi-tour lorsqu'il fut devenu difficile de ne pas remarquer qu'il n'était pas dans la bonne direction pour trouver les toilettes, mais n'observa rien de plus lors de ce deuxième passage.

Lorsqu'il se rassit en face de Pierre, celui-ci porta sa serviette à sa bouche et là encore, Marco comprit le message : pas maintenant.

Ils regagnèrent leur suite le repas fini, se souhaitèrent bonne nuit. Le jeune homme s'apprêtait à gagner sa chambre lorsque Pierre le prévint :

« Au fait Marc, réveil à 6h30 demain matin. Je sais que tu n'y arriveras pas tout seul, alors ne t'inquiète pas, je viendrais te tirer du lit, comme d'habitude.

- Attends, tu plaisante, là, » s'étrangla sincèrement Marco.

« Absolument pas, fiston. Tu connais la devise.

- Tôt ou pas, je ne suis pas sûr de vouloir que le monde m'appartienne, » maugréa Marco.

Pierre eut un petit rire et entra dans sa partie privée, laissant sa porte donnant sur le salon légèrement ouverte. Marco fit de même. Il n'avait toujours pas récupéré son retard de sommeil, et ses yeux se fermèrent sitôt la tête posée sur l'oreiller.

Il fit, à moins que ce ne fut qu'une impression, le même rêve trois fois de suite. Tout commençait comme d'habitude à l'orphelinat. L'Homme venait le chercher, et cette fois c'était Pierre tel qu'il le connaissait maintenant. Sans dire un mot, il lui tendait la main et ils franchissaient tous les deux le portail. Là encore, hormis l'avancée en âge de Pierre, c'était le rêve familial, qu'il avait fait des dizaines et des dizaines de fois.

Mais la suite changeait de manière terrifiante. Sans crier garde, la poigne

douce et rassurante se faisait menotte, et il se retrouvait à genoux, poings liés, aux pieds de Pierre qui arborait le sourire cynique et effrayant qu'il avait appris à connaître. Mais alors qu'il levait vers lui un regard terrifié, le sourire redevenait celui de son père qui le contemplait longuement. Puis le sourire se changeait peu à peu en un masque désolé, faisant echo au chagrin que ressentait Marco à cet instant. Pierre s'éloignait alors en demandant :

« Pourquoi tu ne viens pas me chercher ? » Mais Marco était pétrifié, incapable de bouger ou de parler, et il le voyait s'éloigner inéluctablement.

Il s'éveilla ainsi trois fois avec la sensation d'être aux bord des larmes, et la troisième fois se mit à redouter de se rendormir. Le réveil indiquait 4h30.

Il se leva, passa sur le balcon. La vue sur la piscine, parfaitement calme à cette heure avancée de la nuit, le rassénéra.

C'est pathétique, songea Marco, furieux contre lui-même. Freud se régalerait. Et ça ne prouve rien.

Mais un petit air lui revint à l'esprit. Une petite chanson familière, entendue cette après-midi pour la première fois depuis près de vingt ans.

Peut être, répondit il au chant dans sa tête. Peut être.

Calmé, il regagna son lit et plongea enfin dans un sommeil insipide et réparateur.

Moins de deux heures plus tard, une voix étonnamment familière le tira de son sommeil. Marco en émergea en douceur, sourit à Pierre qui se tenait sur le pas de sa porte et sortit du lit en s'étirant.

« Habille-toi en vitesse, » dit Pierre. « On déjeunera en route.

- Je m'équipe comment ? » demanda Marco qui ne savait toujours pas ce qui l'attendait.

« Short pour randonnée, mais prend aussi un pantalon chaud et un T-shirt de rechange manches longues. »

Marco le regarda, interloqué, ne sachant pas trop si Pierre se moquait de lui ou non. Mais celui-ci s'était déjà retourné pour regagner sa chambre, et Marco

se prépara comme indiqué, bien qu'il resta fort prelexe devant ce choix de vêtements chauds alors qu'ils se trouvaient en plein désert d'Odi, avec une température qui ne descendait pas sous les 27°C au plus frais de la nuit.

Pierre l'entraîna vers la sortie du Palazzo, où les attendait une berline du même type que celle qui les avait accueillis à l'aéroport, mais cette fois-ci le portier remis les clés à Pierre, qui prit le volant. Ils ne roulèrent que dix minutes, et s'arrêtèrent devant un grand espace carré, goudronné, au milieu duquel était posé un hélicoptère.

Marco était estomacé. Pierre lui asséna un coup de coude amical et lança : « Ferme la bouche Marc, t'as l'air encore plus idiot que d'habitude. Au programme aujourd'hui, ascension de la face Nord du Mont Bicoud. »

Marco ne risquait pas de refermer la bouche. Le mont Bicoud, lieu de prédilection international des randonneurs confirmés, se trouvait à 450 km de là.

Le jeune homme monta comme dans un rêve dans l'hélicoptère et pris place à côté de Bodin.

Il trouva le vol, 1 heure 37 minutes en tout, beaucoup trop rapide. Le jour se levait, et teintait en jaune pâle tirant sur l'or les quelques rares nuages qui flottaient paresseusement dans ce ciel d'aube d'un blanc presque gris .

Le trajet se fit pratiquement en silence, hormis quelques commentaires laconiques du pilote quand ils survolaient un point remarquable. Les deux passagers se contentèrent de contempler le paysage, admiratifs.

Petit à petit, le désert de roches sombres fit place à un paysage plus verdoyant, et plus vallonné. Puis les vallons devinrent collines et soudain, avec une transition brutale, ils se trouvèrent au milieu des montagnes. La plus haute chaîne de la partie sud du continent, avec des sommets se répartissant entre 2500 et 6300 mètres d'altitude, recouverts de glaciers bleutés.

Le pilote se posa sur une aire réservée sensiblement plus petite que celle d'où ils avaient décollé, nettement moins nivelée et entretenue que la première. La manœuvre se fit toutefois sans encombre. Le moteur fut coupé, et le débarquement des deux hommes fut suivi du déchargement de deux sacs à

dos de grande contenance, sur l'extérieur desquels étaient accrochés pour chacun un rouleau de corde et deux piolets, ainsi qu'une paire de chaussures à crampons.

L'hélicoptère repartit après que Pierre eut convenu d'un rendez-vous six heures plus tard.

Marco fut encore une fois surpris.

« Je pensais qu'il y en avait pour plus que ça, » fit-il remarquer.

« Oh non, » dit Pierre, « je pense qu'on va mettre environ quatre heures pour monter, il y a un bon dénivelé mais aucune difficulté technique. »

Marco ne dit rien, il avait bien entendu beaucoup moins d'expérience que son chaperon dans le domaine, mais aurait eu tendance à penser que la descente leur prendrait plus de temps. Cependant, c'était probablement une habitude de riches que de faire attendre le personnel dont on achetait les services plutôt que de prendre le moindre risque que ce puisse être l'inverse.

Il s'empara d'un des sacs et émit un grognement étonné.

« Ouah, c'est super lourd ! Qu'est-ce qu'on transporte ?

-Ca, » dit Pierre avec un petit sourire, « c'est une surprise. Je t'interdis d'ouvrir ce sac avant d'avoir atteint le sommet. »

Marco se demanda s'il y avait un rapport avec leur travail, conclut que c'était sûrement le cas même s'il était incapable de trouver lequel. De toutes façons, Pierre menait la danse depuis le début. Le jeune homme n'avait pas l'habitude d'être celui qui suivait, mais il ne voyait pas comment sortir de ce rôle secondaire et n'en avait pas franchement envie. Il se sentait un peu écrasé par la différence d'âge, mais aussi sans doute par l'expérience de Pierre, et par son autorité naturelle.

Il avait de plus tellement de mal à s'empêcher de se demander sans cesse si Pierre pouvait ou non avoir un lien de parenté avec lui qu'il avait du mal à se concentrer sur sa mission.

Il s'obligea à réfléchir à celle-ci pendant qu'ils attaquaient l'ascension, se contentant de mettre ses pas dans les pas de Pierre qui bien sûr avait pris la

tête de leur petite expédition.

Le temps leur était compté. Arthur était déjà là depuis plus d'une semaine, et n'allait certainement pas tarder à repartir. Or c'était avec lui, Marco, et non avec Pierre que le contact devrait s'établir. Ce dernier n'était là que comme soutien et faire-valoir.

Marco avait l'habitude, lorsqu'il se trouvait dans une situation compliquée, que ce soit au cours de ces missions, dans sa profession de médecin ou dans sa vie privée, d'aborder les problèmes en les divisant en étapes sur lesquelles il planchait une par une.

Il se fixa donc un premier objectif et ultimatum. D'ici ce soir, il devait se faire remarquer d'Arthur en tant qu'occidental aux portes de sortie de sa jeunesse dorée, peu pressé de faire son entrée dans la cour des grands car un peu conscient que le meilleur est derrière lui, blasé surtout et désespérément prêt à n'importe quoi pour mettre du piment dans sa vie.

Ils grimpaient depuis une petite heure lorsqu'il buta soudain contre Pierre qui s'était arrêté et qui le regardait de son air indéchiffrable que Marco recommençait à connaître.

« Ca suffit, Marco. » dit il. Le jeune homme releva l'emploi de son nom espagnol.

« On va être tranquille une bonne partie de la journée, et je te promets qu'on consacrera le temps qu'il faudra au boulot pour lequel on nous paye. Mais je te conseille de profiter des à-côtés nécessaires pour asseoir notre rôle, ils ne sont pas toujours aussi agréables dans les autres missions.

Celle-ci te donne l'opportunité de faire des choses que tu n'as sans doute jamais faites et que tu ne referas peut-être pas de si tôt. Vis les à fond ! Et commence par regarder autour de toi. Je suis sûr que tu n'as même pas pris conscience du cadre dans lequel on se trouvait, je me trompe ? »

Il lui souriait, à présent. Marco, étonné, leva les yeux du sentier qu'il avait fixé exclusivement sans même sans rendre compte jusque là, plongé dans ses préoccupations tactiques. La majestuosité du paysage lui sauta enfin aux yeux et lui coupa le souffle.

« On se sent vraiment petit, » murmura t-il , un peu écrasé par les sommets

qui l'entouraient, scintillants dans le soleil du matin, et par ce silence spécifique à la haute montagne, seulement troublé de temps en temps par le cri bref d'un choucan tournoyant près des rochers où se trouvaient leurs nids.

« Allez, on s'y remet, » dit Pierre. « Vide ta tête ! On fera une réunion stratégique au sommet, promis ! »

Marco secoua la tête en souriant, toujours surpris par l'attitude de son partenaire qu'il n'aurait jamais imaginé aussi insouciant. Ils se remirent en marche, et cette fois, le jeune homme se concentra effectivement sur le plaisir de cette randonnée inédite. Il avit eu l'occasion de faire quelques balades un peu longues avec son groupe de camarades de fac, mais était toujours resté en moyenne montagne, sur des sentiers fréquentés. Le rapport à la nature était ici nettement différent.

La montée était de plus en plus raide, et il avait le souffle un peu court ce qui, étant donné son excellente condition physique régulièrement entretenue par les besoins de son « job d'étudiant » lui arrivait rarement. L'altitude, sans doute. Mais il se maintenait sans mal au niveau de Pierre qui marchait d'un pas régulier, très agréable à suivre.

Ils firent une courte pause toutes les demi-heures, ne dépassant pas quelques minutes, pour boire une boisson énergétique contenue dans une gourde orange vif, identique pour tous les deux, qui se trouvaient dans une des poches extérieures des sacs à dos.

Lors de la dernière pause avant le sommet, alors qu'on commençait à ne plus parler de sentier mais presque d'escalade, Pierre lui fit mettre les chaussures à crampons. Il entrepris ensuite de dérouler la longue corde accrochée à son sac.

« Tu m'attaches ? » demanda Marco avec un ton mi-figue mi-raisin.

« Je t'encordes, imbécile, » répondit amicalement Pierre. « Il n'y a pas de difficultés techniques importantes, et ils ont d'après mes renseignements équipé la dernière partie, celle après le virage, de sortes d'échelles. Malgré tout, un faux pas te ferait chuter de plus de 300 mètres, il vaut donc mieux prendre des précautions, tu peux encore être utile. Et idem pour moi, je compte sur toi pour tenir bon si c'est moi qui dérape. »

Le jeune homme, un peu inquiet, laissa son oncle lui passer la corde autour de

la taille, faire une série de nœuds avec un mousqueton et s'encorder ensuite de la même façon.

Ils eurent tôt fait d'arriver aux fameuses échelles, qui leur permirent d'atteindre le sommet, 650 mètres plus haut. Marco vécut cette dernière partie de l'ascension avec une intensité et une émotion qu'il n'aurait jamais cru que ce genre de loisir pouvait procurer.

En s'asseyant au côté de Pierre sur une roche qui, moins frileuse que ses compagnes, s'était délestée de son manteau blanc, ne pouvant lâcher des yeux le paysage magnifique qui s'offrait à sa vue, il se jura de ne jamais oublier cette excursion, et regrettait qu'elle soit déjà finie.

« Bon, » dit Pierre, « on va causer un peu toute en cassant une petite graine.

Comme tu l'as sans doute compris, » ajouta-t-il en sortant de son sac deux gros sandwichs malheureusement quasiment congelés, ainsi que son T-shirt à manche longue, comportement que Marco s'empressa d'imiter ; « ils n'ont pas eu la possibilité de sécuriser la chambre, le personnel de l'hôtel semble particulièrement attentif et le service de sécurité particulièrement efficace, ce qui est rare même pour un établissement de cette envergure. Il faut donc partir du principe que l'hôtel sert peut-être de relais pour les employés du réseau, avec des complicités au plus haut niveau, et qu'aucun endroit dans le complexe n'échappe à leur surveillance.

Tu as pu voir Arthur d'assez près, hier soir, tu as remarqué quelque chose ?

- Pas grand chose, » répondit le jeune agent. « Il semblait un peu nerveux. C'est vrai qu'il n'avait pas l'air du gars qui profite simplement de ses vacances, ce qui peut faire penser qu'il est effectivement plutôt là à titre professionnel. Sa copine avait l'air de bien s'ennuyer.

- Tu dois établir un contact avec lui ce soir, » déclara Pierre d'un ton impératif qui agaca un peu Marco.

« Je sais bien », dit-il. « Il faudra pour cela que Tonton me lâche un peu. »

Pierre rigola : « C'est prévu, fiston. Après une petite balade comme celle-ci, un directeur de banque qui habituellement se contente de deux parties de Squash dans sa semaine va se coucher tôt. Apparemment, à partir de 23 heures, le bar du Palace se transforme en boîte de nuit. Avec un peu de

chance, Arthur y sera.

De toute façon, pas de problème pour être informé de ses faits et gestes, il est toujours surveillé de près, et si on ne peut pas parler librement, on peut écouter sans problème. Freir m'appellera pour me dire où il est.

- OK », dit Marco. « Donc je rentre en contact, je lui donne envie de ne pas louer un client avec un aussi gros potentiel de budget « substances récréatives » que moi, on espère que du coup il va se fournir en drogue et l'équipe intervient en flag', c'est ça ?

- Ca serait pas mal, » acquiesca Pierre.

« On va essayer », soupira Marco.

« Bon », enchaîna Pierre avec cette brusquerie à laquelle Marco commençait à s'habituer, « maintenant, on va se préparer pour la descente. »

Marco s'attendait à être de nouveau encordé, mais Pierre commença à sortir un nombre invraisemblable de cordes très différentes de son sac qu'il disposa soigneusement à côté de lui dans un ordre apparemment précis. Il sourit à son compagnon et lui dit :

« Tu peux ouvrir ton sac, maintenant, et sortir tout ce qu'il y a dedans, s'il te plaît ? »

Marco , de plus en plus curieux, s'empressa de détacher le rabas supérieur et jeta un coup d'oeil. Il ne vit pas grand chose, le contenu était dissimulé derrière un morceau de toile rouge. Il tira dessus, et fut très surpris car cette toile ne semblait pas avoir de limites. Il en extraya plusieurs mètres, au moins cinq à vue de nez. Son sac ne contenait en fait rien d'autre. Il contempla d'abord bêtement le tissu amassé à ses pieds et eu un flash révélateur.

« Bon dieu ! C'est un... On va descendre en parapente ?

- En bi-place, » précisa Pierre. « Enfin, si tu me fais suffisamment confiance pour ça, bien sûr. Sinon on redescend à pied, ça reste possible. »

C'était dit très simplement, sans ironie et sans pression aucune. Marco avait le souffle coupé. Pierre avait vraiment fait l'effort d'organiser un à-côté

obligatoire avec le souci de faire vivre à Marco une expérience hors norme. Cela dépassait le simple fait de devoir prendre du bon temps parce que c'était ce que se devaient de faire leurs personnages,

« C'est génial ! C'est.. Merci beaucoup. »

Pierre lui lança un bref coup d'oeil. « Je t'en prie », dit-il sobrement. « Ca me fait plaisir aussi. »

Le jeune homme brûlant d'impatience, le regarda procéder minutieusement au montage du parapente. Il se laissa arnacher puis Pierre s'attacha derrière lui. Ce dernier lui expliqua ensuite la manière dont ils allaient démarrer (qu'on pouvait résumer à une course rapide pour se jeter droit dans le vide), lui demanda de bien veiller à épouser ses mouvements et pour finir de ne pas oublier d'ouvrir les yeux et de profiter du paysage.

Comme deux canards un peu gauches, du moins c'est l'image qui vint à l'esprit de Marco, ils reculèrent, le parapente derrière eux, pour prendre leur élan.

« Je décompte jusqu'à trois et c'est parti », dit Pierre, « tu es prêt ?

- Pas vraiment, » répondit Marco, le cœur battant la chamade, « mais c'est bon pour le départ ! »

Et ils s'élancèrent dans le vide.

.....

Pierre éprouvait un immense bonheur à voler, comme à chaque fois. Et cette fois, le plaisir était non pas doublé, mais décuplé, au moins ! Par le simple fait de le partager avec ce garçon que la vie n'avait pas épargné, et notamment par son intermédiaire.

Marco avait l'air de profiter vraiment de cette expérience, et si cela pouvait réparer un peu de la peur et de la souffrance qu'il lui avait infligé en l'enlevant, il en était d'autant plus heureux.

Les conditions climatiques étaient avec eux, du ciel bleu sans nuage aux courants d'air chauds idéalement placés pour leur permettre de prendre de l'altitude en douceur au dessus de ce cirque de sommets enneigés, leur permettant de voir au-delà la vallée d'Odi, et à l'extrême limite le désert de

roches rouges qu'ils avaient survolé en hélicoptère, et au milieu duquel trônait le Palace Alfonzo.

Pierre prit tout son temps pour descendre, faisant effectuer au parapente de grands et paresseux cercles jusqu'à atterrir, tout en douceur, au milieu de la piste pour hélicoptère, le leur n'étant pas encore arrivé. Rien d'étonnant à cela puisqu'ils étaient une bonne vingtaine de minutes en avance sur l'heure de rendez-vous, la montée ne leur ayant pris que trois heures trente au lieu des quatre qu'ils avaient prévues. Ils dégagèrent cependant rapidement la piste et rangèrent ensemble le matériel dans les sacs.

Marco prit encore la peine de le remercier et Pierre se contenta de lui presser brièvement l'épaule, comme il l'avait fait à leur arrivée dans la suite, lorsqu'il avait senti le jeune homme complètement perdu dans ce cadre si étranger pour lui.

La joie qu'il éprouvait fut soudain assombrie par la pensée, du même type de celles qui le rattrapaient toujours depuis dix-huit ans et venaient gâcher tous les moments où il croyait trouver un peu de paix : si partager ce vol avec ce garçon qui ne lui était rien lui avait procuré autant de satisfaction, quel bonheur cela aurait-il été de pouvoir le vivre avec son fils ? Immédiatement l'envahit le mélange de colère et tristesse qu'il connaissait beaucoup trop bien. Nom de dieu, demanda-t-il au fantôme de son fils, Thomas, combien de temps faudra-t-il encore que tu me hantes ?

Du moins était-il reconnaissant de ne pas y avoir pensé plus tôt. La descente lui avait appartenu seul, enfin, à lui et Marco.

Il jeta un coup d'oeil à son jeune compagnon qui n'avait pas l'air, lui non plus, d'être plongé dans des pensées pleines d'allégresse. Il se demanda si il n'était pas lui aussi en train de parler avec un fantôme, celui d'un père, peut-être ?

Quoi qu'il en soit, leurs dialogues intérieurs les occupèrent suffisamment pour qu'ils gardent le silence jusqu'à l'arrivée de leur taxi aérien.

Pendant le vol, Pierre se fendit pour le bénéfice exclusif du pilote mais qui avait peut-être, qui sait, des connections à certain des niveaux qui les intéressaient, d'une improvisation théâtrale sur le thème : je suis un bourgeois quadra qui en a mis plein la vue à son neveu et qui est même allé au bout de

ses limites d'endurance pour ça...

Quand ils arrivèrent au Palace, il était 16 heures. Pierre proposa à Marco d'aller faire un petit tour au Spa de l'hôtel, où il lui offrit un massage pour, dit-il, se détendre les muscles après tous leurs efforts. Cette petite séance réalisée par de jeunes esthéticiennes absolument charmantes fit visiblement beaucoup de bien au Ptit Doc. Ce dernier revint relaxé et souriant alors qu'il avait semblé à Pierre légèrement crispé au moment où la jeune fille qui devait s'occuper de lui l'avait emmené dans la cabine. C'était sans doute la première fois qu'il expérimentait un traitement de ce genre...

Alors qu'ils venaient de regagner leur suite, le téléphone de Pierre sonna. C'était Gaston, qui après s'être dûment identifié grâce au code qu'ils avaient pré-défini l'informa que leur chambre était maintenant sécurisée.

Pierre mit alors le haut-parleur afin que son jeune partenaire puisse suivre la conversation. Gaston leur apprit que Arthur n'avait pas suivi un programme différent ce jour-là que les précédents, c'est à dire qu'il n'avait pas fait grand chose à part émerger péniblement de sa chambre vers 14 heures et somnoler l'après-midi au bord de la piscine. Sa vie semblait se dérouler principalement de nuit. Quant à sa compagne, elle n'avait même pas quitté leur chambre de la journée et venait à 18h30 de faire sa première apparition à ses côtés au bar.

« Très bien, » dit Pierre avec un regard appuyé à Marco, « on va essayer de l'accrocher ce soir. On vous tient au courant.z

Il referma le clapet du téléphone et se tourna vers Marco.

« Bon, mon garçon. A toi de jouer ! »

Ils descendirent dîner ensemble, sans passer par le bar. A la fin de leur repas, comme la veille, Arthur fit son entrée dans le restaurant. Pierre proposa à son neveu, visiblement encore plein d'énergie malgré leur excursion, d'aller profiter de la soirée au bar en compagnie des jeunes de son âge. Lui avait un peu de travail, et allait consulter ses mails en sirotant un digestif dans la salle de restaurant. Il préférait ne pas regagner tout de suite leurs appartements, de peur de s'y endormir.

Marco accepta son plan de soirée sans sourciller, allant même jusqu'à déposer une rapide bise sur la joue de son oncle. Pierre sourit, un peu surpris. Décidément, le gamin s'adaptait vite et était visiblement beaucoup plus à l'aise que la veille. Il l'accompagna du regard jusqu'à sa sortie de la salle et ouvrit son ordinateur portable. Il était installé dos au mur, ce qui lui permettait de surveiller Arthur attablé à sa table habituelle au centre de la pièce avec son amie.

Il les regardait discrètement manger depuis environ quarante minutes et commençait réellement à sentir ses paupières devenir lourdes lorsque le niveau sonore de la musique qui venait du bar grimpa d'un cran. Elle était présente en arrière plan mais jusqu'ici si faible qu'il n'avait même pas pris conscience de sa présence. Il réalisa presque immédiatement que ce n'était pas en fait la musique qui était plus forte, mais plutôt les bruits ambiants du bar d'abord, puis du restaurant voisin ensuite qui s'étaient apaisés.

La soirée qui se déroulait au bar était une soirée Karaokée, et les gens s'étaient brusquement tus devant la puissance et la beauté de la voix qui venait de s'élever, et que Pierre reconnu immédiatement. Marco chantait.

Il se leva et passa dans la salle de bar, fasciné. Décidément, ce garçon avait vraiment de multiples talents et semblait ne pas vouloir finir de le surprendre.

Il interprétait une chanson en anglais du vieux groupe de rock Oasis, « you're my wonderwall », et en fermant les yeux on aurait pu se croire en train d'écouter Liam lui même.

La chanson finie, Marco allait rendre le micro au DJ quand les spectateurs réclamèrent sans surprise qu'il reste sur scène. Marco sourit, vida d'un trait le verre posé sur la table la plus proche de la scène, murmura quelques mots au DJ et enchaîna sur un Tube de Johnny Halliday, qui s'invita ainsi virtuellement sur scène à la suite de Liam. Le talent de Marco ne résidait pas tant dans la qualité de sa voix que dans la justesse et la précision de ses imitations vocales. Les gens étaient ravis.

« Qui est-ce ? » demanda une voix de femme derrière Pierre, qui se retourna machinalement. Il s'agissait de la compagne d'Arthur, qui regardait Marco avec un intérêt visible. Sans paraître le moins du monde jaloux, leur cible répondit.

« Je ne sais pas, Caroline. Je vais me renseigner. »

Pierre décida d'intervenir.

« C'est mon neveu », annonça-t-il avec fierté, « Marc. Il a du talent, n'est-ce pas ? » Il parlait d'une voix légèrement traînante, comme un homme qui a un peu trop bu mais le maîtrise bien. « Je lui ai toujours dit qu'il aurait du faire carrière là dedans plutôt que dans la chirurgie esthétique !

-Et bien », dit la jeune femme en lui décochant un petit sourire mi-moqueur, mi-enjoleur -chez elle, séduire ses interlocuteurs du moins masculins devait être une seconde nature-, vous avez là un joli neveu ! »

Pierre éclata d'un rire qui se transforma en lourd babillement. « Je vous garantie qu'il a de quoi tenir ! A part la voix, bien sûr. Pour ma part, je chante comme une casserole. »

Arthur s'agitait. « Caroline, notre dessert va fondre.

-Vas-y », lui rétorqua cette dernière en lançant un nouveau regard à Marco, « je te donne ma glace ! Je vais rester un peu là à profiter du concert inédit de cette future star encore méconnue, comment avez-vous dit », demanda-t-elle en se tournant vers Pierre, « Marc, c'est bien ça ?

- Tout à fait », répondit-il, surpris de la façon dont elle congédiait son petit ami pour le motif visible d'admirer un autre jeune homme. Plus surpris que l'intéressé, qui n'émit aucune protestation et sembla plutôt content de s'éclipser profiter de son dessert en surplus.

« Je vais également vous laisser », dit Pierre, « ayant moi-même eu le privilège d'assister à volonté à ces représentations privées, et étant un peu fatigué.

- Bonne soirée », répondit-elle sans tourner la tête, les yeux rivés sur Marco qui entonnait à présent une troisième chanson que Pierre ne connaissait pas mais qui avait visiblement beaucoup de succès chez la génération suivante.

Il regagna sa chambre en se demandant s'ils avaient bien analysés les rapports entre Arthur et cette Caroline.

En tout cas, se réjouit-il, Marco a accroché l'un des deux. On verra bien où cela le mène.

N'ayant pas de rôle particulier à jouer dans cette soirée, et n'étant pas du genre à perdre inutilement des heures de sommeil quant à l'évidence une journée chargée l'attendait le lendemain, il se mit au lit et s'endormit rapidement. Il savait avoir le sommeil suffisamment léger pour entendre Marco quand il rentrerait.

Il dormit une traite, et en voyant à son réveil qu'il était 7h30, il se rendit dans la chambre du jeune médecin en sachant pertinemment qu'il ne l'y trouverait pas. Effectivement, le lit était vide, non défait.

Une petite pointe d'inquiétude le traversa.

Marco n'était pas un vrai pro, même si d'après Carlos c'était un de ses agents les plus doués.

Tout est relatif, songeait Pierre qui détestait s'inquiéter et préférait se mettre en colère, contre lui et les autres. Que signifie être le plus doué quand on parle des services secrets de Paversie ? Tu sais bien qu'ils n'arrivent pas à la cheville de ton service, tu en as fait les frais il y a 20 ans , quand ils étaient sensés assurer la protection de ta famille !Merde ! Arthur n'était peut-être pas si content de voir sa copine lui faire de l'oeil !

Il s'habilla rapidement et glissa son arme à sa place habituelle dans son dos, sécurité en place.

La porte s'ouvrit alors qu'il s'apprêtait à sortir, pensant commencer son enquête e, allant prendre un café au bar.

Marco entra, l'air un peu fatigué mais content de lui.

« Où étais-tu ? », demanda Pierre brutalement.

« J'ai profité de ma soirée », répondit le jeune homme d'un air candide.

Pierre referma la porte sur eux et reprit contenance, retrouvant facilement son calme et avide d'en savoir plus. Son partenaire avait l'air suffisamment satisfait pour qu'il ne doute pas que leur cause avait dû grandement avancer durant ces dernières heures.

Marco s'affala sur un fauteuil.

« J'ai passé la nuit avec Caroline », annonça-t-il. « Une fille intéressante.

- Je n'en doute pas », répondit sèchement Pierre. « Et Arthur ?

- Pas vu de la soirée », répondit Marco en haussant les épaules, « elle l'a envoyé se coucher rapidement. »

Pierre soupira profondément et s'assit en face du jeune homme.

« Allez, je t'écoute. »

Marco sourit et décida visiblement que le suspens avait été assez longtemps ménagé.

« Ce n'est pas ce que l'on pensait », commença-t-il.

« Ils ne sont pas ensemble ? » C'était plus une constatation qu'une question.

« Pas exactement », répondit le jeune homme. « Oh, ils couchent ensemble, je pense, mais seulement quand elle le veut, elle. En fait, il est à ses ordres. Elle est en quelque sorte, comment dire ? La chef d'orchestre et la recruteuse des recruteurs.

-Ouah, » dit Pierre.

« Et attends, j'ai encore mieux », dit Marco décidément très content de lui, mais d'une manière assez touchante. « Elle veut me recruter ! Et si ça se concrétise, elle va devoir me fournir en cam'.

-Pourquoi ? Je suppose que ton terrain de chasse est censé être Paris ? Elle ne va pas te faire livrer là-bas ? Ca me semble moins risqué pour passer l'aéroport.

- Oui, sans doute », dit Marco. « Mais elle pense que cette nuit j'ai commencé à prendre goût à cette petite Aphrosine, et je risque de ne pas aller très bien si elle ne me donne pas de quoi tenir pour le voyage. Et comme je ne vais pas me prendre un shoot d'autre chose sous le nez de mon chaperon, elle préférera me donner sa petit pastille dépourvue d'effet secondaire...ou presque.

-Donne-moi des détails », exigea Pierre, « puis on appellera Gaston pour que l'équipe d'intervention se prépare.

- OK chef », dit Marco. « Après que tu sois parti, j'ai encore chanté environ vingt minutes, puis j'ai accepté le verre que m'offrait gracieusement Caroline. On s'est raconté nos vies, enfin surtout moi. L'alcool que j'ai fait semblant de

boire m'avait rendu assez loquace.

On a un peu dansé, puis elle m'a proposé assez rapidement d'aller se
« détendre dans ses appartements privés »

Je lui ai demandé si ça n'allait pas déranger son copain, mais elle m'a répondu qu'ils n'avaient qu'une relation professionnelle et que sa position hiérarchique par rapport à lui lui permettait de faire ce qu'elle voulait , quand elle voulait, avec qui elle voulait. Enfin, tu vois le genre...

On est donc monté, elle m'a proposé un autre verre et je lui ai répondu que j'avais bu suffisamment d'alcool mais que je n'aurai rien contre un petit joint. Elle avait ce qu'il fallait et je l'ai préparé.

Elle a commencé à tâter le terrain en me disant qu'elle croyait les médecins français plus sages. Je lui ai répondu que le taux de consommateurs de drogues était au contraire particulièrement élevé parmi les carabins, et j'ai ajouté que nos connaissances médicales nous permettaient en général de maîtriser nos consommations et leurs éventuels effets secondaires , et donc de manière assez privilégiée de profiter de cette forme de loisir tout en conservant une vie socio-professionnelle étudiante parfaitement normale.

-Bien joué », approuva Pierre.

« Oui, n'est ce pas ? Ca a eu l'air de beaucoup l'intéresser. Visiblement, il s'agissait d'un marché prometteur qu'elle n'avait pas encore exploré.

Elle m'a demandé si on avait des cours sur ce sujet, je lui ai répondu que oui, que ça s'appelait toxicologie ! Je lui ai dit que pendant mes études, j'étais même le trésorier d'un club aux nombreux membres dont le but était justement la gestion et la distribution des stocks de substances récréatives homologuées carabins, c'est à dire de bonne qualité et sécurisée du point de vue hygiène. Puis j'ai fait mine de regretter d'en avoir dit aussi long, et je lui ai dit que j'espérais qu'elle ne faisait pas partie des Stups. Je lui ai dit que cette période était bien sûr finie et que j'avais passé le relais.

Elle m'a demandé si je n'avais jamais songé à fonder un Club des anciens, j'ai rigolé et ajouté qu'il fallait bien devenir sérieux à un moment.

On s'est occupé à autre chose un petit moment. » Pierre lança au jeune homme un regard perçant mais ce dernier n'eut même pas la bonne grâce de

rougir,

« puis elle est revenue à la charge. Elle m'a demandé si je consommais encore personnellement beaucoup de produits non autorisés. Je lui ai dit que non, maintenant que j'étais sorti du monde étudiant il était plus difficile et aussi beaucoup plus cher de se fournir, sans compter qu'être au top dans une salle d'opération demande quand même plus d'effort que roupiller au fond d'un amphi.

Et alors, et là j'ai failli me trahir car je ne m'attendais pas à ce qu'elle me la mette sous le nez si tôt, elle m'a sorti tranquillement de son tiroir de boîte de nuit une pilule d'Aphrosine !

-Elle est consommatrice ? », demanda Pierre.

« Oui », dit Marco, « et même assez convaincue des bienfaits de ses petits cachets. Elle l'a avalé et a roulé un nouveau joint. Elle m'a fait un grand sourire et m'a dit qu'elle avait la solution à mes problèmes logistiques.

Elle m'a demandé si j'avais une idée de ce qu'elle venait d'avalé, j'ai répondu qu'au vu de sa question je supposais qu'il ne s'agissait pas de sa contraception.. Elle a rigolé et attendu.

Je lui ai alors dit que je pensais qu'il s'agissait de l'Aphrosine, elle a acquiescé et m'a demandé si j'en vais déjà pris. Je lui ai dit que si ce qu'on m'avait appris en cours était exact, elle devait bien se douter que non puisque j'e n'étais pas consommateur régulier.

Elle m'a alors fait un speech commercial pour me vendre son produit. J'avais l'impression d'avoir en face de moi une visiteuse médicale, tu sais, les commerciales des firmes pharmaceutiques qui viennent sans arrêt nous demander de prescrire leur anti-hypertenseur plutôt que celui de la concurrence.

-Qu'est-ce qu'elle-t-a dit ? », demanda Pierre.

« Elle était assez convaincante, en plus ! Elle m'a dit qu'il ne fallait pas avoir peur de l'Aphrosine, qu'au contraire d'après elle elle devrait être remboursée par la sécu !

Que cette petite merveille permettait d'avoir les effets recherchés par la consommation des drogues à des niveaux hautement satisfaisants pour des

doses beaucoup plus réduites, donc avec moins de risque pour la santé , des effets secondaires par contre plus légers et plus vite réversible, et surtout à des coûts bien moindres.

Je lui ai dit qu'on nous avait mis en garde contre l'extrême pouvoir de dépendance de cette substance, mais elle a répondu que c'était une absurdité, qu'au contraire elle permettait d'être soulagé avec des drogues variés et que donc on ne risquait plus de devenir accro à l'une d'entre elle en particulier... Qu'on pouvait s'arrêter d'en consommer sur de longues périodes, qu'il suffisait dans ce cas d'u cachet d' Aphrosine par jour qui était quasiment dénué d'effets secondaires.

Je lui a demandé le prix de revient de ce traitement spécial, elle m'a répondu assez finement que dans tout les cas s'était moins cher qu'un traitement anti-dépresseur et beaucoup plus efficace !

Elle a ensuite ajouté que pour moi, ça pouvait même être gratuit...

J'ai levé les sourcils, elle a dit qu'elle pouvait m'en procurer à titre gracieux et de manière tout à fait durable, et que par contre si de temps en temps je croisais un ancien membre de mon club à qui je pensais que cette brave Aphrosine pouvait rendre quelques services, je pourrai à mon tour transmettre la bonne parole. Y compris en tant que vieux sage pour les petits novices...

Je lui ai demandé si j'avais une tête de dealer, elle m'a répondu qu'elle ne voyait pas de quoi je parlais étant donné qu'elle ne m'avait absolument pas proposé d'argent. Elle m'a dit qu'à part initier quelques personnes, on n'attendait pas de moi que je les fournisse par la suite ni que j'en sache plus long.

Elle m'a embrassé, fait tirer une taff et m'a tendu la pilule. J'ai fait mine de l'avalier docilement, on a fini le joint et j'ai fait semblant d'être bien impressionné par l'efficacité effective d'Aphrosine.

Après on a un peu dormi, je lui ai ensuite dit que j'allais retourner dans ma chambre et que je reprennais l'avion avec toi dans la soirée.

Pierre se leva brusquement : « Bon dieu, Marco, ça fait une demi-heure qu'on discute, il faut vite la mettre sous surveillance, si elle est efficace ou lève-tot on a peut-être déjà perdu le flag !

-Pour qui me prends-tu ? » demanda Marco. « Premièrement, elle dort et à mon avis elle n'émergera pas avant midi. Deuxièmement, j'ai mis un micro sous le bracelet de sa montre et j'ai prévenu Carlos pour qu'il démarre l'écoute. »

Pierre se rassisa, à la fois rassuré et une fois de plus impressionné. « On a plus qu'à patienter alors. Café ?

- Je crois que je vais plutôt dormir un peu », répondit Marco. « Il lança son portable à Pierre. Tiens, je lui ai filé mon numéro. Tu me réveilles si elle rappelle.

-OK » répondit Pierre, « dort bien ».

Marco grimaça un drôle de sourire : « je vais essayer. A toute ! »

.....

La suite des événements se déroula de manière simple et même étonnamment facile.

Caroline se réveilla vers 13 heures, prit une douche, s'habilla et mis sa montre. Elle appela ensuite son supérieur dont la surveillance permit d'établir le fait qu'il s'agissait du directeur du Palace. Elle était fière d'elle et lui expliqua que bien qu'en vacances elle venait de faire une recrue qui avait des connexions avec un milieu inédit et prometteur.. Le directeur se montra lui aussi vivement intéressé. Elle lui donna le nom de Marco, il lui demanda de lui laisser le temps de faire sa petite enquête sur ce client.

Il la rapella cinquante minutes plus tard et lui donna le feu vert pour la poursuite du recrutement. L'équipe technique ayant bien travaillé, les images des caméras de surveillance que le directeur avait visionné avait montré la réalité des premières heures : l'arrivée à l'hôtel des deux touristes français, le toast dans la salle de restaurant le premier soir, la balade en hélico et la location du parapente, puis des images détournées constituées à partir des premières heures avait pris le relais d'une manière suffisamment convaincante. Il avait également visionné la prestation musicale de Marco à la soirée Karaoké et la manière dont Caroline l'avait abordé.

La jeune femme lui demanda une petite livraison express, leur oiseau s'envolant en fin d'après-midi et ayant besoin de quelques graines pour le

voyage et les premiers jours le temps que les choses s'organisent en France.

Elle réceptionna une heure plus tard un petit plateau de pâtisseries en provenance des cuisines de l'hôtel. Dès qu'elle l'eut reçu, elle envoya un texto sur le portable de Marco en lui proposant de le retrouver à la piscine.

Les équipes d'intervention étaient prêtes, et investirent les cuisines, le bureau directoral, la chambre d'Arthur et la terrasse de la piscine de manière parfaitement synchronisée à la seconde où Caroline avait glissé sous la serviette de Marco un tube estampillé aspirine en lui disant qu'elle avait ce qu'il fallait contre les lendemains de soirées arrosées.

Tout se déroula sans heurt, sans un coup de feu. Le seul blessé fut un gars de la sécurité qui fit un peu de zèle mais fut vite maîtrisé. Les clients qui paraissaient au bord de la piscine eurent sans doute peur, mais furent emmenés rapidement et dans un calme relatif à l'écart.

Marco s'agenouilla sagement mains sur la tête quand les soldats qui avaient envahi la terrasse en donnèrent l'ordre, ce qui incita Caroline complètement sous le choc à suivre son exemple.

Son joli visage se défigura pourtant en une grimace de haine effrayante quand on permit au jeune homme de se relever et que Gatson vint lui taper sur l'épaule en le congratulant tandis qu'elle se faisait brutalement menotter et qu'on l'informait sur son droit à garder le silence hors de la présence de son avocat.

Marco ne lui concéda pas un regard, jusqu'à ce qu'elle lui lance d'un ton amer, pendant qu'on l'emmenait, au moment même où elle croisait Pierre sans le reconnaître.

« Pense à moi quand tu lècheras les miettes de ton tube d'aspirine, connard ! » Pierre vit alors Marco se tourner vers elle, un éclair de colère dans les yeux. Il parut sur le point de répondre quelque chose puis se ravisa et reprit un air impassible et indifférent qui humilia sans doute bien plus la jeune femme que tout ce qu'il aurait pu rétorquer.

Pierre réfléchit un court instant, observant le jeune homme qui avait l'air plus fatigué encore qu'avant de partir se reposer dans la chambre où il était pourtant resté jusqu'à l'appel de Caroline. C'est lors qu'il décida de

raccompagner son partenaire personnellement chez lui.

Maco fut surpris quand Pierre se dirrigea vers lui et lui proposa de repartir en voiture sans attendre.

« Notre mission est finie », lui dit le français. « On a bien bossé, enfin, surtout toi. Ca ne sert à rien de s'éterniser ici. »

Le jeune homme accepta avec soulagement. Il n'avait qu'une envie, rentrer le plus vite possible chez lui , voir Fredo et Sofian et se préparer à ce qu'il devrait affronter cette nuit.

Un malaise indéfinissable montait lentement et sûrement en lui, et il savait que ce malaise allait bientôt se transformer en sentiment d'urgence insupportable, avant d'être remplacé par la pure souffrance.

D'après ses connaissances sur l'Aphrosine, la douleur ne commencerait réellement qu'après une vingtaine d'heures de sevrage donc pour lui en fin de soirée.

Il n'était pas loin de 16 heures, il devait donc être en mesure de faire illusion pendant les deux heures et demi de trajet jusqu'à Brodessa.

Il ne se sentait cependant pas suffisamment maître de lui-même pour masquer son appréhension tout en discutant calmement, surtout avec cet homme.

Dès qu'ils furent sur l'autoroute, il bailla ostensiblement et lui demanda d'un air un peu gêné si Pierre lui permettait d'être un bien piètre compagnon de route et de dormir. Il ajouta pour excuses , ce qui était par ailleurs parfaitement exact, qu'il était de garde aux urgences pour 24 heures le surlendemain.

Il se tourna sur le côté et appuya son front brlant contre la vitre d'une relative fraîcheur grace à la climatisation, ce qui lui fit du bien. Il ne parvint bien sûr pas à fermer l'oeil, mais se força à rester le plus immobile possible, s'autorisant juste quelques changements de position quand le besoin de bouger se faisait trop fort. Il se sentait tour à tour épuisé puis l'instant d'après d'une nervosité électrique, et avait de plus en plus chaud.

A leur arrivée à Brodessa, il se redressa et guida Pierre jusque chez lui. Le

quartier était peu récent mais les maisons étaient visiblement correctement entretenues par leurs habitants appartenant à une classe sans doute dans le bas de la moyenne mais en vaillante progression.

Pierre se gara le long du trottoir, et Marco lui tendit la main plus rapidement que nécessaire, il s'en rendit compte, mais il ne supportait plus d'être enfermé dans la voiture. Pierre lui serra la main sans commentaire, et le regarda calmement se tourner vers la portière et tenter en vain de l'ouvrir.

Marco serra les dents sur ce contre-temps intolérable :

« C'est verrouillé », dit-il à Pierre sans le regarder.

« Oui », répondit tranquillement celui-ci sans faire cependant le moindre mouvement vers le bouton d'ouverture des portes.

Marco secoua de nouveau la poignée .

« Tu peux ouvrir, s'il te plaît », demanda-t-il d'un ton qu'il espérait maîtrisé.

« Non », répondit Pierre. Marco se retourna lentement.

« Je me suis trompé tout à l'heure », ajouta sèchement Pierre. « Visiblement, notre mission n'est pas tout à fait terminée. Je crois que tu as omis un détail dans ton compte-rendu de ce matin.

Marco garda le silence.

« Tends voir tes mains », ordonna Pierre. Le ton était tellement impératif que le jeune homme s'exécuta sans réfléchir. Il contempla longuement ses doigts dont il n'avait jusqu'alors pas pris conscience de leurs tremblements.

« Je ne pouvais pas faire semblant », dit il enfin. « La prise d'Aphrosine déclenche après un délai d'environ quinze minutes, le temps qu'elle soit absorbée, une dilatation pupillaire asymétrique régressive en quelques minutes, mais parfaitement inimitable. Tu le savais ? »

Pierre secoua négativement la tête.

« Moi non plus, mais j'ai pu le constater sur Caroline après quelle ait gobé son bonbon. Elle m'a rassuré sur la normalité du phénomène. »

Il soupira.

Pierre demanda sur un ton toujours aussi froid, que démentait la promesse de ses paroles.

« Et tu comptais m'en parler quand ? Visiblement, tu n'as pas l'habitude du travail d'équipe, petit. Ce problème n'est pas le tien mais le nôtre. Comment penses-tu gérer ça ? Tu as besoin d'une aide médicale.

-C'est hors de question », se rebiffa Marco. « Le seul hôpital qui tienne la route est celui où je bosse, je ne vais pas me pointer là-bas en état de manque, merde ! J'ai jamais touché à la drogue de ma vie ! »

Il s'essuya le front. « De toute façon, tu sais comme moi que le sevrage ne sera efficace que si je ne prends aucun traitement.

- Bon, je sais que tu as dû y réfléchir », dit Pierre d'un ton conciliant.
« Comment vois-tu les choses ?

- Je vais rentrer chez moi, expliquer ce qui s'est passé à mes amis et leur demander de me ficeler à mon lit et de m'y laisser jusqu'à demain matin. Ca sera fini et voilà.

- Et voilà », reprit Pierre sceptique. « Dis moi, ils se battent aussi bien que toi, tes potes ?

- Je ne vois pas le rapport », répondit Marco.

« Et si tu ne contrôles pas les choses aussi bien que tu le penses ? Si ta raison lâche avant qu'ils n'aient eu le temps de t'attacher ?

- Ca n'arrivera pas avant la fin de la soirée », répondit Marco, « dans plus de six heures. Je vais prendre une marge d'au moins deux heures »

. Il attendit un petit instant, puis fit un effort visible pour ajouter :

« Alors ? Qu'en penses-tu ? »

Pierre soupira. « Marco... Tu vas déjà passer une sale nuit, ce serait bien que tu puisses faire autre chose les heures d'avant qu'attendre saucissonné sur ton lit .

-Tu as une autre idée ? », demanda sèchement Marco.

« Oui ». Le ton était sans réplique. « Je descends avec toi. Tu expliques tout à tes amis, on applique ton plan à la lettre. Sauf que je serai là pour te

contentionner, au dernier moment, avec des nœuds que tu ne déferas pas. »

Marco hésitait. Toujours la même crainte de perdre le contrôle devant cet homme, et de ce qu'il pourrait lui dire sans le vouloir. Et le même désir de passer plus de temps avec lui, à son contact paradoxalement, malgré ce qu'ils avaient vécu ces derniers jours, rassurant. Et guetter tous les signes pouvant le conforter dans sa possible filiation.

Et puis il avait peur. Peur de la souffrance à venir, peur de ne pas y arriver, de devenir fou, de craquer et consommer quelque chose qui le ferait descendre d'un degré supplémentaire dans cette spirale dans laquelle il avait commencé à être happé, et dont le point de non-retour vers une pleine possession de ses moyens était à deux pas.

Pierre attendait, patient mais inflexible. Le jeune homme céda d'un coup. Il n'avait pas envie de s'épuiser à lutter alors qu'un combat bien plus terrible l'attendait, il voulait juste rentrer chez lui et si la présence du français pouvait l'aider à se distraire avant que l'enfer ne se déchaîne, après tout pourquoi pas ?

Il hocha la tête en guise d'acquiescement, Pierre fit jouer le mécanisme des portes sans ajouter un mot. Ils sortirent ensemble de la voiture, , récupérèrent les affaires de Marco dans le coffre et ce dernier fouilla dans son sac à la recherche de ses clés. Il ouvrit le petit portillon qui menait sur une cour minuscule, mais très propre et égayée par une dizaine de petits pots , visiblement peints à la main, très colorés, contenant des plantes qui ne l'étaient pas moins.

Marco poussa la porte de la petite maison et entra en lançant un avertissement à une invisible cantonnade.

« Ola, c'est moi ! J'ai un invité ! »

Le ton dut alerter ses compagnons masculins qui parurent silencieusement sur le seuil de leurs chambres respectives. Ils parurent soulagés de voir Marco, et Pierre supposa qu'ils savaient fort bien de quelle nature étaient les activités en extra du jeune homme. Il fut gratifié pour sa part de deux coup d'oeils étonnés mais ouverts et francs qu'il apprécia.

Marco fit les présentations, en espagnol.

« Pierre, voici Freddo et Sofian, mes colocataires et plus proches amis. Les

gars, je vous présente Pierre Bodin. Il est français, » il passa sous silence sa fonction d'ambassadeur, et Pierre en fut soulagé, d'autant plus que ce titre n'était qu'une couverture, « et on vient de bosser ensemble ces derniers jours. » Pierre leur adressa un signe de tête qui lui fut poliment rendu.

Il y eut un petit silence, puis le dénommé Freddo proposa : « On peut vous offrir un verre ?

- Volontiers », dit Pierre.

Cependant, personne ne bougea. Freddo et Sofian regardaient tous deux Marco d'un air inquiet. Ce dernier restait planté au milieu de l'étroit couloir, complètement absent. Pierre avait suffisamment fréquenté le jeune homme ces derniers jours pour se rendre compte à quel point cette attitude figée ressemblait peu à l'être vif et toujours en mouvement qu'était Marco. Quelques secondes plus tard pourtant, il frissonna et sembla se remettre en route, sur un mode par contraste agité et nerveux. Cela non plus ne lui ressemblait pas. Il n'avait pas l'air d'avoir conscience de son moment d'absence.

« Très bonne idée, Freddo, je dépose juste mes affaires dans ma chambre et il faut que je montre un truc à Pierre, et on vous rejoint. » Il hésita un court instant puis ajouta d'une voix plus basse : « Il faut que je vous parle. »

Ses deux amis échangèrent un nouveau regard soucieux.

« Ok, on vous attend à la cuisine. » Sofian demanda : « On appelle Linou ? -Oui, ça serait mieux », dit Marco. « A tout de suite. »

Pierre le suivit jusqu'à une pièce minuscule remplie de cartons semblant contenir des classeurs de cours et quelques livres de médecine, sur lesquels étaient posé un sommier et un matelas. Il n'y avait pas de place dans ce débarras exigü excepté aux murs, sur lesquels étaient fixées une quantité d'étagères ployant sous le poids de livres d'occasion de tous genres et écrits en plusieurs langues. Il mis quelques instant à réaliser qu'il s'agissait de l'unique espace privé appartenant à Marco. Celui-ci semblait un peu gêné . Il exquissa un sourire crispé.

« Tu comprends pourquoi j'ai eu un peu de mal à me faire à l'hôtel... ».

Pierre ne sut quoi répondre à cette remarque.

Il préféra se concentrer sur sa tâche à venir. Il avait compté pouvoir attacher Marco aux montants de son lit, mais ce dernier n'en possédait pas.

« Où penses-tu que je puisse fixer les liens ? » demanda-t-il.

Marco se pencha et désigna un anneau qui paraissait sellé dans le mur, à la tête du matelas.

« On pourrait passer des sangles ici », dit-il, « et pour les pieds les fixer au sommier et les passer sous les cartons de livres, là ».

Pierre s'accroupit pour tester la solidité de l'anneau. Il se demanda quelle pouvait être sa fonction, mais il aurait sans doute fallu poser la question aux propriétaires précédents de la maison. En tout cas, c'était solide.

Marco demanda d'un ton volontairement détaché : « Ca devrait aller, non ? Je ne suis pas si costaud que ca ».

Pierre lui pressa brièvement l'épaule. « Ca ira ».

Le jeune homme eut un petit sourire crispé

« Je reviens, dit-il. « Je vais chercher les sangles. »

Il sortit, laissant le français seul dans la pièce.

Il se rendit dans l'appentis, une pièce rajoutée à la maison composée de matériel de récupération, tôles un peu rouillées mais étanches, quelques planches. Ils avaient bricolé cette extension supplémenataire, Freddo, Sofian et lui, pour permettre à ce dernier d'entreposer ses équipements au démarrage de son entreprise de réparation automobile, lorsqu'il n'avait pas encore de local dédié.

L'espace était parfaitement rangé et organisé, comme toujours, par Sofian. Il trouva sans mal la caisse contenant les sangles, entreprit de les démêler. Ce n'était pas évident, car ses mains tremblaient de plus en plus. Quand il eut fini, il s'arrêta un instant et posa son front contre le bord de la table de bois qui tronait au milieu de l'établis.

Une décharge le traversa, douloureuse, dans l'ensemble de son corps. Typiquement neurologique, comme une brûlure électrique. Un sursaut de tous ses neurorécepteurs de douleurs ; Un avant-goût de ce qui l'attendait. Mais pour l'instant, c'était gérable.

« Demain, ce sera fini. » dit-il à haute voix. Il se releva et partit rejoindre Pierre..

Ce dernier avait mis à profit l'absence de Marco pour inspecter un peu plus en détail la chambre du jeune homme. Tout ce qu'il voyait ne faisait qu'excacerber l'admiration qu'il éprouvait pour le garçon. Non pas qu'il y ait grand-chose à voir, vu le eu que possédait Marco. Mais cela démontrait avec d'autant plus de force la manière formidable dont Marco avait su tirer son épingle du jeu avec les mauvaises cartes qu'il lui avaient été données.

Pierre avait été élevé dans une famille aux origines hautement bourgeoises. On lui avait appris dès son enfance à être fier de ce qu'il était, et on avait pris soins de faire fructifier ses qualités naturelles au maximum. Que ce soit dans sa vie personnelle, ou professionnelle, il n'avait rencontré qu'une seule personne dont il reconnaissait la supériorité, sa défunte épouse, Isabelle. Jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance de ce garçon.

Il parcourut des yeux les rayonnages. Des livres , la plupart assez abimés, de toutes sortes et de tous genres : littérature classique, romans modernes, traités de philosophie, de géographies. En espagnol, anglais et français.

Sous le matelas, des livres de médecine. Et un carton contenant des vêtements bien pliés, qui avait visiblement fonction d'armoire.

Marco revint assez vite, et ils passèrent tous les deux les sangles à la tête et aux pieds du matelas.

Marco se redressa et dit : « Viens, il faut que j'explique la situation à mes amis. »

Pierre le suivit dans une nouvelle pièce, sans doute la plus grande de la maison. Une table faite d'une planche posée sur 2 traiteaux, avec de part et d'autre deux bancs faits d'un bois différent.. Une vieille cuisinière dans un coin, avec quelques casseroles étincelantes au-dessus.

Freddo et Sofian étaient assis sur un des bancs, et une jeune femme de l'autre côté pressait des oranges. Lina. La remarque de Marco revint aussitôt à l'esprit de Pierre : « Lina ? Personne ne la qualifierait de petite ! »

Effectivement. La femme devant lui était grande, près d'1m80 , et surtout, elle était obèse. Pierre eut du mal à détacher ses yeux du visage dont les traits

paraissaient flous, gommés par la graisse qui les recouvrait. Les bras étaient énormes, même ses doigts étaient potelés. Mais le regard qu'elle lui lanca était doux, tout comme le sourire timide qu'elle lui adressa en guise de bienvenue. Marco l'embrassa sur la joue et s'assit à côté d'elle. Pierre pris place à côté de Sofian et Fredo.

Marco ne perdit pas de temps et entra directement dans le vif du sujet, sans fioriture.

« Pierre m'a accompagné car j'ai un problème, ou plus exactement je vais en avoir un d'ici peu de temps. Rassurez vous, ce n'est pas grave et forcément transitoire. On a bossé sur une mission d'infiltration du réseau qui distribue l'Aphrosine. »

Il s'interrompt pour regarder Lina. « Tu sais, la nouvelle drogue qui te pousse à en consommer d'autres ? Je t'en avais parlé. »

Elle acquiesca sans mot dire.

« A un moment j'ai été obligé d'en consommer. » Il enchaîna sans leur laisser le temps de réagir. « Ce qui fait que je vais ressentir les effets du manque dans quelques heures. C'est la caractéristique de cette dope : un syndrome de manque très intense, même après une seule prise. Mais ça ne va durer que quelques heures, et après ce sera terminé. »

Pierre fut surpris de l'absence de compassion apparente des compagnons de Marco.

C'est probablement un sentiment qui doit être sous-développé chez les orphelins, se dit il.

Pendant quelques secondes, personne ne dit mot, puis Sofian demanda : « Concrètement, ça va se passer comment ?

- Quand je vais avoir trop mal », dit Marco, « je risque de réagir comme tout le monde : je vais chercher à me procurer n'importe quoi pour me soulager, et c'est ce qu'il faudra absolument éviter. Alors Pierre me sanglera à mon matelas. Il faudra juste s'assurer que je n'en sorte pas.

- Et tu risques quelque chose d'autre, ? » demanda Fredo.

« Médicalement, je ne crois pas, » dit Marco. « J'avoue que je ne sais pas

trop.

- On ne pourrait pas demander à un de tes collègues de l'hôpital de venir ?

- Franchement, ça serait bien si on pouvait éviter. Personne n'est au courant de mon petit emploi parallèle... »

Mais comme cela n'avait pas l'air de suffir à Freddo, il ajouta :

« Ecoute, si jamais ma fréquence cardiaque monte au-dessus de 200 par minutes pendant plus de vingt minutes, ou tombe en dessous de 30, et que j'ai l'air de mal le supporter, tu pourras appeler Vincenzo. Il est dans mon répertoire. »

Freddo hocha la tête. Il demanda encore : « Dans combien de temps, à peu près ? » Marco répondit : « D'ici deux à trois heures, je pense. Ce qui nous laisse le temps de parler d'autres choses. .. »

Et c'est ce qu'ils firent, sans autre commentaire.

Et finalement, se dit Pierre au départ un peu choqué par l'apparente manque d'affectivité de leurs réactions, c'était sûrement cette attitude qui rendait le plus service à Marco à ce moment précis.

La première partie de la soirée se déroula, du moins en apparence, assez agréablement. Tout le monde faisait de gros efforts pour garder la conversation sur un terrain éloigné de tout ce qui pouvait avoir un rapport avec la drogue, la souffrance, la dépendance. Cela n'était pas trop difficile, les deux amis de Marco étant, à son image, vifs et curieux et très intéressés par le monde occidental. Ils n'hésitèrent pas à poser beaucoup de questions à Pierre, et celui-ci se trouva vite embarqué dans une discussion géopolitique et philosophique à laquelle Sofian participait de manière aussi intéressante que son ami journaliste.

Tout en étant très pris dans ce débat, Pierre restait tendu. Il avait conscience de la fatigue de Marco assis à ses côtés, il notait que ses prises de paroles étaient de plus en plus rares. Il ne fut pas étonné par son absence d'appétit, le seul à ne pas finir le plat simple mais délicieux que leur servit Lina, à base de poivrons et tomates, délicieusement assaisonnés, accompagnés de sortes de galettes faites maison.

Mais malgré cela, Marco semblait assez calme, plutôt serein et paraissait profiter de ces instants de sursis .

Vers 22 heures, ils n'avaient pas quitté la table où une tisane fumante d'un parfum que Pierre n'avait pas réussi à identifier avait remplacé les plats vides, mais que Marco n'avait même pas fait semblant de goûter. Ce dernier se leva brusquement.

Pierre esquissa lui aussi un mouvement, mais Marco lui signifia sèchement.
« Détends-toi, je vais juste pisser. »

Personne ne dit mot tandis que Marco quittait la pièce, mais dès que le jeune homme eut refermé la porte, Sofian et Freddo se levèrent. Sofian dit à Pierre :
« Ca ne va pas. Ce n'est pas Marco, ça. »

Pierre sortit de table et dit : « J'y vais, inutile pour l'instant d'être trop nombreux . Venez seulement si je vous appelle ».

Il jeta un coup d'oeil vers Lina qui ne disait, rien, mais avait les lames aux yeux.

« Ca va aller », murmura-t-il en espérant s'en convaincre lui-même.

Il alla directement dans une pièce qui servait de salle de bain minuscule : lavabo ébréché, des toilettes, et un très joli miroir au cadre décoré à la main, dans le style coloré qui, il le savait maintenant, portait la signature de Lina. Il y avait aussi une petite commode dans laquelle se trouvaient quelques affaires de toilette, et les médicaments qui constituaient la trousse de première urgence entretenue par Marco.

Lequel se trouvait justement debout, un flacon dans la main, figé, à nouveau absent. Il sortit brusquement de sa transe, sursauta en apercevant l'image de Pierre dans le miroir. Le flacon lui échappa des mains, et alors qu'il se baissait pour le ramasser Pierre posa le pied dessus. Pour se retrouver l'instant d'après violemment plaqué contre le mur par Marco.

Le coeur de Pierre se serra. Il avait trop tardé, et ce qu'il voulait éviter allait se produire. Marco avait perdu son self-control, et si Pierre ne doutait pas

d'arriver à le maîtriser, il avait cependant peur de le blesser.

Il ne chercha pas à se débattre, et dit d'une voix calme et autoritaire, comme s'il s'adressait à un enfant : « Allons, calme toi. » A sa grande surprise, le jeune homme fut sensible à cette injonction et sembla retrouver son emprise sur lui-même. Il lâcha Pierre et lui dit d'une voix un peu tremblante :

« Il faut y aller, maintenant. » Il se précipita vers sa chambre, Pierre sur ses talons.

Marco s'allongea immédiatement sur le matelas, sur le dos, et Pierre entreprit sans perdre de temps de serrer les liens autour de ses chevilles puis de ses poignets. Alors qu'il resserrait le dernier, Marco demanda dans un souffle : « Pierre, il faut que tu me baillottes. »

Celui-ci marqua un temps d'arrêt, désemparé. Il n'en avait jamais été question et cela lui semblait presque barbare. Devant son hésitation Marco se débattit dans ses liens, cherchant à se redresser.

« Ce n'est pas une question. Baillottes-moi, merde, et vite ! »

Pierre défit un bras de la chemise qu'il portait et arracha le tissu de la manche d'un coup sec. Il le tordit sur lui-même et avec une grande répugnance se pencha sur le jeune homme pour lui plaquer devant la bouche. Ce dernier qui avait fermé les yeux sur un rictus de souffrance les ouvrit et lui jeta un regard reconnaissant, avant de les clore de nouveau et de s'arc-bouter dans le lit pendant qu'un gémisselment étouffé traversait le baillon improvisé.

Le sevrage avait commencé.

Cela fut à la fois plus violent, plus intense que Pierre ne l'avait anticipé, mais objectivement assez court. Le gros de la crise dura environ trois heures. Trois heures qui parurent cependant interminables aux quatre témoins qui se relayèrent auprès de Marco, impuissants et silencieux, se contentant de resserrer les liens quand ce dernier s'était débattu trop violemment et d'éponger son front trempé de sueur sans savoir si cela lui apportait le moindre réconfort.

La souffrance semblait continue, avec des paroxysmes atteints très régulièrement, toutes les deux à trois minutes environ, sans qu'ils semblent ni faiblir ni s'espacer. Le baillon ne servait pas à atténuer les cris, car Marco ne

poussa pas un hurlement. Mais il les empêchait de comprendre ce qu'il disait, ou plutôt suppliait, entre ces décharges de douleurs. A un moment, Pierre avait voulu le désserrer, mais Marco avait secoué sa tête de toutes ses forces et il l'avait donc laissé en place.

Et puis, tout à coup, comme si un interrupteur avait été poussé, tout se calma. Marco ne rouvrit pas les yeux et resta plongé dans un état d'inconscience agitée, parcouru par moment de tremblements presque convulsifs, mais la douleur semblait avoir reflué, à moins que ce ne fût justement la perte de conscience qui le protégea.

La pression retomba, Lina éclata en sanglots et sortit de la pièce, suivie à la surprise de Pierre de Sofian dans le même état.

Pierre resta assis près de Marco en compagnie de Freddo, qui demanda d'une voix frêle : « Le plus dur est passé, hein ?

- Je pense », répondit Pierre. « Il faut surveiller l'évolution, mais il est probablement en phase de récupération. »

Il s'essuya le front.

« Bon dieu », soupira-t-il, « je savais que ça serait moche, mais à ce point... Ce produit est une vraie saloperie. Un syndrome de manque de cette intensité après une seule prise... Pas étonnant que les gens soient prêts à tout pour repousser ça. »

Il ferma les yeux un instant pour essayer d'effacer les images de ces dernières heures. Freddo épongeait le front de Marco.

« Vous savez », dit-il, « il m'a sauvé la vie. Plus exactement, il m'en a donnée une. »

Pierre le regarda d'un air interrogateur.

« S' il n'était pas arrivé à l'orphelinat... » dit Freddo. « Il était tellement différent. Moi j'y étais depuis l'âge de 2 ans, j'en avais neuf quand Marco est arrivé. On s'est tout de suite très bien entendu. Il était plein de vie, par contraste à côté de lui on était tous, enfants comme encadrants, des zombies. Il m'a communiqué ce dynamisme. C'est grâce à lui que je me suis mis à

travailler à l'école.

Il avait une telle confiance en lui, en nous tous. Il se comportait comme si on avait les mêmes chances dans la vie que les autres, et il m'a donné le courage de me battre pour m'en sortir. Je n'ai aucune idée de ce que je serai devenu sans lui, mais ce qui est sûr c'est que je ne serai pas allé très loin.

- Comment s'est-il retrouvé à l'orphelinat ? » demanda Pierre, très intéressé.
« Tu sais ce qui est arrivé à ses parents ? »

Freddo secoua négativement la tête.

« Non, personne ne le sait. Il est arrivé après un long séjour à l'hôpital, il avait été trouvé avec plusieurs fractures, je crois, on l'avait probablement roué de coups et laissé pour mort. Il n'avait aucun souvenir de sa vie avant l'hôpital, peut-être le traumatisme. Au début d'ailleurs, pendant plusieurs semaines, il ne parlait pas du tout. »

Après un temps de silence, il reprit :

« Ce qu'il avait de différent aussi, c'était tout l'amour qu'il portait. C'est peut-être même ça plus que la confiance qui m'a changé. Quand il est sorti de sa coquille et qu'il a commencé à se mêler à nous autres, il a tout de suite essayé de se rapprocher de moi. Il m'aimait bien.

Je ne sais pas si vous pouvez comprendre, mais c'était un sentiment qui n'existait pas à l'orphelinat. Bien aimer quelqu'un. On s'occupait de nous matériellement, plus ou moins correctement, il y avait des dominants, des dominés, on savait tous quel était notre rôle et on le tenait.

Mais ce petit bonhomme arrivait et il vous aimait, comme ça. La plupart l'ont rejeté mais moi, ça m'a donné un espoir extraordinaire. Quelqu'un me trouvait aimable. Je n'avais jamais connu ça. Du coup, je ne voulais pas perdre cet estime qu'il avait pour moi, je me suis battu pour rester sur la plateforme où il m'avait hissé, pour rester digne de lui.

Je ne prétends pas l'être, il est tellement... Enfin, vous le connaissez. Mais son amitié ne m'a jamais fait défaut et a été le principal ciment pour construire celui que je suis aujourd'hui. Et il m'a rendu capable d'aimer à mon tour. »

Il parlait plus à Marco qu'à Pierre, ce dernier en avait bien conscience mais se

gardait bien de l'interrompre. Tout deux ne regardait que le visage pâle de Marco.

« Je ne sais pas s' il réalise tout ce que je lui dois, » dit enfin Freddo. « Je ne sais pas comment lui rendre ça. »

Pierre voulait en entendre plus, toujours cette étrange fascination pour Marco qu'il avait renoncée à comprendre.

« Et Sofian et Lina ? » demanda-t-il. « Ils étaient avec vous depuis longtemps ? »

Freddo ricana.

« Sofian est quasiment né à l'orphelinat. Il faisait parti des petits durs, des dominants. Moi, avant Marco, j'étais plutôt du genre effacé, qui se fait remarquer le moins possible, on me laissait tranquille. Sofian était un des caïds.

Il a commencé à chercher Marco, et lui n'était pas du genre violent. D'ailleurs, on sentait qu'il ne comprenait pas cette violence qui nous entourait, il était toujours étonné quand un gamin comme Sofian était méchant avec lui sans raison. Il ne se laissait pas faire pour autant, mais c'était dérangeant, ça obligeait les autres gamins à réfléchir sur le pourquoi de leurs actes, enfin, les rares qui en étaient capable.

Et heureusement, Sofian l'était. Mais ça n'a pas été facile. Sofian était tout le temps sur le dos de Marco, et moi je suis sorti de mon nonymat pour le protéger. Et puis petit à petit notre relation à trois s'est transformée et on était ensemble.

Lina est arrivée après Marco. On savait tous ce qui lui était arrivé, je ne sais pas comment mais on le savait. C'était tellement horrible qu'on ne s'approchait pas d'elle. Sauf Marco. Il allait la voir tous les jours, la forçait à relever la tête et à lui parler. On a suivi, Sofian et moi, et ça nous a fait une autre personne à aimer et protéger. Une autre pour qui nous battre. »

Il renifla : « faut que j'arrête, je vais finir dans le même état qu'eux.

- Il avait dû être aimé », remarqua Pierre. « Ses premières années. Un enfant confiant en lui et en l'humanité... Ca ne s'acquiert pas dans la rue.

- C'est bien possible », répondit Sofian .

Pierre et Freddo se retournèrent. Il se tenait dans l'encadrure de la porte, probablement depuis un petit moment, silencieux. Les yeux très rouges.

Il enchaîna : « Je dormais à coté de lui à l'orphelinat. Il faisait de ces cauchemards... Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, quand il dormait il employait des mots que je ne comprenais pas. Mais il suppliait toujours la même personne et on avait l'impression qu'il en attendait quelque chose. Il n'a jamais voulu en parler. »

Il soupira. « Comment va-t-il ? »

Pierre toucha le visage du jeune homme inconscient : « Ca se calme, je pense. Il ne tremble presque plus. Il va sûrement dormir plusieurs heures. Comment est Lina ?

- Pas très bien », dit Sofian, « ça serait bien qu'on aille la rassurer. Tu peux venir avec moi, Freddo ? Seul je n'y arrive pas trop. »

Les deux garçons quittèrent la pièce, laissant Pierre seul au chevet de Marco.

Celui-ci en profita pour contrôler son pouls, et retirer son baillon complètement. La fréquence cardiaque était lente, régulière. La respiration aussi. Pierre desserra les liens qui entravaient le jeune homme, toujours profondément endormi.

Il grimaça. Les sangles avaient laissé de profondes meurtrissures noires et violettes aux 4 membres, qui seraient sûrement douloureuses et mettraient du temps à s'effacer.

J'espère qu'ils ont des blouses manches longues, à son hôpital, se dit Pierre.

Sofian revint dans la pièce. Pierre se leva.

« C'est fini, à mon avis. Je vais vous laisser. Voici mon numéro, » il tendit sa carte à Sofian. « L'un de vous pourrait m'appeler dans la matinée pour me tenir au courant ?

- Bien sûr, » dit Sofian, « et..merci. »

Il le raccompagna jusqu'à la porte, et Pierre se dirrigea sans se retourner vers sa voiture.

Lui-même un peu sous le choc de ces dernières heures, il eut l'impression de faire le trajet jusqu'à l'Ambassade très rapidement, sans penser à quoique ce soit, comme anesthésié.

Cet engourdissement se dissipa quand à son arrivée, vers huit heures du matin, il trouva Gaston qui l'attendait, inquiet.

C'est en lui racontant par le détail le sevrage de Marco que les émotions qu'il avait enfouies remontèrent, le laissant très surpris par leur intensité. Il raconta aussi les confidences « sur l'oreiller », même si Marco n'en possédait pas, de Fredo, et redonna à Gaston sa propre conclusion.

« Je ne pense pas que ce soit un gamin des rues. Je donnerai cher pour savoir ce qui lui est arrivé. Ses parents n'étaient sûrement pas ordinaires. Déjà, pour donner un garçon pareil. Il a tiré un lot spécial à la loterie de l'inné, mais je suis persuadé qu'il a dû arriver à son orphelinat avec un beau bagage acquis. Ils n'ont pas pu le protéger longtemps, mais l'amour et la confiance en soi sont de jolies armes pour se battre, et il semble les avoir remarquablement utilisées. »

Il s'interrompit en s'apercevant que Gaston le contemplait d'un air très étrange.

« Quoi ? », dit Pierre soudain bougon. Son ami ouvrit la bouche pour répondre, mais rien ne sortit. Il se mordilla la lèvre, hésita encore, soupira. Et changea visiblement de sujet.

« Tu vas le revoir ? », demanda-t-il. Pierre parut étonné par cette question.

« Je ne pense pas », dit-il surpris de le réaliser brusquement et se rendre compte que cela le peinait, « je ne vois pas pourquoi on serait de nouveau en contact. Je vais rester sur place encore quelques jours, le temps de terminer les accords locaux pour la poursuite du démantèlement du Résau. Mais le rôle de Marco est terminé, je pense. Il a déjà assez donné.

- Oui, » dit Gaston, « je me demande juste pourquoi ... »

La remarque étonna Pierre. Mais au moment où il allait en demander l'explication, son portable vibra.

« C'est Marco, » dit-il en décrochant. Il se débattit contre une nouvelle bouffée d'émotion, la fatigue sans doute, et enchaina immédiatement :

« Marco ? Bonjour, je suis avec Freir ! Je mets le haut-parleur, il veut de tes nouvelles aussi. »

Bien joué, Pierre, pensa Gaston. Tu évites brillamment que la conversation puisse devenir un tant soit peu personnelle...

Ils entendirent la voix de Marco s'élever, claire et calme, rassurante.

« Bonjour aussi à Freir, alors. J'appelais pour dire que tout allait bien et que je te remercie beaucoup pour cette nuit.

- C'était normal, Marco. Ca faisait partie du boulot, comme je te l'ai dit.

Ca va vraiment ? Tu n'as plus mal du tout ?

- Non, j'ai juste des courbatures de partout, je devais être un peu crispé par moment...

- Joli euphémisme, » répondit Pierre en souriant. « En tout cas, moi aussi je te remercie pour ta collaboration, très efficace de bout en bout.

-Je l'ai plus appréciée à la fin qu'au début », répondit Marco sérieusement, et Pierre eut un petit rire.

-Ca se conçoit », dit il, « sans rancune, hein ? »

Il hésita, puis rajouta plus gravement.

« Tu as vraiment fait du bon boulot, et tu ne peux imaginer à quel point je suis heureux du coup porté à ce Réseau. »

Il s'attendait au petit silence qui suivit cette dernière phrase, mais pas à la question de Marco, abordant directement un sujet que tout le monde évitait soigneusement depuis dix-huit ans.

« A cause de ta femme et ton fils ? Ils ont été tués par le Réseau, c'est ça ? »

Gaston, témoin oublié, n'en respirait plus. La conversation prenait enfin exactement la tournure qu'il avait souhaité lui voir prendre.

Il vit Pierre inspirer brusquement puis son ami se resaisit et répondit :

« Oui, effectivement. »

A l'autre bout du fil Maro insistait. Manque de tact ? Ou au contraire soutien psychologique de la part d'un médecin qui sentait que son interlocuteur avait

besoin de formuler à haute voix certaines choses tu es depuis trop longtemps afin de permettre au deuil d'enfin s'accomplir ?

Ou recherche d'informations qui pouvaient le concerner directement ?

« Comment sont-ils morts ? »

Pierre répondit brièvement.

« Une bombe. Planquée dans le coffre de notre voiture. Elle nous visait tous les trois mais ce jour là, je n'étais pas avec eux. »

Gaston sentit l'hésitation de Marco, une demi-seconde : « Ils sont enterrés en Paversie ? »

Pierre jeta un regard qui était un véritable appel au secours à Gaston.

« Oui », répondit il , « près de Urabi. C'est là qu'on habitait. »

Gaston attendait la suite avec impatience, mais Marco avait abandonné.

« Bon, et bien j'espère que le reste du Réseau va vite tomber.

- Oui », repondit Pierre. « Bonne continuation, p'tit Doc. »

Un nouveau silence, puis Marco répondit, d'une voix un peu troublée.

« Merci, à toi aussi. Au revoir, Freir, pensez à la kiné pour votre doigt !

- J'y penserai », lança Gaston en se forçant à sourire devant Pierre, « au revoir Marco ! »

Pierre raccorcha.

« Voilà », dit-il. « Je suis content qu'il aille mieux. »

Gaston ne sembla pas l'entendre, plongé dans ses pensées. Pierre se leva alors, faisant sursauter son ami.

« Je vais dormir quelques heures », lui dit-il, « j'ai un debrief avec les paversiens en début d'après-midi. Tu rentres en France en fin de matinée, c'est ça ?

- En fait non », repondit Gaston. « Mon vol a été décalé à 23 heures, j'ai une expertise medico-légale à faire avant.

- C'est nouveau, ça, » remarqua Pierre.

« Oui, je viens de l'apprendre . » Il y a une minute, rajouta-t-il in petto.

« Je file, je dois me rendre à Urabi. A bientôt, Pierre. »

Il donna une brève accolade à son ami, et s'empressa de se rendre à son bureau. Il avait beaucoup à faire avant de prendre la route : décaler effectivement son vol, prévenir son service à Paris, appeler les autorités de Urabi pour obtenir l'autorisation de réaliser un prélèvement d'ADN sur 2 deux personnes enterrées là-bas depuis dix-huit ans.

Il déroulait ses étapes nécessaires dans sa tête, et savait déjà qu'il ne s'arrêterait pas avant d'avoir acquis une réponse d'une certitude absolue. Les signes étaient trop nombreux pour ne pas y prêter attention.

Bien sûr, Pierre était absolument inconscient de la situation, et il le resterait jusqu'à ce que Gaston ait acquis la preuve que Marco Liebor avait pour nom de naissance Thomas Bodin. Il se demandait ce que savait Marco lui-même. Il était persuadé que le jeune homme se posait des questions. Il lui avait avoué, lors de son interrogatoire, chercher l'Homme d'un de ses rêves. Cela désignait probablement Pierre, et cela signifiait qu'il avait plus ou moins dû le reconnaître. Après tout, si c'était bien lui, Thomas, il n'avait été séparé de son père qu'à l'âge de sept ans, et un homme ne change pas tant que ça entre trente et quarante-huit ans.

Il y avait aussi le fait que le jeune espion s'était porté volontaire pour cette mission, ce qui n'avait pas manqué d'étonner son supérieur. Carlos Sarrul l'avait en effet confié à Gaston en passant, la veille, alors qu'ils rentraient dans la même voiture sur Obessa après le coup de filet au Palazzo. Il s'était félicité de ce que ce soit Marco qui avait été mis en contact avec les français à l'Ambassade, ajoutant que le jeune recrue qui avait été initialement désigné avait beaucoup moins d'expérience que Marco qui lui avait fini son contrat sur le terrain. Il ne lui restait normalement qu'à effectuer quelques missions de formation des étudiants civils qui prenaient la relève. C'était justement dans ce cadre, en coachant le jeune sur sa future mission, que Marco avait pris connaissance du dossier sur les militaires français.

Sarrul avait ajouté qu'il ne s'attendait pas à ce que Marco souhaite reprendre du service alors qu'il n'y était plus obligé. Malgré ses compétences, le jeune

espion n'avait jamais caché le fait que ses activités au sein des services de renseignements étaient purment alimentaires et temporaires.

Gaston avait écouté avec intérêt ces confidences, et c'était à la suite de celles-ci que la question qui le taraudait depuis sa première rencontre avec Marco, mais jusqu'ici non clairement formulée dans son esprit, avait fait jour pour ne plus s'effacer.

Mais le jeune homme venait lui visiblement de renoncer à en savoir plus. Ce qui était normal, puisque Pierre venait de lui confirmer que sa femme et son fils avaient bien été enterrés.

Mais ils ignoraient tout deux une information capitale, que seul Gaston détenait, et qui apportait un éclairage complètement différent. L'identité de l'enfant enterré aux côtés d'Isabelle Bodin était incertaine.

Gaston ne l'avait jusque ici jamais remise en cause, mais tout était désormais à revoir. Car c'était lui qui s'était rendu à la morgue après l'attentat pour l'horrible tâche de reconnaître les corps, Pierre n'était alors absolument pas en état de le faire et il avait voulu lui épargner cette épreuve atroce. Il avait identifié Isabelle. Le jeune garçon à ses côtés n'était pas reconnaissable avec certitude, car terriblement défiguré par la déflagration. Il avait cependant la taille et la corpulence de l'enfant de Pierre et Isabelle, que Gaston fréquentait quotidiennement et aimait. Il n'avait pas une seule seconde douté à l'époque qu'il s'agissait de Thomas.

Il ne voulait pas penser à ce qu'impliquait cette erreur, s'il s'agissait bien de cela. Pour l'heure, il voulait juste savoir. Par n'importe quel moyen.

Il obtint sans problème les autorisations nécessaires pour l'exhumation des deux corps, privilège du grade de Colonel qu'il occupait tout comme Pierre, mais lui dans la branche médicale de leur section armée.

Quand il arriva au cimetière d'Urbani, les cercueils avaient été remontés par les deux employés qui l'accueillirent avec un mélange de curiosité et de réprobation. Le prélèvement d'ADN ne lui prit pas longtemps.

Le soir même, il s'envolait pour Paris où, malgré son heure d'arrivée tardive, il se rendit directement dans le laboratoire qu'il dirigeait au sein du Centre d'Investigation Internationale des Services Secrets français.

Il y avait toujours un technicien de garde au laboratoire, organisé pour tourner 24 heures sur 24. Gaston lui demanda de lancer immédiatement un test de recherche de filiation sur les deux prélèvements.

Trente-six heures après, il avait sa réponse. Il avait beau s'y attendre, il n'en eut pas moins l'impression que tout basculait. Car effectivement, le test démontrait que le garçon enterré à Urabi n'avait aucun lien de parenté avec Isabelle Bodin.

Thomas Bodin pouvait donc officiellement être porté disparu.

Cette première étape franchie, il hésita sur la conduite à tenir. Sa première idée fut de joindre Marco et de discuter de ce résultat avec lui. Mais au dernier moment, il se ravisa. Ce n'était pas parce que l'enfant enterré n'était pas Thomas que Marco était bien le fils de Pierre. Et si ce n'était pas le cas, le lui faire espérer serait terrible.

Cependant, le seul moyen d'avancer était maintenant de réaliser une recherche sur l'ADN du jeune homme.

Gaston passa une nuit blanche à se demander comment se procurer le prélèvement.

Ce n'était pas le recueil en tant que tel qui posait problème, il serait facile de demander à un des agents français encore sur place de se procurer subrepticement un échantillon d'ADN du jeune perversien.

Mais après ? Deux possibilités : soit le test confirmait la filiation Pierre/Marco, il lui faudrait alors probablement se rendre sur place pour discuter avec le jeune homme. Et comment prévoir alors sa réaction ? Et celle de Pierre, qui à ce moment là serait probablement retourné sur le sol français ? Comment les réunir ?

Si le test infirmait cette hypothèse, resterait alors une intéressante question non résolue. Car si Marco n'était pas le fils de Pierre et Isabelle, il ne pouvait pas avoir reconnu Pierre et il y avait alors une autre raison, plus suspecte à sa participation à cette mission qui ne lui avait pas été attribuée initialement. Et il faudrait alors creuser la question, probablement en interrogeant le principal intéressé.

Vers trois heures du matin, épuisé, il lui traversa l'esprit qu'une autre manière de procéder était possible. Il affichait ouvertement les faits qui pouvaient être connus par tous, à savoir le caractère inattendu du volontariat de Marco à apporter son aide dans cette affaire, le fait que son interrogatoire avait démontré que l'espagnol n'était pas sa langue maternel. Le démentèlement du Réseau n'était pas fini, et le comportement du jeune homme pouvait être considéré comme suspect. Il y avait donc une certaine légitimité à le faire venir de force à Paris, au CII, et il l'aurait alors sur place pour le recueil, l'annonce des résultats et pourquoi pas, la reconnaissance de son père.

Ceci lui permettrait d'avancer sans rien révéler de ses réelles motivations à l'intéressé avant d'être sûr de leur bien-fondé. Mais le dispositif pour amener Marco de force dans ses locaux paraissait disproportionné, et cela impliquait de faire vivre quelques sales moments à son jeune confrère.

Gaston sourit amèrement. Il lui fallait bien reconnaître que ce ne serait qu'une anecdote comparé au fait que si Marco et Thomas ne faisait qu'un, le jeune homme avait été privé de son père, de son enfance, de son identité pendant des années à cause de sa négligence à lui.

Le lendemain, il décida que le plus efficace était le plus simple.

Il se rendit à son bureau et composa le numéro de son supérieur.

Ce même après-midi, Carlos Sarrul fixait sans le voir son téléphone, incapable de raccrocher alors même que son interlocuteur avait mis fin à la communication depuis plusieurs minutes. Une communication complètement unilatérale, où son avis n'avait absolument pas été sollicité. Un ordre dans sa forme pure et simple, où la discussion n'avait pas sa place.

Carlos Sarrul était un homme qui croyait en la discipline. Il avait lui-même grandi avec un père militaire, et était à l'aise avec la hiérarchie, et très stricte pour la faire respecter au sein de son équipe.

Mais cette fois-ci, il ne comprenait pas. Faire arrêter Marco Liebor. Exécuter l'ordre d'extradition en le remettant aux français pour son transfert à Paris. Transfert de haute sécurité.

Marco, criminel international ? Il le connaissait depuis plus de six ans.

Malgré justement son indiscipline chronique, il n'avait jamais rien eu à lui reprocher. C'était un agent aux qualités rares. Et un homme qu'il appréciait.

« De quoi l'accusez-vous ? », avait-il demandé. On lui avait répondu simplement que cette information n'avait pas à lui être communiquée.

Vingt minutes après, alors qu'il n'avait pas encore digéré cette nouvelle, Pierre Bodin demanda à être reçu dans son bureau. Carlos lui ouvrit sa porte, bien décidé à exiger des explications.

Le français ne se'embarrassait pas avec les formules de politesse.

« Vous avez reçu l'ordre d'extradition concernant Liebor ? » demanda-t-il en s'asseyant sans que Carlos l'y eut invité. Sarrul acquiesca.

Pierre le coupa : « Vous savez pourquoi ?

- Non, je vous écoute. »

A sa grande surprise, Bodin secoua la tête :

« Moi non plus. J'espérais que vous en saviez plus que moi. »

Carlos était incrédule.

« Comment ça , vous ne savez pas pourquoi ? On vous a donné l'ordre de le transférer, comme ça ?

- Exactement », dit Pierre. « Sur mon vol qui est prévu demain en début d'après-midi.

- Qui vous a donné cet ordre ?

- Il vient de très haut », dit Pierre ; « Mais il m'a été transmis pas Freir et je pense que c'est lui qui est à l'origine de la demande. Je n'ai pas pu avoir plus d'information. »

Il était très calme et sûr de lui en apparence, mais en réalité il se sentait extrêmement déconcerté.

L'appel de Freir, quelques deux heures plus tôt, l'avait lui aussi laissé sans voix. Son ami lui avait d'entrée de jeu précisé qu'il l'appelait à titre professionnel.

« J'ai besoin que tu supervises le transfert d'un prisonnier paversien sur ton

retour à Paris demain », lui avait t il dit . « Il s'agit d'un transfert de haute sécurité dans le cadre d'Aphrosine. »

Pierre s'était étonné. Cela faisait quelques années que son grade lui épargnait ce genre de mission, qu'il appréciait au demeurant fort peu.

« Pourquoi diable veux tu que je me charge d'une corvée pareille ? » avait-t-il demandé.

Freir s'était raclé la gorge et avait lâché le morceau sans plus de cérémonie.

« Il s'agit du jeune Liebor. »

- Marco ?

- Oui, c'est ça. J'ai besoin de l'interroger en disposant des moyens du CII. »

Pierre s'était attendu à tout sauf à cela. Et pas non plus à la bouffée d'amère tristesse qui l'avait envahie. Cela faisait longtemps, tellement longtemps, depuis qu'il avait perdu les deux êtres qui lui étaient le plus cher au monde, qu'il prenait grand soin de n'éprouver que le minimum d'affection envers ses semblables nécessaire pour conserver une vie sociale. Mais il avait réellement apprécié la personne qu'était Marco Liebor. Ou qu'il l'avait cru être.

Il inspira profondément, demanda :

« Pourquoi ? »

Freir l'avait encore surpris en refusant de lui répondre.

« Je ne peux rien te dire pour l'instant, Pierre, je regrette. Mais je te demande de me croire quand je t'affirme que je ne t'ai jamais rien demandé d'aussi important.

- Mais que soupçonnes-tu ? On s'est trompé sur lui à ce point là ? »

Il entendit Freir respirer lui aussi profondément.

« Non Pierre, tu peux lui conserver tout ton respect. C'est bien pour ça que je te demande d'assurer personnellement son transfert. Je sais que tu veilleras à le traiter correctement, et il le mérite. Et s'il résiste...

- Tu sais bien qu'il le fera », coupa Pierre qui n'imaginait pas une seule seconde le jeune homme qu'il avait cotoyé ces derniers jours et dont il avait

admiré la volonté et l'intelligence se laisser arrêter sans réagir.

« Et bien justement, qui mieux que toi sera assuré de contrôler une éventuelle réaction violente de sa part en minimisant le risque qu'il soit blessé ? »

Pierre avait hésité un long moment, et Gaston était resté silencieux, attendant sa décision sans rien ajouter de plus.

Pierre avait joué un instant avec l'idée de refuser ce « service » à son collègue et ami, mais cela impliquait de laisser le P'tit Doc aux mains de son subalterne direct qui se verrait alors confier cette mission, et dont il connaissait l'attirance perverse pour la souffrance d'autrui agrémentée d'une tendance raciste certaine.

Bien sûr, cela dépendait de ce qu'avait fait le jeune Sud-américain. Mais Gaston venait de dire qu'il méritait d'être protégé. Pierre s'était senti perdu, et ce sentiment inhabituel ne l'avait pas quitté depuis.

Il avait enfin répondu :

« D'accord, je m'en charge. Mais je veux être tenu au courant au plus vite des résultats de ton interrogatoire.

- Je te promets que tu en seras le premier informé », avait répondu Freir gravement. « Bon courage et à demain, je vous attendrai le P'tit Doc et toi au CII. »

Pierre avait raccroché sans le saluer.

Puis il s'était rendu directement chez Carlos Sarrul. Malheureusement, ce dernier n'avait pas l'air de maîtriser plus que lui la situation. Il semblait même sacrément en colère, ce que Pierre comprenait parfaitement.

Mais contre qui ? Sa hiérarchie ? Les français avec bien sûr Pierre au premier rang, qui venaient lui enlever son jeune protégé ? Ou contre Marco lui-même, Marco qui quoiqu'il ait fait leur avait de toute évidence caché certaines choses...

Sans doute un mélange de tout cela, et Pierre partageait ce sentiment.

Il soupira.

« Bon. Le motif de ce transfert ne nous ai pas connu pour l'instant.

Envisageons ensemble nos possibilités, voulez-vous ? Nous apprécions tous les deux Marco.

Nous pouvons soit refuser de coopérer à son arrestation et son extradition, auquel cas un autre moins bien disposé à son égard s'en chargera, et connaissant l'oiseau ça pourrait mal se passer. »

Il s'interrompit un instant, pour laisser à son interlocuteur le temps d'acquiescer à contre-cœur.

« Nous pouvons aussi essayer de l'arrêter et ne pas y parvenir... Mais ça serait le condamner à une vie de fugitif, lui ruiner sa carrière médicale, le couper de son réseau social.

- C'est bon », coupa Sarrul, « j'ai compris.

- Je connais Freir depuis longtemps, vous savez. Je ne pense pas qu'il veuille du mal à ce garçon. Il m'a demandé d'assurer personnellement son transfert afin de veiller à ce qu'il soit bien traité ».

Pierre secoua la tête.

« Il y a vraiment quelque chose qui m'échappe. La dernière option, c'est d'obéir, de faire en sorte que tout se passe le plus simplement et le moins violemment possible. Mais je vous fais la promesse que dès que je saurai de quoi il est question, je vous en informerai immédiatement. Et que je veillerai personnellement à ce qu'il soit traité comme il le mérite ».

Sarrul avait l'air dégoûté.

« Présenté de cette façon... J'appelle pas vraiment ça avoir des options. »

Le paversien laissa passer un blanc, repris :

« Bon, allons-y. Je vais appeler Marco et lui demander de venir ici demain matin directement après sa garde.

- Il travaille cette nuit ?

- Oui, aux urgences d'Obessa, il y est depuis ce matin. J'ai son planning. Il sera crevé, ça sera à votre avantage ».

Il prit son portable, composa rapidement un numéro. Il fut immédiatement mis en relation avec un répondeur, ce qui ne sembla pas l'étonner. Il laissa son

message d'une voix sèche.

« Ici Sarrul. J'ai besoin que tu passes demain matin le plus tôt possible à mon bureau, un problème de paperasse avec ton dernier boulot. Ca serait sympa de venir directement, sinon je ne pourrai pas transmettre mon rapport à temps et je vais me faire taper sur les doigts. A demain. »

Il raccrocha.

« La meilleur manière de rendre Marco ponctuel, c'est de lui montrer qu'un éventuel retard causerait du tord à quelqu'un. C'est un garçon altruiste. »

Il regarda Pierre dans les yeux. Ce dernier soupira :

« Pas besoin de me culpabiliser.

A quelle heure doit-on être là, mes gars et moi ?

- Combien serez-vous pour le transfert ?

- Je serai avec deux gus. »

Carlos Sarrul répondit : « Soyez là à 7h30, Marco finit en général sa relève à cette heure-là. Le temps qu'il arrive, on prendra un café ensemble...

- Mais bien sûr », dit Pierre, « j'amène les croissants ? »

Sarrul eut un petit rire : « Vous savez, sans ça, je crois que j'aurai fini par vous apprécier...C'est dommage... »

Et Marco fut à l'heure, leur laissant à peine le temps de finir le café qu'ils paratgèrent effectivement, sans viennoiserie.

Il n'avait pas été franchement ravi de découvrir le message de son supérieur à la sortie de sa garde. Ces 24 heures aux urgences avaient été particulièrement dures pour lui, pas tant sur le plan médical à proprement parler, mais surtout parce qu'il était fatigué avant même de commencer son astreinte. Il s'agissait d'une fatigue en partie physique, bien sûr, bien compréhensible apres le difficile sevrage qu'il avait dû subir moins de soixante-douze heures apres avoir passé une nuit à être interrogé menotté à un tuyau d'évacuation lui deversant un torrent d'eau glacée sur la tête. Mais il y avait aussi, et surtout, une fatigue morale, depuis qu'il avait fermé la porte sur son délire de gamin à

la recherche de son père.

Il s'en voulait, il était en colère contre-lui même de s'être laissé entraîner aussi loin dans ce fantasme, né d'une fausse reconnaissance à partir d'une bête photo, et d'un entêtement par la suite à traquer tous les détails allant dans le sens qu'il souhaitait, et sans doute en laissant de côté les signes qui devaient être au moins aussi nombreux et qui auraient pu lui remettre les pieds sur terre. Heureusement, il avait pu être fixé lors de sa dernière conversation avec Bodin, au téléphone, lorsque celui-ci lui avait dit que son fils était enterré à Urabi.

C'était mieux comme ça, mais Marco s'était tellement pris à espérer pouvoir vivre la fameuse grande scène de la Guerre des Etoiles, celle qui avait fait hurler de rire la moitié de la planète et fait vibrer quoiqu'ils en disent, le subconscient de tous ceux qui étaient d'une façon ou d'une autre orphelin...

Il avait ressenti après avoir raccroché avec les français un grand vide, une déception lancinante qui lui ôtait l'envie de se battre pour continuer.

Sa garde lui avait changé les idées. C'était un des avantages de son métier : s'intéresser à la souffrance des autres, tout faire pour la soulager, permettait de s'oublier soi même et c'était exactement ce dont il avait besoin en ce moment.

Lorsqu'il avait quitté son service, vingt minutes plus tôt, il s'était fait la promesse de tirer un trait sur la page Aphrosine et ses à côtés... C'était sans compter le message de Carlos qui l'attendait sur son répondeur. Il avait hésité un bref instant à rentrer ce coucher, en faisant mine de ne pas pris le soin de rallumer son téléphone en sortant de sa garde. Mais il savait que tant qu'il n'aurait pas réglé cette dernière formalité, il ne pourrait pas passer à autre chose.

Il avait fait un crochet par la cafétéria située en face de l'hôpital, commandé un café bien serré à emporter, et s'était rendu à pied au Centre d'Investigation situé à seulement dix minutes de son lieu de travail principal.

A cette heure matinale, il y avait encore peu de monde au Centre, et la secrétaire de Carlos notamment, qui occupait la petite pièce avant son bureau, n'était pas encore arrivée. La porte de son chef était fermée, Marco frappa et entra sans attendre de réponse.

Il ne s'attendait absolument pas à voir Pierre dans la pièce, et failli lâcher son gobelet.

Merde, pensa-t-il, c'est pas ça qui va m'aider à tirer un trait..

Il serra les dents, se força à sourire.

« Tiens, bonjour Pierre. Bonjour Carlos. »

Ce dernier lui rendit son salut sans ouvrir la bouche, d'un bref signe de tête, comme à son habitude. Il désigna la chaise vide à coté du français.

« Assied-toi, Marco ».

Le jeune homme obtempéra et avala une grande gorgée de son café presque froid pour se donner une contenance.

Personne ne disait rien, et ce fut finalement lui qui rompit le silence.

« Alors ? Pourquoi m'as-tu fais venir ? »

Sarrul se racla la gorge.

« La France a lancé un ordre d'extradition concernant un paversien, en rapport avec le Réseau. Pierre est resté pour assurer le transfert. »

Marco attendit. Un nouveau blanc s'installa, et il commença à ressentir un certain malaise. Il se força une fois de plus à prendre la parole.

« Et en quoi dois-je être utile ? »

Ce fut à nouveau Carlos qui répondit, Pierre Bodin n'avait pas ouvert une seule fois la bouche depuis le début.

« Nous pensons que tu serais d'une grande aide pour que l'homme en question décide de coopérer. Ce transfert se passerait beaucoup mieux pour tout le monde s'il accompagnait Pierre volontairement pour être interrogé dans leurs bureaux parisiens.

- Je ne comprends pas bien, » dit Marco perdu. « Je suppose que ça dépend de ce qu'on lui veut. Mais pourquoi m'as tu appelé ? Je ne suis pas psy, et je ne suis plus tenu de remplir des missions de terrain. »

Carlos répondit avec une colère dans la voix qui surprit le jeune homme.

« Effectivement, Marco. C'est un des points du problème. Ton contrat était

achevé avant Aphrosine. Pourquoi t'es-tu porté volontaire pour y participer, alors que tu revendiques maintenant ton droit à la retraite comme on s'attendait tous à ce que tu le fasses dès que possible ? »

Le jeune médecin se sentit rougir jusqu'aux oreilles, ce qui ne lui arrivait que rarement. Il sentait le regard de Pierre posé sur lui, ce qui ne l'aidait pas. Pourquoi fallait-il que Carlos lui pose justement cette question là, assez légitime au demeurant, sous le nez du principal objet de sa motivation ?

« Je... Ca avait l'air d'une mission vraiment facile, juste une soirée . Ca reste un boulot plutôt bien payé pour une soirée.. Et ca me permettait de parler français, j'aime bien ça et ça faisait longtemps que je n'en avais pas eu l'occasion. Mais ça m'a rappelé qu'une mission en apparence simple peut avoir des retombées complexes, et franchement ca m'a fait passer l'envie de faire du rabb.. »

Carlos soupira.

« Je veux bien te croire, Marco. Mais j'avoue malgré mes bonnes dispositions à ton égard que ça sonne un peu faux. Et je ne suis pas sûr que ça suffise aux français. Enfin ,tu verras ça avec eux. »

Marco était complètement perdu maintenant.

« Avec qui ? Voir quoi ? »

Carlos recula sa chaise.

« C'est toi qu'ils veulent interroger à Paris, Marco. Je ne sais pas exactement pourquoi, je pressens que tu dois être mieux informé que moi. Tu prendras un vol avec Pierre, c'est lui qui t'accompagnera. »

Marco lutta contre un début de panique, et réussit à répondre d'un ton dégagé.

« Je vous remercie pour l'invitation, mais je ne me rendrai pas en France ces jours-ci. J'ai trop de boulot à l'hôpital. Je ne vois absolument pas de quoi on pourrait vouloir me parler, mais de toute façon je pense que le plus simple est de me poser vos questions ici, non ? »

Il se tourna vers Pierre et le regarda dans les yeux. A sa grande surprise, et cela ne le rassura pas, ce dernier semblait extrêmement gêné. Il se racla la gorge, et dit enfin :

« Tu n'as pas le choix, Marco. Mais ce sera probablement très vite réglé. Et quelle meilleure occasion de parler français qu'un petit voyage à Paris ? »

Marco se leva, et tout en assurant discrètement sa prise sur son couteau, qu'il avait libéré de sa lanière le long de sa jambe dès le début de la dernière tirade de Carlos, annonça :

« Je rentre me coucher, maintenant. Je pense que la plaisanterie est sans doute très drôle, mais j'ai du mal à l'apprécier après une nuit blanche. Je te souhaite un bon retour, Pierre. Carlos... »

Il se dirigea vers la porte du bureau sans que Pierre ni Carlos ne fassent le moindre geste pour le retenir, mais ce fut pour découvrir que le secrétariat vide à son arrivée s'était peuplé de deux solides gaillards en tenue militaire française. Il referma la porte et recula en gardant le dos contre le mur, exposant cette fois-ci bien en vue son arme qu'il tenait maintenant dans sa main.

La porte se rouvrit immédiatement sur les deux hommes qui se figèrent en le voyant armé.

Pierre et Carlos se levèrent lentement, et Marco prévint :

« Le premier qui bouge maintenant perd l'usage de sa main. Tu sais que je vise bien, Carlos. Dis leur ! »

Son supérieur dit : « Effectivement. Personne ne bouge pour l'instant, Marco, mais tu te rends bien compte qu'il n'y a pas d'issue. Pose ce couteau à terre. »

Marco sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe. Il continuait de se déplacer lentement le long du mur, s'éloignant de la porte, mais se rapprochant de la fenêtre qui donnait sur la cour, située deux étages plus bas. Bien trop de hauteur pour tenter quoique ce soit. Et pourtant..

Parvenu à environ deux mètres de l'ouverture murale, Marco accéléra. Il se précipita contre la fenêtre qui vola en éclat et passa au travers. Il parvint de justesse à se rattraper comme il l'avait escompté à la balustrade qui ornait le petit balcon attendant au bureau d'archivage situé juste en-dessous de celui de Sarul, et s'y réfugia rapidement.

Il entendit la voix de Carlos juste au-dessus de lui qui jurait en espagnol.

« Bordel de merde ! Tout le monde en bas, vite ! Il est sûrement blessé, il ne

peut pas aller bien loin. »

Il entendit un bruit de pas précipités, puis plus rien.

La porte donnant sur la pièce d'archive était fermée, bloquée par des centaines de dossiers papiers empilés de l'autre côté. Marco n'avait pas d'autre choix que de remonter et de repasser par le bureau du deuxième. Ce qu'il fit rapidement, avant que ses poursuivants ne puissent le voir de la cour. Avant de se hisser à l'intérieur de la pièce, il y jeta un coup d'oeil prudent et constata à son grand soulagement que tout le monde l'avait effectivement quittée. Il enjamba le rebord, son couteau toujours à la main, et se figea en entendant la voix de Pierre s'élever du coin de la pièce qui se situait dans son angle aveugle.

« C'est fini, Marco ».

Il se retourna et fit face au français, le coeur glacé.

Pierre tenait un fusil à la main. Il répéta :

« C'est fini. Laisse tomber ton couteau et pousse-le du pied vers moi, puis tu te mets à genoux, mains sur la tête. »

Le jeune homme ne bougeait pas, et le regarda avec une colère évidente et déstabilisante, qui lui rappela la manière dont le jeune médecin avait failli se jeter sur lui lorsqu'il l'avait enlevé à l'hôpital, à un moment où il était pourtant complètement à sa merci.

Puis Marco demanda d'une voix blanche.

« Sinon quoi ? Tu vas me tirer dessus ? »

Pierre répondit: « il est chargé avec des fléchettes anesthésiantes. Alors oui, je tirerai. »

Il disait vrai. Il s'agissait d'une initiative de Sarrul, excellente, Pierre le reconnaissait. Ce matin, avant même de lui tendre une tasse de café, le militaire paversien lui avait remis ce joujou. Pierre avait répondu :

« Je vous remercie, je suis armé et j'espère bien entendu ne pas avoir à en arriver là. »

Sarrul avait répliqué :

« Il peut vraiment nous en faire voir. Prenez cette arme, Bodin , elle est chargée d'anesthésiant.. J'espère aussi qu'on évitera d'en arriver là, mais si c'est le cas ce sera un moindre mal. »

Marco était grâce au ciel suffisamment intelligent pour savoir arrêter. Au grand soulagement de Pierre, il ouvrit les doigts et son couteau tomba sur le sol avec un tintement aigu.

Pierre dit : « Vers moi, Marco. Allez. »

Marco donna un petit coup de pied dans la lame qui partit en glissant sur le carrelage dans la direction de Pierre. Il restait cependant debout, et Pierre dû reprendre.

« A genoux, maintenant. »

Marco lui jeta un regard suppliant , mais au bout de quelques secondes d'une visible lutte intérieure il s'exécuta et s'agnouilla lentement, croisant ses mains derrière sa nuque.

Sans le quitter des yeux, Pierre sortit son téléphone et appuya sur la première touche qu'il avait pris soin de configurer sur le portable de Sarrul . Celui-ci décrocha immédiatement et Pierre dit : « C'est bon, je l'ai. Dans votre bureau. » Il raccrocha.

Marcoi était très pâle, et toujours visiblement en rage ;

« Pourquoi ? ».

Pierre allait répondre quand une cavalcade dans l'escalier lui annonça l'arrivée de ses renforts. Ses deux subordonnés arrivèrent les premiers accompagnés de deux jeunes pavensiens. Carlos Sarrul arriva peu de temps après, plus essoufflé. Il avait lui aussi son arme à la main, et aussitôt entré dans la pièce, à la grande surprise de Pierre, il la pointa sur Marco et tira sans une seconde d'hésitation.

La fléchette hypodermique pénétra dans l'épaule gauche de Marco qui se

releva avec un cri étouffé.

Il fit quelques pas vers la porte, en se tenant le bras. Heureusement, le produit agissait extrêmement rapidement et le jeune homme s'effondra bientôt à quatre pattes, puis roula allongé sur le dos. Le coeur serré, Pierre s'approcha de lui, son arme toujours prudemment pointée sur sa victime à terre.

Même si le reste de son corps ne lui répondait plus, les grands yeux verts de Marco étaient toujours ouverts et reflétaient sa lutte pour ne pas sombrer. Pierre s'accroupit au-dessus de lui.

« Laisse aller, Marco », lui dit-il d'une voix très basse. « A ce stade, tu ne peux plus rien ».

Marco essaya de dire quelque chose mais aucun son ne franchit ses lèvres et après quelques secondes qui semblèrent très longues à Pierre, il rendit les armes et perdit conscience.

Pierre relâcha son souffle et se tourna vers Carlos Sarrul. Celui-ci dit d'un ton défensif :

« Il n'avait pas fini. Vous ne le connaissez pas comme moi, il n'allait pas s'en tenir là. »

Pierre renonça à polémiquer.

« Vous avez sans doute raison. »

Puis aux deux soldats qui l'accompagnaient :

« Allez, on l'embarque. Plus tôt on sera à l'aéroport, mieux ça vaudra. »

Les deux hommes prirent Marco par les épaules et le traînèrent dans l'escalier puis à travers la cour jusqu'à la voiture qui les attendait. Le chauffeur leur ouvrit la portière, et ils installèrent le jeune homme inconscient sur la banquette arrière.

« Menottez-le quand même », dit Pierre, « on ne sait jamais. Dans le dos, vu l'oiseau. »

Carlos Sarrul les avait accompagné. Il regardait son jeune subordonné d'un air très sombre. Pierre attendit. Le paversien dit à mi-voix, sans quitter Marco

des yeux.

« Je compte sur vous , hein ? Vous ne le laisserez pas tomber ?

- C'est une promesse », dit Pierre simplement.

Les deux hommes se serrèrent la main sans rien ajouter de plus . Sarrul tourna brusquement les talons et disparu dans le bâtiment avant même que la berline n'ait quitté le Centre.

.....

Marco ne reprit pas conscience pendant le trajet. Pierre apella le responsable de la sécurité de l'aéroport une vingtaine de minutes avant leur arrivée. Il l'avait contacté la veille pour lui donner les informations sur le transfert et organiser l'attente sur place avant le vol, ainsi que le protocole d'embarquement de son prisonnier.

Il l'informa qu'à l'issue de l'interpellation ce dernier était provisoirement HS, et une ambulance avec brancard les attendait à leur arrivée sur le parking.

Ils y allongèrent Marco et lui passèrent les sangles de sécurité. En attachant la boucle des chevilles l'un des soldats, Patrick, qui avait appris à connaître un peu Marco, fit la grimace devant les marques témoignant de la dernière contention du jeune homme..

Ils furent escortés par deux hommes du service de sécurité jusqu'à une petite salle aux murs nus et gris, siutée dans un sous-sol, contenant une table contre un mur, un poteau en béton au milieu de la pièce. Il n'y avait pas de fenêtre, et toutes les trois minutes environ, le bruit d'un avion roulant juste en dessous interrompait toute conversation pendant plusieurs secondes. Ils calèrent le jeune homme en position assise, contre le poteau, et y menottèrent de nouveau ses poignets .

Pierre laissa son prisonnier sous la surveillance des deux soldats, et suivit les paversiens jusqu'à la centrale de sécurité pour y régler les formalités administratives concernant l'embarquement de sa petite équipe et de leur « colis ». On vérifia ses papiers, et on lui remit les autorisations de port d'armes y compris en cabine, ainsi que la tenue qu'allait devoir enfiler Marco pour le transfert : une combinaison orange vif, avec le mot PRISONNER

inscrit devant et derrière, tenue obligatoire depuis peu pour tous les transferts internationaux de détenus.

Pierre récupéra donc ce sympathique pack de bienvenue, et regagna la salle qui servait de cellule provisoire à Marco. Avant cela, toutefois, il fit un détour jusqu'à la pharmacie de l'aéroport, ouverte 24h sur 24, où il acheta deux rouleaux de gaze, quelques compresses et du sparadrah.

Toutes ces démarches lui avaient pris une bonne demi-heure, et il fut surpris et déjà un peu inquiet d'apercevoir en entrant dans la pièce le jeune homme toujours affalé contre le poteau, yeux fermés.

« Il n'a pas repris conscience ? » demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Gilles, un des deux hommes qui accompagnaient Pierre, répondit :

« Si , il commence à se réveiller. Mais il a du mal à émerger. »

Effectivement, Marco changea de position, pour autant qu'il le pouvait, sans toutefois ouvrir les yeux. Pierre jeta un coup d'oeil à sa montre. Ils devaient monter à bord de l'avion avant l'embarquement des autres passagers, afin que le transport du détenu soit le plus discret possible, sous peine de faire monter le niveau de stress des civils pendant le vol. Ils ne pouvaient plus attendre.

« Allez », dit il, « détachez-le. On va le secouer un peu. »

Il continuait à contempler avec inquiétude le jeune paversien, qui dodelinait de la tête pendant Patrick lui ôtait les menottes. Il se demandait s'il leur faudrait de nouveau utiliser le brancard pour se rendre à la passerelle d'embarquement lorsqu'il vit Marco lancer un regard circulaire et extrêmement rapide , s'arrêtant juste une fraction de seconde de trop sur la porte de sortie. Un regard témoignant d'un état de vigilance extrême, complètement incohérent avec l'attitude chancelante qu'il conserva alors que Patrick le mettait debout.

Ah, Marco , soupira Pierre en lui même. Bien sûr, tu n'abandonnes pas. Mais tu ne me facilites pas la tâche... Quoique, peut-être que si, au fond..

Il se dirigea ver le jeune homme et dit à Patrick en lui tendant son paquet orange.

« Déballe la combinaison, je le tiens. »

Il saisit Marco par un bras, et sans crier gare tordit l'autre jusqu'à son point de rupture, à la limite du déboîtement de l'épaule. Ce faisant, il faucha les jambes de Marco d'un coup de pied circulaire et ce dernier se retrouva à genoux, le bras gauche toujours maintenu dans une position improbable et atrocement douloureuse. Pierre sentit le jeune homme haleter sous le coup de la douleur. Il se pencha et lui dit à l'oreille.

« Bien essayé, Marco. Mais tu ne penses pas que tu vas pouvoir me jouer le même scénario d'évasion deux fois, si ? Tu pensais commencer à convulser quand ? »

Il attendit quelques secondes, bien sûr, Marco ne répondit rien.

« Tu n'as que deux options pour les heures à venir, Marco. Soit tu coopères absolument à tout et ça se passera très bien, soit tu fais mine d'opposer la moindre résistance que ce soit et je te ré-injecte aussi sec une dose de tranquilisant. Crois-moi, j'ai en stock largement de quoi te faire dormir et nous laisser peignards jusqu'à Paris. A toi de choisir, maintenant. Je ne prendrai aucun risque. »

Le jeune homme se taisait toujours, et Pierre accentua doucement la position . L'épaule émit un craquement sinistre, et Marco gémit.

« Je t'écoute Marco. Je veux une réponse à haute et intelligible voix. Quel choix fais-tu ? Dodo ou sage ? »

Il répondit enfin : « C'est bon. »

Pierre insista, histoire d'être sûr de faire passer son message.

« C'est à dire ? Tu seras sage ? Dis-le ! »

La position était insoutenable, même pour quelqu'un d'aussi obstiné que Marco, et celui-ci lâcha d'une voix altérée par la souffrance :

« Oui, c'est bon, je serai sage... »

Pierre remit l'épaule de sa victime en place d'un coup sec et cette fois-ci, Marco cria.

Puis il le lâcha et le laissa se relever, se tenant l'épaule.

« Très bien. Tu enfiles ça par dessus tes habits, en vitesse. »

Marco prit la combinaison que lui tendait Patrick et la contempla d'un air écoeuré. Il n'émit cependant aucune protestation et enfila l'infamante tenue les dents serrées. Pendant ce temps, Pierre avait déballé sur la table la matériel de para-pharmacie qu'il avait acheté un peu plus tôt.

« Viens ici », dit il.

Marco s'approcha lentement.

« Donne-moi tes poignets », ordonna Pierre sèchement. Marco s'exécuta, mais dès qu'il comprit l'intention de Pierre, qui avait commencé à lui appliquer des compresses pour protéger les cicatrices laissées par les sangles lors de son sevrage, qui rendaient très douloureuses le port actuelle de menottes, il recula en marmonnant :

« C'est pas la peine... »

Pierre le regarda dans les yeux.

« Je ne crois pas t'avoir demandé ton avis, Marco. Tu tends tes mains, ou tu te rendors. »

Marco tendit les poignets et lui laissa appliquer les pansements protecteurs sans un mot de plus, fixant sans le voir le mur devant lui. Il se laissa de nouveau menotter sans réagir. Cette fois-ci, ils lui lièrent les mains devant, pour épargner son épaule douloureuse.

Pierre ouvrit la porte et sortit, suivi de son prisonnier qui marchait encadré par Patrick et Gilles. Ils traversèrent rapidement le hall principal de l'aéroport. Bien sûr, les gens se retournaient sur leur passage, murmuraient, les pointaient du doigt. Beaucoup sortirent leurs téléphones pour prendre en photo la scène. Pierre jeta un coup d'oeil à Marco. Celui-ci, le visage complètement fermé, marchait tête baissée.

Pierre se débattit contre une grande bouffée de culpabiolité.

Bon sang Freir, pensa-t-il, j'espère que tu as de sacrément bonnes raisons de lui infliger ça.

Ils se présentèrent à la porte d'embarquement. Ils étaient attendus, et le représentant de leur compagnie aérienne était accompagné d'un des responsables de la sécurité. Peu de mots furent cependant échangés, et les papiers une fois vérifiés, Pierre et sa petite troupe empruntèrent la passerelle qui menait jusqu'à la porte de l'avion. Il y furent accueillis par une jeune et jolie hôtesse, le rose aux joues, qui sembla bien tendue à Pierre. C'était sans doute la première fois qu'elle assistait à un transfert de ce type, et il fallait bien reconnaître que Marco n'avait pas franchement le physique de l'emploi.

Elle les guida jusqu'à leurs places, en première, isolées des autres rangées ainsi que de l'allée centrale par des rideaux.

Pierre fit asseoir Marco près du hublot, sortit une deuxième paire de menottes avec laquelle il relia le poignet droit du jeune homme à l'accoudoir. Il défit ensuite la première paire, libérant ainsi les poignets de son prisonnier de leur solidarité forcée.

Marco s'était tourné vers le hublot à peine assis, et ne réagit pas à la libération de son bras gauche.

Gilles et Patrick prirent place sur les sièges juste derrière, et Pierre s'assit à côté de Marco. Personne ne dit rien. Après quelques minutes, un brouhaha annonça l'arrivée des autres passagers. Pierre entendit quelques commentaires des autres passagers de première classe devant leur isolement, mais il savait que ces rideaux étaient la plupart du temps installés pour protéger l'intimité d'une personne célèbre, et que ce serait la première hypothèse des gens.

Les écrans tactiles situés devant leurs dossiers s'allumèrent automatiquement pour retransmettre les consignes de sécurité habituelles données en direct par les hôtesse qui font les démonstrations d'usage en plusieurs points de l'allée centrale.

Marco était trop curieux pour ne pas regarder et eut l'air, comme toute personne qui prend l'avion pour la première fois, un peu déconcerté par les protocoles d'utilisation des masques à oxygène, gilets de sauvetage et portes de secours. L'hôtesse conclut en demandant à tous les passagers d'éteindre leurs appareils électroniques, et de boucler leurs ceintures pour le décollage.

Le jeune homme ne bougea pas, et ne broncha pas non plus quand Pierre se pencha pour lui boucler sa ceinture comme à un enfant.

Il se tourna de nouveau contre le hublot et garda cette position pendant le décollage et la première demi-heure de vol. Il y avait quelques turbulences, et le commandant de bord avait laissé en vigueur la consigne de garder les ceintures attachées.

Malgré tout, les hôtesse, elles, se déplaçaient dans les allées et une annonce fut faite pour annoncer qu'un repas allait être servi.

Privilège de la première classe, un assez vaste choix de menus s'afficha automatiquement sur leurs écrans et ils entendirent l'hôtesse commencer la prise des commandes en début de rangée. Marco tournait toujours le dos autant qu'il le pouvait à Pierre, et ne répondit pas quand l'hôtesse arriva devant eux. Pierre secoua alors le jeune homme légèrement :

« Que veux-tu manger ? »

Il répondit sans se retourner : « Rien, merci. »

Pierre soupira et se tourna vers l'hôtesse : « Deux burgers frites et deux cocos, s'il vous plaît. »

Elle avait du mal à détacher les yeux de Marco, mais acquiesça et au bout de quelques secondes, poursuivit sa tournée.

Pierre repris : « Il faut que tu manges, Ptit Doc.

- Je n'ai pas faim », répondit Marco . « Vous m'avez un peu coupé l'appétit.

- C'est idiot de perdre des forces gratuitement. Economise-les. »

Marco se tourna vers lui brutalement.

« Putain, de quel droit te crois-tu autorisé à me donner des conseils ? »

Pierre se contenta de répondre.

« Si tu ne veux pas de conseil, alors prends ça comme un ordre. Si tu ne manges pas...

- Je sais, je dors.. » dit Marco d'une voix lasse,

Patrick ne put s'empêcher, derrière eux, de lâcher à mi-voix : « eh oui, qui

dort dîne... »

Au grand étonnement de Pierre, Marco réprima un sourire.

« Elle était nulle, celle-là, Patrick », dit il.

Pierre était une fois de plus très surpris devant la force de caractère de son prisonnier, qui semblait décidément capable de prendre son parti de n'importe quelle situation.

Les hôtesse arrivèrent en bout de rangée avec les chariots contenant les plateaux-repas, mais à peine avaient-elles commencé à servir que la voix du commandant de bord annonça la traversée d'une zone de turbulences plus fortes et demanda au personnel de bord de regagner leurs strappontins et de s'attacher.

Pierre avait beau sentir Marco plus détendu, il ne chercha pas à provoquer le dialogue. Au bout de trois quarts d'heure, le vol devint beaucoup plus calme et l'interdiction de quitter son siège fut levée pour tous.

Les hôtesse reprirent leur distribution là où elles l'avaient laissé, mais au bout de cinq minutes on entendit la voix de l'une d 'elle s'élever du fond de l'appareil, au niveau des secondes classes.

« Monsieur, Monsieur ? ...Virginie, lance un appel pour une aide médicale ! »

Peu de temps après, une annonce au micro fut faite demandant l'intervention d'un médecin pour une urgence sur un passager qui avait fait un malaise.

Marco ne réagit pas, et Pierre en fit autant. Mais l'annonce fut répétée une seconde, puis une troisième fois, et Pierre se sentit obligé de se tourner vers son prisonnier. Celui-ci lui rendit son regard calmement. Il avait l'air de se demander avec intérêt quelle allait être la réaction de son geolier.

Pierre marmonna : « Merde, quelle est la probabilité que tu sois le seul putain de médecin à bord ? »

Marco haussa les épaules.

Pierre s'autorisa encore quelques secondes d'attermoiement, mais il ne pouvait pas empêcher Marco d'apporter une aide médical à quelqu'un si cette personne était réellement en danger et qu'il n'y avait pas d'autre choix.

« OK, on y va, » dit-il. « Mais on reste collés à toi ».

Le jeune homme ne dit rien. Pierre le détacha et lui dit : « Baisse le haut de ta combinaison, qu'on soit un peu discrets. »

Marco obéit sans rechigner, et noua le haut de sa combinaison orange autour de sa taille. Il portait en-dessous un Tee-shirt bleu marine, et l'ensemble de la tenue faisait fort peu naturelle, mais au moins les lettres « Prisonnier » n'étaient plus visibles.

Pierre passa la tête derrière un des rideaux et héla l'hôtesse.

« Mademoiselle, toujours pas de médecin ? »

La jeune femme répondit : «non, une aide-soignante est venue mais elle ne sait pas quoi faire. »

Pierre dit : «L'un de nous est docteur. On y va. »

L'hôtesse eut l'air éberluée en voyant Marco sur les pas de Pierre, suivi de près par les deux militaires.

Ils remontèrent rapidement l'allée centrale, jusqu'au passager ayant fait le malaise. Il s'agissait d'un homme jeune, la trentaine, qui était sur son siège, inconscient. Il respirait calmement et semblait plutôt pâle. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Marco ne perdit pas de temps.

« Quelqu'un est avec lui ? Demanda-t-il au steward présent.

« Non, il voyage seul. » répondit ce dernier.

Le jeune médecin défit les boutons de la chemise du passager, et Pierre vit avec surprise qu'un boîtier noir de la taille d'un petit téléphone portable était relié au ventre de l'homme par un fil transparent.

« Tiens tiens, » murmura Marco en espagnol.

Sans pousser plus loin son examen, il se redressa et s'adressa au steward.

« J'ai besoin du kit Glucagen* qui doit se trouver dans le frigo de la pharmacie de bord. »

Celui-ci répondit aussitôt : « Oui monsieur. Je vais le chercher tout de suite.

- C'est une petite boîte orange », lui lança Marco tandis que l'homme s'éloignait rapidement.

« En attendant », marmonna Marco pour lui même, « on va arrêter ça. »

Il saisit le petit boîtier et pianota rapidement sur les boutons qui se trouvaient à coté d'un petit écran. Puis apparemment satisfait, il le replaça dans la ceinture de l'homme, où il était initialement.

Le stewart revint bientôt avec la boîte demandée. Marco l'ouvrit, elle contenait une seringue qui semblait toute prête à l'emploi. Marco enleva le capuchon et injecta le contenu de la seringue dans le ventre de l'homme sans plus de cérémonie. Il se redressa et dit :

« Il faudrait du sucre, maintenant, ou mieux un jus de fruits.

- Pomme ça ira ? » demanda l'autre.

« Parfait », dit Marco.

Et sans s'adresser à personne en particulier.

« Ca ne devrait plus prendre longtemps, maintenant. »

Effectivement, l'homme ouvrit les yeux moins d'une minute après, l'air complètement perdu.

Marco lui dit, directement en français :

« Tout va bien, vous sortez d'une hypoglycémie sévère. Buvez. »

L'homme sembla comprendre de quoi il s'agissait, il hocha la tête et vida d'un trait le verre de jus de pomme que Marco lui tendait.

Puis il se radossa sur son siège en soupirant.

Il avait l'air de reprendre très rapidement des forces, et demanda à Marco :

« Vous êtes médecin ?

- Oui », dit Marco. « J'ai arrêté votre pompe, vous penserez à la remettre en marche. »

L'homme hocha de nouveau la tête. Marco ajouta.

« Vous vous êtes fait avoir par les turbulences, c'est ça ? Vous avez fait votre bolus trop tôt. »

L'autre acquiesca.

« J'ai poussé la dose quand ils ont commencé à servir. J'aurais dû la faire en fin de repas.

-Oui » dit Marco, c'est toujours préférable quand vous ne maîtrisez pas tous les paramètres. On va vous laissez manger, maintenant. »

Il s'adressa de nouveau au stewart.

« Il faut lui servir un repas en priorité, s'il vous plait.

Pensez bien à vous contrôler régulièrement les prochaines heures.

- Bien sûr », dit l'homme. « Merci encore. J'ai eu de la chance que vous soyez à bord, Docteur ... ?

Marco ne répondit pas. Il se contenta de tendre la main à l'homme qui sembla alors s'apercevoir de la tenue étrange de son sauveur, ainsi que de la présence de son escorte. Marco tourna les talons sitôt la poignée de main échangée, et Pierre, Gilles et Patrick durent lui emboiter le pas. Il retourna docilement à sa place, et se laissa rattacher sans rien dire.

Pierre était dévoré de curiosité, mais vu leurs rôles actuels respectifs il ne se voyait pas demander des explications à Marco. Patrick quant à lui n'avait pas les mêmes réserves.

« Qu'est-ce qu'il avait ? C'était quoi, cette boîte noire ? »

Le jeune homme haussa les épaules.

« Une pompe à insuline. C'est un traitement pour certains diabétiques. Ca leur injecte en continue de petites doses d'insuline, Mais ils doivent commander l'administration d'une dose plus forte pour absorber le sucre digéré lorsqu'ils font un repas, en général juste avant de manger.C'est ce qu'on appelle un bolus.

- Compris, » dit Patrick : « il a fait ce bolus mais n'a pas pu manger à temps, c'est ça ?

- Oui, » dit Marco. « Son taux de sucre a dû chuter rapidement, et il a perdu conscience. Ca arrive heureusement très rarement.

- Et tu lui as injecté quoi, du sucre ?

- En gros, oui, » dit Marco.

« Ouao », dit Patrick, « Trop cool. »

Pierre leva les yeux au ciel.

Gilles, plus discret, avait cependant lui aussi une question.

« Comment t'as su qu'il était français ? Tu lui as parlé directement dans cette langue. »

Le jeune homme répondit.

« C'était pas dur. Sa pompe était programmée en français. »

Il se tourna vers Pierre.

« Une question ? »

Pierre n'avait pas envie de jouer.

« Oui », dit il pourtant. « Pourquoi t'es-tu porté volontaire pour Aphrosine ? »

Marco blémit, ne s'attendant pas à ce brusque rappel à sa triste situation.

Pierre n'escomptait pas vraiment une réponse, mais au bout d'un moment, Marco dit :

« Je n'ai vraiment pas de meilleurs raisons que celles que j'ai données ce matin. Moi-même, je me demande pourquoi... Mais qu'est-ce que tu imagines ? Tu penses que je fais partie du réseau ? Pourquoi tu me fais ça ? »

Pierre se sentit de nouveau désemparé.

« Non, Marco, je ne pense pas que tu sois impliqué, en tout cas j'espère vraiment que non. Je ne connais pas la raison de ton transfert. »

Le jeune homme eut un sursaut. « Comment ça ?

- L'ordre d'extradition vient de Freir, et il ne m'a pas donné le motif.

- Et tu obéis, comme ça ? Je n'avais pas compris qu'il était ton supérieur... »

Pierre rétorqua sèchement.

« Il ne l'est pas. Disons que même si on bossait ensemble sur cette affaire, on

est dans des services très différents. Cependant, si je n'avais pas assuré ton transfert, il aurait été fait par quelqu'un d'autre. »

Marco médita un petit temps cette dernière remarque, en silence. Les hôtesse arrivèrent à leur hauteur et déposèrent leurs plateaux-repas devant eux. Pierre et Marco échangèrent un regard, et Marco prit en soupirant le sandwich devant lui.

Au bout d'un moment, Pierre reprit.

« Ecoute, je vais être franc avec toi. Je suis vraiment tombé des nues quand Gaston m'a demandé ce service. Mais toi, tu dois bien avoir une petite idée, non ? Il y a sûrement des choses que j'ignore. Je...Je pense que tu es un type bien , Marco, quelqu'un qui fait ce qu'il peut avec les mauvaises cartes qu'il a tirées au départ. Si je peux t'aider, je le ferai. Mais il faut que tu me dises la vérité. »

Marco sourit tristement.

« Je te jure que je n'en ai aucune idée. Je n'ai rien fait qui puisse déclencher.. » Il cherchait ses mots, pour finir secoua légèrement ses menottes : « rien qui puisse justifier ceci. » Il soupira.

Le silence s'installa, puis le jeune homme ajouta à voix basse.

« A l'institution où j'ai grandi, le bruit courait que les riches occidentaux venaient se fournir en petits orphelins dans les pays sous-développés pour servir de cobaye dans leurs laboratoires médicaux. »

Pierre ricana, puis se rendit compte que Marco avait parlé sérieusement. Il soupira à son tour.

« Cette conversation ne rime à rien. Mange, Marco. »

Son prisonnier lui obéit docilement.

Sitôt les plateaux récupérés par les hôtesse, il se tourna de nouveau vers le hublot et ne bougea plus. Assez vite, il s'endormit.

Il avait probablement pas mal de sommeil à rattraper, et malgré la cure qui lui avait été imposée le matin, il dormit jusqu'à l'annonce de l'atterrissage imminent. Il se réveilla alors en sursaut, et Pierre qui l'observait attentivement le vit lancer un regard d'enfant perdu sur cet environnement si étrange pour

lui. Il eut l'air un bref moment de ne pas arriver à comprendre où il était, fixant son poignet menotté en fronçant les sourcils. Puis il croisa le regard de Pierre et murmura en espagnol.

« Bon dieu. C'est pas un cauchemard, alors... »

Pierre lui dit : « Attaches ta ceinture, on atterit. » Le jeune homme obéit.

Après l'atterrissage , Pierre fit attendre sa petite troupe jusqu'à ce que tout les passagers aient quitté l'appareil. Il remit des menottes aux poignets de Marco, défit la paire qui le reliait à l'accoudoir. Le haut de la combinaison de ce dernier était toujours noué à sa ceinture, mais Pierre n'eut pas le coeur de lui demander de la remettre correctement.

Le pantalon orange était suffisamment visible, décida-t-il.

Comme dans l'aéroport paversien, il se plaça devant, Gilles et Patrick suivant avec leur prisonnier. Le hall d'arrivée était bondé, il était environ 17h eures heure locale, et là encore beaucoup de gens se retournèrent sur cet homme qu'on emmenait entravé.

Un groupe de jeunes se mit à ricaner particulièrement bruyamment, et quand ils passèrent à côté, l'un d'eux cracha délibérément au visage de Marco. Pierre qui était devant ne l'avait pas vu, mais il se retourna en entendant l'exclamation indignée de Gilles et les rires devenus encore plus gras. Il vit Marco s'essuyer la joue et baisser la tête, comme résigné.

Pierre eut l'impression que toute la colère qu'il réprimait depuis le coup de fil de Freir , depuis qu'il s'obligeait à accomplir une série d'actions qu'il ne comprenait pas et pour lesquelles ils se détestait à chaque seconde un peu plus, allait enfin pouvoir s'exprimer.

Avec un grand calme apparent, il dit à Patrick.

« Ammène-moi ce petit rigolo. On t'attend là.

- Avec plaisir », répondit Patrick lui aussi furieux .

Il s'approcha de l'homme et le saisit au collet. Il le ramena manu militari devant Pierre, qui lui dit.

« Vos papier, s'il vous plait. »

L'homme avait cessé de ricaner, entouré des trois militaires armés qui n'avaient pas l'air d'apprécier sa plaisanterie.

« C'est bon », protesta-t-il d'une voix de fausset, « c'était pour rigoler. »

Personne ne lui répondit. Pierre répéta :

« Vos papiers, vite. »

Le jeune sortit son porte-feuille et Pierre le mit dans sa poche.

Leur arrêt n'était bien sûr pas passé inaperçu, et comme il l'avait escompté quatre policiers de la douane arrivèrent.

Pierre sortit sa carte : « Bonjour, Messieurs, Colonel Bodin. Je suis en mission de transfert. »

Les policiers le saluèrent.

« Nous avons du interpellé ce monsieur, qui par ailleurs est semble-t-il sans papier. Je vous serais reconnaissant de le garder un moment avec vous, il serait probablement intéressant de le fouiller complètement et de prolonger sa mise à disposition le plus longtemps possible. »

Les policiers captèrent sans souci le sous-entendu, et deux d'entre eux saisirent le jeune con par le bras.

« Bien sûr, mon Colonel. Vous pouvez compter sur nous, on va bien s'occuper de lui. »

L'autre était tellement sous le choc qu'il ne put sortir un mot. Pierre sans un regard de plus tourna les talons et ses trois compagnons le suivirent. Le groupe de jeune n'osa pas protester de peur sans doute, et à raison, de subir le même sort que leur copain.

Marco ne disait rien, et Pierre ne se risqua pas à croiser son regard.

Ils passèrent par le PC de sécurité, les formalités furent accomplies relativement rapidement. L'officier de service informa Pierre qu'il était attendu au troisième parking.

Ils entraînèrent donc Marco jusqu'au troisième sous-sol, et repèrent facilement la voiture qui les attendait grâce au chauffeur en tenue militaire qui patientait à côté. Ce dernier fit le salut réglementaire à Pierre quand ils

s'approchèrent.

« Bonjour, mon Colonel. »

Il ouvrit la portière arrière. Patrick fit le tour et monta de l'autre côté, tandis que Gilles faisait assoir Marco entre eux sur la banquette.

Il doit commencer à s'y habituer, songea Pierre. Cela ne fait jamais que le troisième trajet en une semaine qu'on se connaît qu'il fait menotté entre Gilles et Patrick à l'arrière d'une voiture..

Pour ne pas déroger aux bonnes vieilles habitudes, lui-même prit place à l'avant. Il y avait une bonne demi-heure de route de l'aéroport au Centre d'Investigation, sans compter les bouchons. Pierre alluma la radio et rechercha un bulletin d'informations.

Marco restait tranquille et silencieux à l'arrière, le visage aussi fermé que lors de la traversée de l'aéroport, et Pierre qui le regardait régulièrement par le biais du rétroviseur se demanda une fois de plus ce qu'il pouvait bien ressentir.

S' il est bien celui qu'il prétend être, comme il doit être déboussolé. En quelques heures il a perdu en vrac sa liberté, ses amis, son boulot, son pays. Et je ne sais pas ce que Freir lui veut, mais il risque de ne pas rigoler non plus dans les heures à venir.

Soudain, Marco s'anima. Il se pencha brusquement en avant, le visage tourné vers la vitre arrière gauche. Patrick jura et repoussa violemment le jeune homme, le forçant à se radosser sur la banquette.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

Marco maugréa. « C'est bon, je voulais juste la voir. »

Pierre se demanda de quoi il parlait, quand il se rendit compte qu'ils étaient en train de traverser, à allure plus que réduite étant donnée la densité de circulation habituelle à cet endroit, la Place de L'Etoile.

Et, merde, le gosse veut juste voir la Tour Eiffel, réalisa-t-il le coeur serré.
« Laisse le jeter un coup d'oeil, Patrick, » ordonna t il. Il se tourna vers Marco.

« La place de L'Etoile, elle donne sur les principaux axes parisiens. Au bout,

là-bas, tu as l'Arc de Triomphe. »

Marco lui lança un regard aigü, mais se pencha de nouveau pour regarder dans la direction qu'il lui indiquait. Il ne demanda rien de plus, mais continua de contempler avidement les rues dans lesquelles ils passèrent, admirant silencieusement les célèbres bâtiments : Louvre, musée d'Orsay... et se murmurant pour lui-même les noms des rues du coeur de ce Paris d'une familiarité universelle.

Hormis le fameux rond-point sus-cité, le trafic resta relativement fluide et quarante minutes plus tard, la voiture se gara sur le parking extérieur du CII, juste devant la porte d'entrée du bâtiment principal.

Ils descendirent et cette fois durent pousser légèrement Marco à deux reprises pour lui faire gravir les quelques marches qui permettaient l'accès au bâtiment, dans lequel le jeune homme n'avait très manifestement aucune envie d'entrer. Il ne résista cependant pas plus avant, et une fois à l'intérieur inspecta son environnement avec sa curiosité et sa vivacité habituelle.

Lequel était probablement effectivement assez fascinant pour lui. L'intérieur du CII et notamment la première impression donnée par l'immense hall d'accueil était complètement différent du Centre d'Investigation des Services Secrets paversiens. Le bâtiment avait été refait à neuf il y a à peine deux ans, et dégageait toujours une modernité impressionnante avec son sol lisse, ses écrans plats géants qui occupaient tout un pan du mur, retransmettant en même temps les programmes de plus de cinquante chaînes de télévision, et le comptoir étincelant derrière lequel officiaient quatre agents d'accueil tous équipés d'oreillettes qui parlaient sans s'interrompre tout en paniotant à toute vitesse derrière leurs écrans d'ordinateur.

En Paversie, les bâtiments dans lesquels Marco avaient servi dataient des années quarantes et il était évident qu'il n'y avait jamais eu de budget consacré à leur rennovation, tout juste à leur assurer un fonctionnement correct; l'accueil était constitué par deux sergents, l'un bedonnant et l'autre obèse, tous deux grisonnants, sommeillant à tour de rôle derrière un petit bureau tout simplement posé dans un coin de l'entrée.

Pierre alla remettre les dossier de transfert à la jeune agent, Denise, qui officiait à l'extrême gauche du comptoir d'accueil. Tout le personnel

travaillant au CII était de formation militaire, et après l'avoir dûment salué elle récupéra sans mot dire le dossier et scanna le code-barre situé sur le premier document, permettant d'ouvrir le fichier Marco Liebor déjà en place pour y valider l'arrivée au Centre du jeune médecin.

Elle informa ensuite Pierre sur leur prochaine étape.

« Le Colonel Freir a demandé à ce que M. Liebor soit emmené dès son arrivée en C 317, par vos soins, mon Colonel. »

Pierre haussa un sourcil, cela ressemblait presque de nouveau à un ordre et tout en appréciant du moins jusqu'ici très sincèrement Gaston , il ne pouvait s'empêcher de trouver plus que désagréable cette nouvelle manie qu'il semblait avoir de lui faire exécuter ses quatre volontés.

Mais comme de toute façon il ne comptait pas lâcher Marco sans savoir quel sort lui était réservé, il prit une fois de plus sur lui et acquiesça.

« Pas de problème », dit-il , « on l'emmène. »

Il se dirigea vers un des trois ascenseurs au fond du hall, et bien sûr sa petite troupe lui emprunta le pas. Arrivés au troisième étage, celui du Service de Recherche Médico-Biologique justement dirigé par son ami, ils traversèrent deux couloirs avant d'atteindre la porte C317.

Pierre sonna. Il n'était encore jamais entré dans cette salle. Il fut surpris de voir la porte s'ouvrir sur deux militaires certes, mais infirmiers du Service de Santé des Armées. Celui qui avait déclenché l'ouverture automatique salua lui aussi son supérieur, et demanda :

« Il s'agit de Liebor ? Parfait, le client était attendu. »

Et, s'adressant à Gilles et Patrick : »Vous pouvez l'installer dans le premier fauteuil, les gars ? »

La salle était visiblement une sorte d'infirmierie, avec un mobilier et du matériel médical dernier cri, et trois fauteuils inclinés pourvus de sangles destinés à recevoir des patients, volontaires ou non.

Volontaire, Marco ne l'était pas. Il se débattit avec la même violence et la même efficacité dont il avait fait preuve lors de son interrogatoire à l'Ambassade, quand Freir avait voulu lui injecter son sérum de vérité.

Il asséna directement un monstrueux coup de tête au pauvre Gilles et dans la demi-seconde qui suivit mit Patrick à terre avec un traître coup de genou en dessous de la ceinture. Les infirmiers réagirent immédiatement, mais Marco donna un coup dans un chariot qui se renversa entre eux et lui, le matériel probablement coûteux qui était dessus se fracassa sur le sol.

Trois autres hommes arrivèrent de l'arrière salle en courant, et bien sûr la révolte du paversien menotté fut vite maîtrisée. Il s l'acculèrent contre un mur et l'y plaquèrent violemment. La tête de Marco heurta la paroi avec un bruit sourd, mais il continua malgré tout d'essayer de se débattre, quand la voix de Freir s'éleva avec une jovialité complètement inappropriée.

« Et bien, et bien, Docteur Liebor ! C'est vous qui détruisez du matériel médical de ce prix ? Ne me dites pas que vous avez peur des piqûres ? »

Marco s'immobilisa, toujours fermement maintenu contre le mur. Il ne répondit rien. Pierre était resté immobile, lui aussi comme son prisonnier surpris et inquiet de ce qui l'attendrait une fois sanglé au fauteuil, et il comprenait donc fort bien sa réaction. Il croisa son regard et y lut pour la première fois depuis qu'il connaissait le jeune homme une véritable appréhension. Celui-ci respirait très vite, et parvint finalement à dire d'une voix hâchée.

« Je ne veux pas. J'en ai marre de vos saloperies. Je ne suis pas.. »

Il ne termina pas sa phrase. Pierre savait ce qu'il redoutait : « Ils utilisent des orphelins comme cobaye »... et dire qu'il s'était moqué de lui quelques heures plus tôt.

Pierre se tourna vers son ami.

« Bonjour, Freir.

- Bonjour Bodin », dit celui-ci. « Le voyage s'est bien passé ?

- Impeccable », répondit Pierre, « en dehors d'une petite anesthésie générale, d'une épaule démise et de ceci.. »

Il fut secrètement soulagé de voir Freir grimacer brièvement.

« Allons allons », continua celui-ci du ton débonnaire qu'il semblait décider à employer, « il s'agit d'un malentendu. Dr Leibor, il est hors de question de

vous injecter quoi que ce soit. On va juste vous faire une prise de sang, un simple recueille. C'est la procédure pour toutes les personnes revenant d'Amérique du Sud ou d'Afrique. D'ailleurs le Colonel Bodin va y passer en même temps que vous , d'accord ? »

Il fit un petit signe à Pierre, qui, bien que de plus en plus surpris par la tournure de la situation, acquiesça.

« Pendant ce temps, » dit Freir, emmenez donc les deux blessés en salle 8, j'arrive tout de suite ».

Gilles et Patrick furent escortés par deux collègues dans la pièce voisine.

Marco, toujours immobile, ne semblait pour autant pas se calmer. Pierre décida de jouer le jeu même si avait l'impression de n'en maîtriser aucune règle, il remonta donc sa manche et s'assit dans le fauteuil du milieu.

Marco le suivit des yeux et son regard ne le quitta pas tandis qu'il se laissait emmener et qu'on l'allongeait sur le premier fauteuil. Deux hommes le continrent fermement pendant qu'on lui ôtait ses menottes et qu'on lui fixait des sangles aux chevilles et aux poignets. Un des infirmiers s'approcha de lui et lui montra presque gentiment la seringue et les tubes sur le chariot. Marco détourna son regard de Pierre pour le poser sur ce matériel qu'il reconnut visiblement comme le nécessaire de prélèvement, et non d'injection, annoncé.

Il hocha la tête, se laissa poser le garrot puis prélever du sang sans bouger. Le deuxième infirmier en fit autant à Pierre. On fixa aux deux hommes de manière presque parfaitement synchronisé un petit pansement, et Pierre se redressa et rabattit sa manche alors que le jeune homme restait attaché. Freir s'empara d'un des cinq tubes qu'on leur avaient prélevés chacun et déjà dûment étiquetés et les agita devant lui avec une expression d'extrême satisfaction.

« Ah », soupira-t-il , campé devant Marco. « Depuis le temps que je les attendais ! »

Marco murmura : « Qu'est ce que vous faites, Freir ? Ca rime à quoi, tout ça ? »

Freir sourit gentiment à Marco.

« Vous allez pouvoir prendre un peu de repos, Docteur Liebor, avant que

nous ayons tous deux un petit entretien. Le temps de vous remettre du voyage et du décalage horaire, et le temps aussi à certaines petites hélices de libérer leurs bases... »

Pierre ne comprit absolument pas à quoi Freir faisait allusion, mais Marco devint très pâle. Il regarda Pierre de nouveau, puis Gaston avec une supplique dans les yeux et murmura comme à bout de souffle.

« Vous n'avez aucun droit de faire ça. »

Freir cessa de sourire. Il se pencha vers Marco et répondit, également à voix très basse mais néanmoins parfaitement audible.

« Allons, Marco. Après ce que je t'ai infligé, tu te doutes bien que ce n'est pas un détail de ce genre qui va m'arrêter ? Rendu à ce stade, je n'en suis plus à ça près.. »

Il se redressa, et ordonna à deux des hommes qui étaient venus en renfort un peu plus tôt.

« Vous pouvez escorter Monsieur dans sa chambre. C 389. »

Le jeune homme était toujours blanc comme un linge, et semblait plus ou moins en état de choc. Il se laissa relever, remettre les menottes et emmener sans aucune résistance, et sans plus regarder personne en particulier.

Pierre ne dit rien non plus. Il attendit que le prisonnier soit sorti de la salle et se tourna vers Freir.

Ce dernier soupira.

« Merci beaucoup de ta confiance Pierre. J'imagine que les dernières heures ont été difficiles.

- Pire, » répondit Pierre à mi-voix.

« Le plus dur est fait, maintenant », dit Gaston.

« Tu m'expliques ?

- Je ne peux pas encore être très précis, je regrette, vraiment. Disons que j'ai acquis la certitude que lorsque Marco est venu fouiner dans ton bureau à l'ambassade, il avait des motivations très personnelles et bien autres que le seul souci de se faire un peu de blé. J'ai une hypothèse à ce sujet, et je dois

absolument la vérifier. Si elle se confirme, sa présence ici me sera indispensable pour en gérer les conséquences.

- A quoi penses-tu ?

- Je ne peux pas t'en parler, il faut absolument que je sache avant de le faire si je me suis ou non trompé. Pour ça, je dois faire quelques analyses sur le sang de Marco.

- Il se drogue, à ton avis ?

- Non, non, rien à voir. Pierre, s'il te plaît, laisse moi finir ce que j'ai commencé. Je te jure que dès que j'y vois plus clair, je t'explique tout. »

Les deux hommes, amis de longue date, se regardèrent un long moment dans les yeux. Pierre céda avec un haussement d'épaule.

OK. Quand est-ce que tu en sauras plus?

- Après-demain, je pense. » Gaston hésita, se dit qu'il ferait bien de se laisser une marge après la réception des résultats pour décider de la façon de les présenter à son ami. Il rectifia donc.

« Peut-être soixante-douze heures. Je te tiens au courant. «

Pierre, il le savait, n'était pas dupe. Il ne répondit rien, cependant, et Gaston qui le connaissait bien savait que son laconisme ne présageait rien de bon. Finalement, Pierre se leva.

« A très bientôt, alors. »

Il quitta la pièce à son tour.

Resté seul, Gaston se laissa tomber sur le fauteuil où avait été attaché Marco avec un grand soupir. Il avait les jambes en coton. Il se força à se relever, prit les tubes EDTA qui attendaient sur la paillasse et passa les déposer au laboratoire d'analyses moléculaires. Ceci fait, il retourna à son bureau, hésita un moment, prit ses affaires et décida de rentrer chez lui. Désormais, tout comme Marco et Pierre, il ne lui restait plus, à lui aussi, qu'à se reposer en attendant l'analyse génétique. Ce que bien entendu, il fut incapable de faire.

.....

La tête dans les mains, assis sur le lit de la cellule dans laquelle il

avait été enfermé, Marco non plus ne parvenait pas à se calmer. Il n'arrivait pas à analyser la situation dans laquelle il était.

Le sous-entendu de Freir, le recueil de sang effectué également chez Bodin, le replongeait bien contre son gré dans ses fantasmes de recherche de son père. Et il en était furieux. C'était complètement irréaliste de penser que la France ait pu organiser et financer son extradition pour un motif de ce type. Sans compter le fait que Bodin lui même était à mille lieux de ce genre de délire, et qu'il ne voyait absolument pas comment une autre personne, même Freir, pourrait envisager un scénario de ce genre.

Dans le même temps, il ne comprenait absolument pas non plus ce qui avait pu motiver son arrestation et son transfert en France. Il avait bien conscience que son volontariat posait questions à bon nombre de personnes, Carlos Sarrul compris, mais la réaction lui paraissait plus que disproportionnée. Et s'il était suspecté, pour dire les choses clairement, d'appartenance au réseau Aphrosine, pourquoi Pierre affirmerait-il ne pas être au courant des motifs de son transfert ? Pourquoi avait-il pris la peine de s'assurer qu'il mange, de protéger ses poignets, de le venger lorsqu'il s'était fait cracher dessus ? Il devrait au contraire le détester pour être du côté de ceux qui avait assassiné sa famille ?

Et pourquoi Freir avait-il fait en sorte de rendre sa captivité la plus agréable possible ?

Car il n'était pas dans des conditions de détention ordinaire. La pièce dans laquelle il se trouvait pouvait bien être qualifiée de cellule, puisqu'il y était enfermé. Mais dans les faits, elle ressemblait plutôt à une chambre d'hôtel. Un vrai lit, sur lequel il avait trouvé un jean, une chemise, un pull, un assortiment de caleçons et chaussettes, à sa taille. Neufs, les étiquettes en faisaient foi, et témoignaient également des marques onéreuses à lesquelles appartenaient ces vêtements. Des affaires de toilettes, à l'exception d'un rasoir.

La chambre était équipée d'une cabine de douche, de toilettes derrière un paravent, d'une télévision, d'une petite table avec une chaise, sellées dans le sol.

Et sur la table, Marco avait trouvé une tablette. Il savait ce que c'était, son chef de service s'en était offert une récemment et lui avait montré. Bien sûr,

lui-même n'avait pas les moyens de s'en acheter.

Elle était chargée. Marco l'avait allumée, surpris. Ce n'était pas le genre d'objet qu'il s'était attendu à trouver ici, et sa présence l'avait frappé dès qu'il était entré dans la pièce, après qu'on lui eut ôté ses menottes et verrouillé la porte derrière lui.

La page d'accueil s'était ouverte sur deux icônes principales, l'une représentant un livre, l'autre une clé de sol.

Sur la table était également posé un casque d'écoute sans fil. Marco avait appuyé sur la première icône, et une liste innumérable de titres de livres en espagnol, français et anglais s'était affichée. Chacune donnant directement accès à l'intégral de l'ouvrage référencé. Même chose concernant le deuxième répertoire, celui des œuvres de musique.

Marco, abasourdi, avait éteint l'appareil et s'était effondré sur le lit.

Il y resta jusqu'à ce que quelques coups frappés à la porte ne le fassent se redresser, en alerte. Deux hommes firent leur entrée. L'un resta sur le seuil, les yeux fixés sur Marco. L'autre s'avança et déposa un plateau repas sur la table, dit simplement

« Bon appétit », et repartit. La porte fut verrouillée à nouveau sans qu'un mot de plus fut échangé.

Il avait faim, et son dîner sentait bon. Il s'assit donc et commença à manger. Le menu était simple : pâtes bolognaises, une salade verte, un flan, mais délicieux.

Au bout de quelques bouchées, Marco ralluma la tablette et choisit une musique, le Boléro de Ravel. Il recommença à manger, s'interrompit de nouveau et passa au registre littéraire. Il découvrit ainsi qu'il pouvait tout à la fois lire et écouter la musique. Il choisit un livre au hasard, en français : L'Alchimiste, et se plongea dans sa lecture tout en finissant de manger. Il se surprit à sourire.

Marco lisait exceptionnellement vite, et ce n'était pas un gros volume. Plutôt un conte philosophique, d'ailleurs, qui lui plut beaucoup. Il s'endormit vers une heure du matin et rêva de sable, de moutons, et d'un faiseur d'or paternel qui le tenait en joue du bout de son sabre et qui avait le visage de Pierre

Bodin...

Il passa la journée et la nuit suivante absolument tranquille, seulement dérangé par les ballets des gardiens déposant et venant rechercher les plateaux repas. Il n'éprouva pas le besoin d'allumer la télévision. Il mangea consciencieusement tout ce qu'on lui apporta, comme le lui avait conseillé Pierre. Il dormit un peu, écouta toutes sortes de musique, familières comme totalement inconnues, lut beaucoup.

Au matin du deuxième jour, après avoir débarrassé son petit déjeuner, vers neuf heures, les gardiens revinrent avec de la mousse à raser et un rasoir jetable.

« Si vous souhaitez l'utiliser », dit l'un d'eux, « on le récupérera dans quinze minutes. Vous verrez le Docteur Freir en entretien en fin de matinée. »

Le coeur de Marco se serra. Il hocha la tête, et comme l'homme avait l'air d'attendre qu'il dise quelque chose, se força à répondre.

« Je veux bien, merci. » L'homme déposa les objets sur la table et sorti.

Marco était habituellement rasé de près, et cela lui fit du bien de se débarrasser de sa barbe de quatre jours. Il prit sa douche, remit le jean et la chemise qu'il avait trouvés sur son lit.

Le gardien vint récupérer le nécessaire de toilettes et inspecta soigneusement le rasoir pour vérifier l'intégralité de sa lame. Satisfait, il quitta la cellule, laissant le jeune homme à la fois impatient de savoir bientôt enfin ce qu'on lui voulait, mais également en proie à une angoisse de moins en moins supportable à mesure que la matinée s'écoulait.

Lorsqu'on vint enfin le chercher, à 10 Heure 50, il s'aperçut en tendant docilement ses poignets lorsqu'on le lui demanda pour se faire passer des menottes, plus légères que celles utilisées lors de son transfert, qu'il tremblait. Il fut emmené à un autre étage, plus haut, et à travers trois couloirs différents avant qu'on ne le fasse entrer dans une salle rectangulaire, meublée d'une grande table et de deux chaises se faisant face de part et d'autre de celle-ci. Un micro, comme à la radio, se trouvait au centre. Un écran plat était fixé sur un des murs.

On le fit asseoir sur le premier siège, et ses menottes furent passées dans un

anneau plus que solidement intégré à la table devant lui. Les trois hommes qui l'avaient ainsi escorté depuis sa cellule sortirent tous, le laissant complètement seul.

Marco contempla ses mains qui tremblaient toujours. Il jeta un coup d'oeil autour de lui. Rien de particulier hormis six cameras situées au plafond, qui balayaient toute la pièce. Il soupira, posa son front qui lui semblait brûlant contre la table fraîche et s'obligea à respirer lentement. Il ne se redressa qu'en entendant la porte s'ouvrir puis se refermer. Il se retourna autant qu'il le pouvait. Freir se tenait seul sur le seuil, un dossier à la main, et le regardait d'un air grave.

.....

Gaston était arrivé à son bureau à six heures. Il avait été incapable de se rendormir après quatre heures du matin, et savait que les résultats devaient arriver en fin de nuit. Il n'eut effectivement pas longtemps à les attendre, et lorsque le dossier arriva, il jeta à peine un coup d'oeil à la page de synthèse.

Il se connecta sur le serveur du CII, réserva un créneau d'entretien avec le résident de la C389 en salle d'interrogatoire N°7, qui était libre à onze heures. Il cocha les options hors caméra, hors enregistrement sonore dans les consignes de préparation de la salle.

Il attendit huit heures, se rendit au pôle administratif et effectua les démarches nécessaires auprès d'une des personnes du service qui lui était personnellement redevable : deux ans auparavant, il l'avait aidé à faire opérer son frère d'une tumeur cérébrale aux Etats-Unis quand la médecine française avait baissé les bras. L'homme opéré était toujours en vie, et son frère travaillant pour le service fut ravi d'aider Gaston à effacer le nom de Marco Liebor des registres du CII et d'éponger ainsi une partie de sa dette envers lui.

Il avait ensuite regagné son bureau et attendu onze heures en rongant son frein.

Arrivé devant la porte de la salle 7, il respira un grand coup et entra sans s'autoriser la moindre hésitation.

Son prisonnier se retourna en entendant la porte s'ouvrir. Gaston la referma

soigneusement derrière lui. Il avança, contempla un moment le jeune homme. Marco n'en menait de toute évidence pas large, ce qui était bien compréhensible.

Gaston dit : » Bonjour, Marco. Tu t'es bien reposé ? »

Marco serra les poings et répondit d'un ton posé.

« Allez vous faire foutre. »

Gaston soupira. Il avait pensé libérer Marco de ses menottes pour commencer, mais devant la violence contenue qui émanait de son interlocuteur, il décida que quelques minutes de plus de captivité ne changeraient pas grand-chose.

Il s'assit donc en face du jeune homme, posa son dossier sur la table. Il pianota sur la console de commande intégrée qui se trouvait devant lui, et l'écran sur le mur d'en face s'alluma. Il y avait fait charger l'interrogatoire de Marco en Paversie. Il retrouva rapidement le passage qu'il cherchait, celui où Pierre quittait la pièce lorsqu'ils avaient cru que le jeune paversien était résistant à leur produit.

Il ne quitta pas Marco des yeux tandis que celui-ci se voyait, bouche bée, répondre en français à Gaston qu'il était venu à l'ambassade chercher son père, l'Homme du Rêve, et avouer qu'il y avait trouvé sa mère.

Quand le Marco sur l'écran perdit conscience, Gaston éteignit l'appareil. Le Marco en face de lui avait baissé les yeux et contemplait obstinément ses mains, refusant de croiser son regard.

Gaston se mit à parler.

« Je t'avais repéré parmi les serveurs, tu sais. C'est pour ça que je t'ai tout de suite reconnu aux urgences. Ce n'était pas grand-chose, je m'étais simplement fait la réflexion, en te voyant servir les cocktails, que tu ressemblais à Pierre. Que c'est comme ça que j'imaginais Thomas, s'il avait vécu. »

Marco ne bougeait pas, aussi immobile qu'une statue.

« C'était une simple réflexion en passant, et je n'y ai pas attaché grande importance.

J'ai commencé à avoir de sérieux doutes lorsque après t'avoir fait l'injection,

j'ai compris qu'il était inutile de te parler en espagnol, que tu ne le comprenais plus, mais que tu répondais sans problème si on te parlait français. Ta langue maternelle. Et ça. L'Homme du Rêve... Ta mère... De quoi parlais-tu ? De la photo d'Isabelle dans le bureau de Pierre ? »

Il vit Marco rougir, mais ce dernier se taisait toujours. Gaston soupira.

« Marco...Je ne t'ai pas fait venir ici pour te torturer. »

Il attendit. Le jeune homme répondit enfin, d'une voix très basse, sans lever les yeux.

« Alors, ne me forcez pas à le dire. »

Brusquement, Gaston se leva. Il alla posa le dossier juste devant Marco, à portée de ses mains même attachées, et retourna se rasseoir.

Marco était maintenant très pâle, et ne bougeait toujours pas. Gaston n'en pouvait plus. Il tapa brusquement sur la table.

« Allez Marco, merde ! Ais le courage d'aller au bout de ce que tu as commencé ! »

Le jeune homme sursauta. Puis, très lentement, il ouvrit le dossier et se pencha sur la première page.

Il s'agissait de l'étude d'ADN entre Isabelle Bodin, entérée à Urabi, et le jeune garçon enterré avec elle. La conclusion était brève : Absence de filiation.

Marco secoua la tête, mais tourna la page. La seconde concernait l'étude ADN de ce même garçon et de Pierre Bodin. La conclusion était identique.

Sur la troisième page, il y avait l'étude de son ADN, Marco Liebor, avec celle d'Isabelle.

Recherche de filiation positive. Risque d'erreur inférieur à 0,01 %.

Sans réaction apparente, Marco arriva à la dernière page, celle comparant son ADN avec celui de Pierre.

Recherche de filiation positive. Risque d'erreur inférieur à 0,01 %.

Marco referma le dossier et se mit à pleurer.

Il pleurait sans bruit, assis très droit sur sa chaise. Des larmes d'épuisement,

de colère, de peur et de soulagement.

Gaston était désespéré. Il se leva, dit :

« Si tu savais à quel point je suis désolé... »

Marco ne sembla pas l'entendre.

Gaston ajouta. « Je vais faire appeler Pierre. »

Cette fois, Marco tressaillit.

« Non, Freir, pas maintenant. Pas comme ça. »

Gaston hocha la tête, et commença à fouiller la poche intérieure de sa veste, où il avait mis la clé des menottes remise par les gardiens du jeune homme.

Ce faisant, il remarqua soudain que le voyant des caméras sur la console centrale de commandes était resté allumé malgré ses consignes. Il pressa le bouton, notant intérieurement qu'il faudrait qu'il récupère le film des minutes venant de s'écouler, sortit la clé et détacha Marco.

Le jeune homme se frotta machinalement les poignets, s'essuya le visage. Il faisait de gros effort pour reprendre le dessus. Freir lui tendit un mouchoir qu'il accepta. Il se moucha, dit en reniflant.

« Pitoyable, pas vrai ? »

Gaston était sidéré.

« Marco, crois-moi, si quelqu'un est pitoyable ici, ce n'est pas toi.

Viens, on s'en va.

- Comme ça ?

- Oui, tu n'as plus rien à faire ici, maintenant. D'ailleurs tu n'es jamais venu.

Je t'emmène chez moi. J'ai encore beaucoup de choses à te dire, et il faut qu'on trouve la meilleure façon de présenter les choses à ton.. de lui présenter les choses. »

A ce moment, le protable de Freir vibra. Il y jeta un coup d'oeil.

« C'est Pierre. »

Il rejeta l'appel, prit Marco par l'épaule.

« Sortons d'ici. »

Le jeune homme le suivit dans le couloir. Ils prirent l'ascenseur, directement jusqu'au sous-sol où était garée la voiture de Gaston. Ce dernier ne prit pas le risque de repasser par son bureau, de peur de croiser son ami.

Ils montèrent dans le véhicule, et furent interpellés par le gardien du parking au moment où Gaston insérait son badge pour déclencher l'ouverture de la barrière de sortie du parking.

« Colonel Freir, le Colonel Bodin cherche à vous joindre. Il s'agit d'une urgence. »

Il lui tendit un téléphone, au bout duquel Bodin se trouvait probablement en ligne. Gaston échangea un regard avec Marco, qui ne respirait plus. Il secoua la tête.

« Je ne peux pas prendre la communication maintenant. Dites-lui que je le rappelle dès que possible. »

La barrière s'ouvrit, il récupéra son badge et démarra au nez du gardien interloqué.

.....

Ils roulèrent quelques minutes en silence, puis Marco dit.

« Je ne comprends toujours pas... »

Gaston demanda : « quoi ? »

Marco eut un pâle sourire. « Tout. Comment.. comment est ce possible ? Qui est l'enfant enterré là-bas ? »

Gaston grimaça.

« C'est à ce moment-là que tu as renoncé, hein ? Quand Pierre t'a dit que son fils était inhumé à Urabi. Pourtant, tu l'avais bien reconnu, Pierre ? C'est pour ça que tu as voulu aller toi même à l'ambassade ? »

Marco soupira.

« Oui et non. J'ai eu le dossier de mission entre les mains, et effectivement dès que j'ai vu la photo de Pierre, j'ai pensé à ce rêve que j'avais beaucoup

fait pendant mon enfance.

-De quoi s'agissait-il ? »

Le jeune homme soupira.

« Rien d'extraordinaire. Je suis à l'orphelinat, un homme vient me chercher, c'est mon père, il me ramène chez moi. J'ai toujours eu une vision très précise de son visage. Pierre lui ressemblait en un peu plus vieux. Sur le coup, je n'ai pas réagi plus que ça. Mais la nuit suivante, j'ai refait plusieurs fois ce rêve, ça ne m'était pas arrivé depuis plusieurs années. La nuit d'après, pareil. Je me suis dit que mon inconscient me jouait de tours à cause de cette photo, et que le plus simple pour arrêter ça au plus vite était de voir l'homme en réalité pour me montrer à moi même qu'il n'avait rien à voir avec moi. »

Gaston était arrivé au parking de son immeuble . Il se gara, coupa le moteur et se tourna vers Marco.

« Seulement, voir Pierre en vrai t'a conforté dans ta première impression, c'est ça ?

- Non, pas vraiment, » dit Marco. « En fait en le voyant je n'ai plus trouvé qu'il ressemblait tant que ça à l'Homme de mon rêve . Il avait l'air tellement froid. Et j'étais aussi concentré sur ma mission. Seulement, dans le bureau, la photo... c'était ma mère. »

Il s'essuya les yeux. « Et merde.. j'en ai marre. »

Gaston ouvrit la porte.

« Allez, viens ».

Ils prirent un nouvel ascenseur. Gaston habitait un spacieux F3 au dernier étage de l'immeuble. Il était divorcé, mais sa fille, qui faisait des études de droit, vivait sous son toit, quoique de manière très indépendante, depuis quatre ans qu'elle avait commencé son cursus universitaire. Heureusement, on était vendredi, et elle devait partir directement après ses cours passer le Week-end chez sa mère qui vivait à Macon,.

L'appartement était donc vide. Il conduisit Marco à la cuisine, lui prépara un café sucré. Le jeune homme ne disait plus rien.

Gaston savait que le mieux était de continuer à crever l'abcès.

« Isabelle. Tu l'as reconnue tout de suite, alors ? »

Marco, assis à la table de la cuisine, serrait sa tasse dans ses mains. Il regarda Gaston mais ne semblait pas le voir vraiment. Au bout d'un long moment, il répondit lentement.

« Le plus étrange, c'est que je ne me rappelle pas avoir jamais rêvé d'elle. Mais oui, quand j'ai vu la photo, c'était une certitude pour moi.

En repartant de cette soirée, j'étais complètement perdu. Seulement, j'ai enchaîné sur ma garde à l'hôpital et lorsque j'ai revu Pierre, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour mes petites considérations personnelles..

ca m'a un peu repris pendant le séjour au Palazzo. Certaines façons d'être de Pierre, surtout quand il se détendait, me semblaient très familières. Mais je me disais aussi que j'étais probablement en train de me convaincre tout seul de ce que j'avais tellement envie de croire. »

Il changea de ton, et se mit à parler plus vivement.

« Et oui, bien sûr, je n'avais aucun raison de me poser d'autres questions quand il m'a dit savoir où était son fils. Alors ? C'est qui, cet enfant ? »

Gaston respira un grand coup.

« Une terrible erreur. La mienne, pour être exacte. »

Marco le contemplait avec de grands yeux.

Le français dit brutalement.

« C'est moi qui suis allé reconnaître les corps. Après l'attentat. Il y en avait deux, retrouvés dans la voiture qui avait explosé. Une femme et un enfant. Déjà, en arrivant sur place, connaissant ce bilan, je n'avais aucun doute. J'ai identifié formellement Isabelle ; et c'était déjà si dur.. L'enfant .. son visage n'en était plus un. Je n'ai jamais douté qu'il puisse s'agir de quelqu'un d'aure que de Thomas. Je suis tellement désolé... »

Le jeune homme ne dit rien. Gaston ajouta.

« J'ai mené l'enquête, cette dernière semaine. Tu as été trouvé quelques heures après derriere une poubelle à l'hôpiatl de Hunaïs, à deux km. Quelqu'un a dû t' y déposer, qui t'avait probablement trouvé sur le lieu de l'attentat . Tu avais dû

être projeté assez loin du véhicule par l'explosion, et comme on avait déjà les deux corps attendus... Personne ne savait que vous étiez trois dans la voiture. J'ai fait interroger le voisinage. Un garçon du même âge a effectivement disparu à cette période, mais sa disparition a été signalé plusieurs semaines après car apparemment, il avait l'habitude de s'absenter parfois assez longtemps de chez lui sans que personne ne s'en émeuve plus que ça. Il s'appelait Pablo. »

Marco dit : « Pablo Montessar. »

Freir inspira brusquement. Une preuve de plus, si tant est qu'il y en avait encore besoin d'une.

« Oui. Bon Dieu...Tu t'en souviens ? »

Marco hésita.

« Non, mais je sais que son nom, c'est Montessar.

- Ta mère lui donnait souvent un coup de main, c'était un gosse maltraité chez lui, elle l'avait déjà recueilli chez vous pour quelques jours à plusieurs reprises. Vous aviez dû le rencontrer et elle l'avait fait monter avec vous dans la voiture. »

Il ouvrit la bouche, mais ne savait plus quoi ajouter. Que pouvait-il dire de plus, maintenant ? Désolé de t'avoir volé ton enfance, de t'avoir privé de ton père après que ta mère soit morte, de t'avoir abandonné blessé dans un pays étranger, pour te laisser grandir tant bien que mal dans un orphelinat ?

Marco le regardait toujours. Puis, à sa manière brusque et surprenante :

« Ce n'était pas votre faute. Comme vous dites, personne ne pouvait savoir. »

Gaston n'arriva pas à sourire.

« Ce que tu as vécu à cause de moi. Et Pierre... Bon Dieu, il ne se doute absolument de rien. »

Marco hésita, et dit :

« Je ne suis pas sûr qu'il faille le mettre au courant. »

Comme Gaston le fixait d'un air inquiet, il s'expliqua.

« Il a déjà fait son deuil, il y a longtemps. Il a perdu son petit garçon de sept ans. Je ne suis pas sûr que retrouver un fils adulte soit un réconfort. Qu'est ce que ça va lui apporter ? De la culpabilité, des regrets, un sentiment d'obligation envers moi ? Ça ne lui rendra pas le fait qu'il n'ait pas pu élever son enfant... »

Gaston, éberlué, se demanda un instant si le jeune homme plaisantait. Mais il avait l'air terriblement sérieux, et il réalisa que même si, comme à son habitude, il le cachait bien, il devait être aussi très effrayé par ce bouleversement dans sa vie, et qu'un mécanisme naturel de défense dans cette situation était de tenter de minimiser les changements.

Il secoua donc la tête.

« Marco, tu raisonnes comme ça parce que tu ne sais pas ce que sait qu'être père. On ne se remet jamais de la perte de son enfant, il n'est pas possible d'en faire complètement le deuil, comme tu dis. Ce n'est peut être pas rationnel, je ne peux pas t'expliquer pourquoi, mais je te garantie que tous les parents qui pleurent un enfant disparu feraient tout, donneraient tout pour avoir la chance de le revoir vivant, même des années après... »

Le jeune homme avait l'air sceptique. Gaston rajouta.

« Pierre te ressemblait beaucoup, avant. Pas seulement physiquement, mais surtout au niveau de sa manière d'être. C'était quelqu'un de très gai, très vif, il avait énormément d'humour. »

Marco haussa les sourcils.

« Oui, on a du mal à le croire, hein ? » fit Gaston. Là où je veux en venir, c'est que Pierre ne t'a pas seulement perdu toi, dans cet accident. Il s'est aussi perdu lui-même ; et Bon Dieu, il me manque... »

Le jeune homme résistait toujours.

« C'est à moi de décider, non ?

- Au risque de te choquer, non, je ne crois pas. Tu n'as pas le droit d'empêcher Pierre de savoir que son fils est vivant. »

Marco soupira.

« Je suppose que ce que je pense ne changera de toute façon rien. Je n'ai

jamais eu le choix depuis que vous vous en mêlez. Si je fais mine de partir, vous m'attacherez à une chaise? »

Gaston ne savait pas quoi répondre, quand il croisa le regard de Marco, qui réprimait un sourire.

« Je plaisante, Freir. » Il ajouta à mi-voix. « C'est tout ce qui me reste, en ce moment... »

Gaston ne chercha pas à comprendre cette dernière remarque. Il préféra se concentrer sur la suite.

« Tu as faim ? » demanda-t-il sans transition en se levant. Il était 13 heures.

« Oui. »

Gaston ouvrit son frigo, jeta un coup d'oeil à son contenu désespérément vide. Il ne l'avait pas rempli depuis son retour en France, se nourrissant sur le pouce, sans horaire. Le stress l'avait toujours poussé à grignoter. Il avait dû au moins prendre 3 kg cette dernière semaine.

« Si tu patientes une demi-heure, je vais faire un saut au supermarché du coin, de quoi nous faire un repas convenable. On mange, et après on l'appelle, d'accord ? »

Marco acquiesca, appréciant la subtilité avec laquelle Freir lui laissait une porte de sortie, pour peu qu'il le veuille vraiment.

Il n'avait cependant pas l'intention de partir, même si il redoutait terriblement la réaction de Pierre. Il profita du départ de Freir pour explorer l'appartement, sans toutefois oser pénétrer dans la chambre féminine qui se trouvait au bout du couloir. Il se contenta d'y jeter un coup d'oeil étonné, notant au passage avec intérêt les titres des ouvrages de droit qui trônaient sur les étagères.

Il retourna dans la cuisine, avec le sentiment de tourner en rond, ce qui ne lui arrivait jamais. Même dans sa cellule, il n'avait pas eu cette impression.

Il se servit machinalement un verre d'eau, et entendit un bruit de pas derrière lui.

« Déjà, » fit-il, sereinement soulagé. « Vous ne m'avez pas laissé beaucoup de temps pour m'enfuir.. »

Il se retourna, lâcha son verre qui se brisa sur le sol. Pierre le regardait, un pistolet à la main. L'air furieux.

.....

Pierre, effectivement, ne s'était jamais senti aussi en colère. Sa fureur était à la mesure de l'appréhension qu'il avait ressentie cette dernière heure, pour Marco en premier lieu, puis maintenant pour Gaston puisqu'il lui fallait bien admettre qu'il avait mal évalué leur rapport de forces.

Il pensait le jeune paversien à la merci d'un Freir ne respectant plus aucune limite, mais de le trouver tranquillement installé dans la cuisine de son ami lui prouvait que la situation s'était manifestement renversée.

Il était arrivé lui aussi de très bonne heure ce matin au CII. Il se doutait que Freir allait voir Marco dans la journée, et avait aussi compris qu'il ne serait pas convié à cet entretien. Cependant il avait fait la promesse à Carlos Sarrul et surtout à lui-même, de découvrir au plus tôt le motif de l'extradition du jeune médecin.

Il s'était connecté au serveur du CII, et lorsque la réservation de la salle 7 par son ami s'était affiché sur le planning commun, il avait su qu'il ne s'était pas trompé. A 10h45, il s'était connecté en video conférence sur la salle en question. Il s'était aperçu sans grande surprise que les cameras avaient été déconnectées et les micros coupés.

Il ne pouvait rien pour le son, l'interrupteur des micros ayant été directement mis en position off, on ne pouvait les redémarrer sans se rendre physiquement sur place. En revanche, la commande de coupure des cameras situées au plafond de la salle avait été donnée par le biais de la commande centrale, et Pierre qui avait des notions d'informatique et de programmation plus que solides les reconnecta facilement.

Juste à temps pour assister à l'entrée de Marco dans la salle. Il avait vu ses gardes le menotter à la table et le laisser seul.

Les six cameras permettaient de balayer l'ensemble de la pièce, l'une d'elle était réglée pour un gros plan sur la personne interrogée.

Il avait donc pu observer en détail les réactions de Marco. Au départ, il avait

visible que ce dernier avait peur. Peut être masquait-il moins ses émotions quand il était seul, peut-être était-il plus effrayé que lors de son enlèvement à l'hôpital, ou que lors de son arrestation dans le bureau ds Sarrul, toujours est-il que Pierre ne l'avait jamais vu comme ça, pâle, les mains tremblantes.

Malgré tout, il l'avait vu observer la pièce avec sa vivacité habituelle, puis bien vite poser son front contre la table et ne relever la tête que lorsque Freir avait franchit la porte. Son ami avait eu l'air lui aussi extrêmement tendu. Il tenait un dossier gris à la main.

Pierre l'avait vu prononcer une courte phrase, la réponse de Marco avait été encore plus brève et avait décontenancé visiblement Gaston. Lequel avait semblé faire un gros effort pour se ressaisir.

Il avait mis en route une video, et Pierre après quelques secondes avait reconnu les dernières minutes de l'interrogatoire de Marco en Paversie. Il s'était demandé quel était le but de Gaston en commençant son entretien ainsi. Montrer à son prisonnier qu'il disposait de moyens pour le faire parler ? Mais l'exemple n'était pas forcément bien choisi puisque Marco, même s'il ne le savait pas , avait résisté au sérum. Pierre voyait sur les multiples fenêtres videos correspondant à chacune des caméras à la fois le visage de Marco regardant la video, et les images de celle-ci.

Sur cette dernière, il se vit quitter la pièce pour joindre le président paversien. Il avait toujours cru que Gaston avait mis fin rapidement ensuite au supplice du jeune homme avec qui depuis l'injection la communication n'était plus possible. Eberlué, il s'était aperçu que Gaston, après son départ, s'était remis à l'interroger et que visiblement, Marco répondait. Cela ne dura pas longtemps, à peine quelques phrases échangées , deux gifles, avant qu'il ne perde conscience.

Un violent ressentiment avait envahi Pierre qui avait réalisé que Freir lui avait caché les révélations de Marco, qui avaient très probablement été à l'origine de son arrestation.

Le jeune homme dans la salle, était passé lui de l'ébahissement également à la honte. Il avait baissé les yeux sur ses menottes, et n'avait pas relevé la tête lorsque Gaston avait éteint l'ecran et recommencé à lui parler.

Pierre l'avait vu ensuite mettre son dossier dans les mains du jeune homme

qui n'avait pas bougé, mais dont les mains tremblaient de plus en plus.

Gaston avait tapé du point sur la table, et Marco avait ouvert le dossier. Le visage sans expression, il avait tourné les pages une à une, refermé le dossier et au grand étonnement et au grand désarroi de Pierre, s'était effondré complètement et mit à pleurer. Pierre aurait à cet instant donné très cher pour savoir ce que contenait ce dossier.

Puis tout s'était accéléré. Il avait vu Gaston se lever, une expression dure sur le visage, et esquisser le geste de prendre son arme sous sa veste, pendant que Marco toujours en larmes semblait le supplier.

Pierre avait bondi de son siège par reflexe, ne pouvant croire à la scène qui se déroulait sous ses yeux, en direct. Il n'était pas concevable que Gaston exécute son prisonnier, mais tout lui paraissait irréel à ce moment là.

Gaston avait suspendu son geste et brusquement coupé les caméras. Pierre avait poussé un juron et s'était précipité hors de son bureau. Il avait traversé le couloir en courant, tout en sortant son téléphone et en composant le numéro de Gaston. Son appel avait été sans surprise rejeté.

Il avait perdu deux précieuses minutes devant la cage d'ascenseur, s'était décidé finalement pour les escaliers. Lorsqu'il était arrivé en salle 7, celle ci était ouverte, et vide à l'exception des menottes laissées avec leur clé sur la table. Au moins, aucune trace de sang.

Pierre avait récupéré les menottes et était descendu rapidement dans le hall d'accueil. Il était allé directement voir Denise, fidèle à son poste, et lui avait demandé de localiser Marco Liebor au plus vite. La jeune femme avait cherché rapidement sur son ordinateur, et répondu presque aussitôt.

« Désolée mon Colonel, ce nom n'est pas dans la base.

- Bien sûr que si, » avait dit Pierre, « il s'agit du prisonnier paversien que j'ai transféré il y a deux jours, c'est vous qui nous avez enregistré à l'arrivée. »

Elle avait hésité :

« Oui, » avait-elle dit, « je me souviens. Mais je vous assure que je n'ai aucune trace de ce nom, ni de ce transfert.

- Il était en C 389 », dit Pierre.

Elle essaya encore, haussa les épaules :

« La C389 n'a pas été occupée ces deux dernières semaines, mon Colonel. »

Pierre avait ordonné : « Passez-moi la sécurité du parking, vite. »

Elle lui avait tendu le combiné ; le gardien lui avait confirmé que Freir était en train de sortir .

« Passez-le moi, c'est une urgence. »

Après quelques longues secondes d'attente, l'agent lui avait répondu :

« Je regrette mon Colonel, il est parti. Il a dit qu'il vous rappellerait.

- Il était seul ?

- Non, il y a avait un jeune homme avec lui. »

Pierre avait rendu le téléphone à Denise, s'était détourné sans un mot de plus. Terriblement inquiet , il avait rapidement décidé de se rendre en premier lieu chez son ami.

Il ne s'était pas autorisé à anticiper ce qu'il pouvait s'être passé entre Freir et Marco. Mais l'aurait-il fait, il n'aurait probablement pas envisager en premier lieu de trouver Marco dans la cuisine de son ami, lui déclarer d'un ton provoquant, comme s'il savait que Pierre allait arriver :

« Tu ne m'a pas laissé le temps de m'enfuir... »

Quand le garçon se retourna, cependant, Pierre comprit que cette phrase ne lui était pas destinée, car il était évident que Marco ne s'attendait pas à le voir. Le jeune homme recula jusqu'à heurter l'évier de la cuisine. Pierre pointa son arme sur lui.

« Où est Freir ? demanda-t-il.

Marco balbutia : « il.. il est sorti faire des courses. Il ne t'a pas appelé ?

- Ne te fous pas de moi, Marco, réponds !

- Je te jure, il va revenir bientôt. »

Pierre ne le croyait pas une seconde.

« Mais bien sûr.. Ecarte tes mains. Attrape ! »

Il lui lança la paire de menottes ramassée en salle 7. Marco les laissa tomber.
« Ramasse-les et attache-toi au radiateur. »

Marco ne bougea pas : « Non Pierre, ce n'est pas.. .Qu'est-ce que tu crois ?
C'est Freir qui m'a amené ici.. »

Ca je n'en doute pas, songea Pierre sans répondre, mais de son plein gré ? Ca m'étonnerai.

Il répéta.

« Fais ce que je te dis. »

Le regard du jeune homme durcit, et il dit en espagnol.

« J'en peux plus. Ne me force pas à faire ça, Pierre, tu vas le regretter. »

Pierre sourit froidement. « Tu n'es pas en position de me menacer. Dépêche toi, moi aussi je vise bien. »

Marco céda brusquement. Il se pencha, ramassa les menottes, se les passa rapidement à son poignet droit et au radiateur. Il se retourna et regarda Pierre, une lueur de défi dans le regard.

Pierre ne se laissa pas impressionner.

« Tu enlèves ton jean, tu le lances devant toi. »

Marco obéit. Pierre fouilla rapidement le pantalon, haussa un sourcil en constatant que le jeune homme n'était pas armé, et lui rendit le vêtement, que Marco renfila toujours sans un mot. Pierre s'assura que rien de dangereux ne se trouvait à la portée de son prisonnier, et partit fouiller l'appartement à la recherche de son ami.

Il revint rapidement, son pisotolet toujours à la main, s'accroupit devant Marco qui s'était assis sur le sol de la cuisine.

« Ecoute moi bien, Marco. Je vais être, moi, parfaitement honnête avec toi. Autant que quelqu'un le soit dans cette histoire.

Je ne comprends pas ce qui s'est passé entre Gaston et toi. Je t'ai dit vrai lorsque je t'ai affirmé que je ne sais pas pourquoi tu as été arrêté et extradé.

Ce matin, j'étais connecté à la salle dans laquelle Gaston t'a rencontré. »

Il vit Marco, qui jusqu'ici semblait de marbre, s'animer à cette précision. Il continua cependant, refusant de succomber à la tentation de tenter le bluff qui aurait pu être payant, faire mine d'en savoir plus qu'en réalité.

« Je n'avais pas accès au son, juste aux images caméras. »

Une brève expression de soulagement traversa le visage du jeune homme.

« Mais j'ai vu que tu étais terrifié, et j'ai vu aussi qu'il t'avait fait craquer en quelques minutes. »

Il fixait Marco dans les yeux mais pour une fois, celui-ci ne soutenait pas son regard.

« Quelles informations y avait-t-il dans ce dossier ? »

Marco s'agita un peu, il semblait extrêmement mal à l'aise. Ses yeux se posèrent furtivement vers la porte de la cuisine donnant sur le salon. Pierre se leva, retourna y jeter un coup d'œil. Quand il y était entré quelques minutes plus tôt, il cherchait Freir. Cette fois-ci, la pochette grise lui sauta aux yeux, simplement posée sur la petite table en verre.

Il la prit, retourna dans la cuisine, à sa position précédente, le plus près possible du jeune homme. Marco dit fébrilement :

« Non, Pierre, tu ne devrais pas... »

Il le coupa : « Bon Dieu Marco, est-ce que tu vas enfin me dire ce que tu as sur la conscience ? »

Le jeune homme répondit avec violence.

« Absolument rien, de ce côté-là c'est bon pour moi. Et toi Pierre ? Tout va bien ? Et la famille ? »

Pierre resta un instant interloqué par cette question mesquine, qui ne ressemblait pas à l'image qu'il s'était faite du paversien.

Puis, sans se retenir, il gifla le jeune homme. La tête de Marco heurta le bord du radiateur, sa lèvre inférieure se fendit et un filet de sang coula. Marco gémit, mais reprit vite ses esprits et s'essuya la bouche de sa main libre.

Pierre se releva, alla s'asseoir sur une chaise à la table en face de lui et attrapa le dossier. Il regarda le jeune homme et lui dit.

« Allons-y. Voyons à quel point je me suis trompé sur ton compte. »

Marco ne répondit rien.

Pierre ouvrit la pochette. La première page était visiblement une étude ADN, et il ne s'attendait absolument pas à voir le nom de son épouse figurer sur celle-ci. Une étude de filiation. L'autre personne était dénommée : « Enfant enterré à Urabi » Il n'y avait pas de lien de parenté.

Pierre ne comprenait pas. Pourquoi avoir testé sa femme avec cet enfant ? Pouvait-elle avoir eu un autre enfant avant leur Thomas ? Cela était complètement absurde, ils s'étaient rencontrés très jeunes, vers 17 ans. Et quel rapport avec Marco ? Il regarda le jeune homme, qui lui fixait ses pieds.

Un bruit de clé dans la porte d'entrée le fit sursauter. La voix de Freir s'éleva : « Marco, je suis rentré. » Il l'entendit se débarrasser de sa veste, ajouter :

« Ca m'a pris un peu plus de temps que je ne le pensais, le magasin était bondé. On mange rapidement et on appelle Pierre, d'accord ? »

Marco répondit à mi-voix : « Ne te donne pas cette peine... »

Gaston entra dans la cuisine, resta bouche bée devant le jeune homme assis menotté au radiateur, la lèvre en sang.

Il se retourna, blémit en voyant Pierre assis, son arme devant lui ainsi que le dossier d'étude génétique.

« Pierre, qu'est-ce que ? »

Son ami secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Il dit d'une voix cependant ferme.

« Gaston, je suis ravi de vous voir tous deux en bonne santé, et visiblement bons amis.

Assieds-toi donc en face de moi, mains sur la table. Merci. »

Il les regarda un moment tous les deux, aucun ne semblait avoir envie d'ouvrir la bouche. Il dit avec colère.

« J'ai une suggestion, Messieurs, que je vous conseille de prendre en compte. Et si vous vous arrêtiez de vous foutre de ma gueule et que vous m'expliquiez clairement ce qui se passe ? »

Silence. Il se tourna vers Gaston.

« Tu le fais arrêter, tu le séquestres, tu l'interroges sans témoin et le fait craquer en quelques minutes, alors qu'une quinzaine d'heures ne nous avaient pas suffi. Et je vous retrouve tous deux en train de discuter de votre menu chez toi ?

Et c'est quoi cette connerie ? Pourquoi ressorts-tu un dossier sur Isabelle ? Qui est cet enfant que tu as testé ? »

Gaston répondit lentement.

« Je vais tout t'expliquer Pierre, tu comprendras pourquoi je ne pouvais pas le faire avant. Mais détache-le. »

Pierre ricana.

« Personne ne bouge. Je t'écoute.

-L'enfant testé est celui qui est enterré avec Isabelle.

- Que veux-tu dire ? Pourquoi as-tu ? Tu sous-entends que Thomas n'était pas son fils ? Alors que je l'ai vu naître ?

- Non, Pierre. Thomas n'est pas enterré avec Isabelle, voilà ce que ça veut dire. »

Pierre était livide. Gaston enchaina.

« On n'a jamais parlé de ça, bien sûr, mais le jour de l'attentat... Tu étais hospitalisé en état de choc. C'est moi qui suis allé reconnaître les corps. Il y avait Isabelle, et le corps d'un enfant avec elle, son visage était...méconnaissable. »

Pierre gémit. « Pourquoi me dis-tu ça ? »

Gaston reprit plus vivement.

« Concentre-toi sur ce que je dis, Pierre. Ce que je dis, c'est que je me suis trompé. L'enfant retrouvé mort sur le lieu de l'explosion n'était pas Thomas. Je l'ai identifié récemment, il s'agissait très probablement du petit Pablo Montessar. »

Pierre respirait très vite.

« Où est enterré mon fils, alors ?

- Il n'est pas enterré, Pierre. Il est.. En fait, grâce à Marco, j'ai acquis la preuve qu'il était en vie. »

Pierre avait lâché son arme et il enfouit la tête dans ses mains. Lorsqu'il la releva, plusieurs minutes après, ses yeux reflétaient une lueur de folie. Il regarda Gaston.

« C'est vrai Gaston, c'est vraiment vrai ? S' il y a le moindre doute, dis-le moi. Je ne supporterai pas...

- C'est absolument certain, Pierre.

- Où est-il. ? »

Gaston regarda Marco qui fixait toujours le sol. Pierre suivit son regard. Au bout de quelques minutes, il dit d'une voix dure

« J'ai compris. Qu'est-ce que tu veux, Marco ? »

Ce dernier releva la tête, l'air choqué.

« De toi, rien, ne t'inquiète pas, » répondit-il avec violence. « A part la clé des menottes. ».

Gaston était désespéré. Il ne comprenait la réaction de Pierre.

Ce dernier reprit.

« Tu sais où est mon fils, n'est- ce pas ? C'est pour ça que tu m'as approché ? Tu voulais me faire chanter, ou quelque chose comme ça ? »

Il se tourna vers son ami.

« Et toi, c'est pour ça que tu l'as arrêté ? »

Gaston était sans voix.

Pierre se rapprocha de Marco.

« Je te donnerai tout ce que tu voudras. Dis-moi où il est. »

Marco lanca un coup d'oeil désespéré à Gaston. Il ouvrit la bouche, la referma.

Pierre reprit.

« Tu veux négocier ? Dis-moi au moins s'il va bien. »

Marco avala sa salive, mamrmonna :

« En ce moment, c'est pas terrible. »

Pierre prit une grande inspiration. , il faisait des efforts visibles pour se maîtriser.

« Une dernière fois : où est mon fils ? »

Gaston dit très vite :

« Bon sang, Pierre , ouvre les yeux ! Que tu n'aies pas conscience de votre ressemblance, je comprends, mais observe-le, merde ! Il a le regard de sa mère ! »

Pierre se figea. Gaston tendit la main, attrapa le dossier, tourna trois pages.

« Marco était volontaire sur la mission à l'ambassade pour te rencontrer, il t'avait plus ou moins reconnu sur photo.

Mais ensuite, il n'a pas osé aller plus loin. Je l'ai fait venir pour le tester et lui forcer la main. »

Pierre se tourna vers lui.

« Tu l'as fait venir ? Bon dieu, tu m'as forcé à l'arrêter. Je l'ai mis à genoux, je lui ai presque cassé l'épaule ! »

Marco intervint :

« Par contre, tu m'as menotté au radiateur de ton propre chef... »

Pierre fit entendre un drôle de hoquet. Il ne répondit pas au jeune homme attaché, semblait incapable de le regarder.

Il se rassit pesamment. Gaston poussa doucement la pochette vers lui.

« Regarde, Pierre. »

Pierre balaya d'un air absent la dernière feuille du dossier, remonta ensuite en sens inverse toutes les pages.

Puis il resta immobile, et ne sembla pas réagir quand Gaston reprit la parole, doucement, sans savoir s'il était réellement entendu.

« Je l'ai repéré à la première soirée, parce qu'il te ressemble beaucoup. J'ai commencé à avoir des doutes lors de son interrogatoire. Quand tu as quitté la salle, je me suis aperçu qu'il fallait lui parler français. Il m'a dit être venu chercher son père, et avoir trouvé la photo de sa mère.

Puis Carlos Sarrul m'a dit qu'il ne comprenait pas le volontariat de Marco sur cette mission. C'est là que j'ai fait le lien. J'ai fait tester l'enfant décédé dans l'accident, quand j'ai eu la preuve qu'il ne pouvait pas s'agir de Thomas, je... Je ne me voyais pas te parler avant d'être sûr, de même pour Marco.

Je me suis dit qu'après avoir été responsable de son enfance passé dans un orphelinat étranger, le faire extradier n'était pas si grave... »

Il eut la preuve que Pierre l'entendait en le voyant serrer ses poings à cette remarque.

La voix de Marco s'éleva de nouveau :

« Je n'ai jamais subi à l'orphelinat ce que vous deux m'avez fait subir cette semaine...

J'aimerais vraiment qu'on me libère, maintenant. »

Pierre ne pouvait toujours pas le regarder. Il sortit la clé de sa poche, la posa sur la table.

Ce fut Gaston qui la pris et libéra le jeune homme. Il l'aida à se relever. Marco sortit de la pièce et alla dans le salon sans un mot. Ils l'entendirent ouvrir la porte-fenêtre et passer sur le balcon.

Gaston était inquiet.

« Pierre, tu devrais aller le voir. Il est terrifié. Il ne voulait pas que je te dise que tu es son père, il pense que ça ne t'apporte rien... Je sais que tu es sous le choc, mais ton fils a besoin que tu l'aides. »

Pierre retint un sanglot étouffé. Il se leva cependant, rejoignit lui aussi le balcon.

Marco était appuyé contre la balustrade, et contemplait le ciel parisien qui s'assombrissait au-dessus des toits. Il ne se retourna pas pour voir qui arrivait.

Pierre dit doucement.

« Tu m'as reconnu, c'est vrai ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? »

Il attendit. Le jeune homme répondit sans se retourner.

« Je ne t'ai pas vraiment reconnu, je n'ai aucun souvenir d'avant l'accident.

- Mais Freir a dit..

- J'ai trouvé que ta photo ressemblait à l'homme qui venait me chercher, dans un rêve que j'avais fait à plusieurs reprises. Après avoir vu le dossier de mission, ce rêve n'arrêtait pas de revenir. Je ne pensais pas que tu étais.. Enfin, j'espérais juste que te voir en vrai allait calmer ça.

- Et ça a été le cas ? »

Marco ricana.

« Je n'ai pas vraiment dormi depuis que je t'ai rencontré.

- Depuis que tu m'as retrouvé », corrigea doucement Pierre.

Marco se retourna lentement, le visage indéchiffrable.

Pierre avança en face de lui, et le regarda un très long moment. Au bout de plusieurs minutes, ses yeux s'emplirent de larmes et il murmura :

« Thomas.. Ta mère serait tellement fière de toi.. »

Le jeune homme tressaillit. Puis, lentement :

« C'est Marco, maintenant...

- Oui », dit Pierre, mais à présent que je sais, je vois Thomas en toi. C'est devenu tellement évident. Bien sûr, si tu préfères, je t'appellerai Marco.

- Et maintenant, on fait quoi ? »

Pierre sentit l'angoisse qui se cachait derrière cette question.

« On a le temps, » dit-il. « Pour réapprendre à se connaître.

- C'est ridicule, non ? » dit Marco avec violence.

« Il y a deux jours, on s'est dit adieu, sans plus d'états d'âme que ça, et là, uniquement parce que l'on sait désormais qu'on est lié génétiquement, on va se sentir obligé de se fréquenter ?

- Je ne peux pas te dire ce que tu vas ressentir, toi, « répondit patiemment Pierre. « Mais ce qui est sûr c'est qu'effectivement moi, je ne te lâcherai pas. Et donc oui, tu vas être obligé de me fréquenter, comme tu dis.

Je ne prétends pas que c'est un sentiment rationnel. »

Il se tut un moment, le temps de trouver ses mots, et ajouta :

« Je comprends ce que tu veux dire, et je ne pense pas qu'une descendance génétique soit plus importante que le fait d'avoir été élevé et aimé, par exemple dans le cas de parents adoptifs.

Mais même si toi tu n'en a aucun souvenir, pour moi tu n'es pas un inconnu. Tu es l'enfant que j'ai aimé et élevé pendant sept ans, et même si cela fait vingt ans que je te croyais mort, je n'ai jamais cessé de t'aimer. »

Son fils se taisait, il continua :

« Avant même d'appréhender qui tu étais, tu m'a secoué. J'ai éprouvé pour Marco Liebor, des sentiments de respect, d'admiration et d'affection que je n'avais pas éprouvé, pour personne, depuis des années.

Je t'ai dit adieu, comme tu dis, parce qu' à ce moment-là je ne voyais pas sous quelle prétexte je pourrai entretenir notre relation. Mais cela ne m'avait pas fait plaisir ...j'étais presque content de devoir t'arrêter. »

Marco grogna.

Pierre reprit.

« Tu ne voulais vraiment pas savoir ? Tu regrettes que Gaston t 'es.. forcé la main ? »

Le jeune homme ne répondait pas. Pierre dit soudain, d'une voix très basse.
« Tu me détestes ? »

Son fils recula d'un pas, baissa la tête, la releva, le regarda en face pour la première fois depuis longtemps.

« Bien sûr que non. »

Pierre ne savait pas à laquelle de ses interrogations répondait cette négation. Il attendit.

Marco porta soudain la main à son front.

« Je.. Je suis vraiment fatigué. On pourrait reprendre cette conversation plus tard ?

- Bien sûr, » dit Pierre doucement. « Tu veux bien venir chez moi ? »

Marco haussa les épaules, Pierre pris cette réponse pour un oui.

Il rouvrit la porte-fenêtre, s'effaca pour laisser passer son fils devant lui. Ils revinrent à la cuisine, Pierre annonça à Gaston qui était assis, contemplant sans la voir la tasse de thé fumante devant lui :

« On va chez moi. »

Gaston le regarda d'un air interrogatif, mais se contenta d'approuver. Il ne se leva pas pour les raccompagner. Il se sentait probablement très mal, mais Pierre avait d'autre préoccupation que les états d'âme de son ami. Il savait bien qu'ils ne devait pas lui en vouloir, et au contraire il se sentirait probablement extrêmement reconnaissant envers Gaston d'avoir retrouvé son garçon, mais pour l'instant, il voulait simplement ramener Thomas chez lui et accomplir ainsi son plus grand rêve depuis vingt ans.

Marco ne dit pratiquement plus rien ce soir là. Il monta d'un air absent dans la voiture de Pierre, contempla la route devant lui pendant l'ensemble du trajet, emboîta silencieusement le pas de Pierre jusqu'à l'ascenseur qui les conduisit à son appartement, au dernier étage.

Pierre lui montra la chambre d'ami, lui proposa à manger, offre que Marco déclina. Cette fois-ci, Pierre n'insista pas.

.....

La résistance de Marco tomba comme peuvent tomber des digues emportées par les flots, brutalement, vers quatre heures du matin.

Encore une fois à cause du rêve. Mais celui-ci se déroula différemment, sinon, il aurait pu se contrôler.

Marco était Pierre. C'est lui qui venait de l'extérieur et se dirrigeait vers le garçon, le coeur battant d'une appréhension et d'une impatience qui ne faisaient que croître à mesure qu'il se rapprochait du bâtiment où résonnaient les voix des enfants.

Il entra dans le bâtiment et se retrouvait face à face avec un petit garçon seul au milieu d'une grande pièce. L'enfant le regardait en coin, sans sourire, et son cœur de père saignait.

Il savait qu'il l'effraierait en se précipitant vers lui comme il en mourrait d'envie, et s'avavançait donc à pas comptés. Arrivé près de l'enfant, plein d'espoir, il lui tendait la main.

Ce dernier la rejeta avec indifférence et se détourna de manière irrévocable.

Il se sentait empli d'un désespoir terrible, et brusquement la perspective bascula.

Marco redevint ce petit garçon qui venait de rejeter ce qu'il avait attendu plus que tout au monde. Il vit son père s'éloigner, non pas en terme de distance mais de réalité. Sa silhouette, dans le rêve, devenait de plus en plus diaphane, fantômatique, et il se mit à hurler :

« Papa, non, je ne voulais pas ! Ne t'en vas pas ! »

Mais ce n'était plus qu'une ombre, sans aucune consistance quand il essaya de la retenir en refermant sa main dessus. Il se mit à pleurer en continuant d'appeler son père, et soudain celui-ci lui répondit.

« Je suis là . »

Pierre était effectivement présent. Il ne pouvait pas dormir, et, pris d'un doute sur le fait qu'il aurait pu inventé le retour de son enfant dans un délire dont il viendrait de s'éveiller, était allé discrètement jeter un coup d'oeil dans la chambre d'amis.

Son fils dormait. Il n'avait pas pu refermer la porte.

Silencieusement, il avait rapproché le fauteuil du lit et s'était installé au chevet de son garçon, veillant sur son sommeil avec ravissement, scrutant son visage dans les moindres détails, émerveillé de reconnaître maintenant les traits de son petit garçon dans ce jeune homme admirable. Il savourait l'instant présent comme jamais depuis vingt ans, sans regrets stériles sur le passé ni soucis inutiles sur l'avenir.

Les heures passaient, et Pierre ne sortait pas de cette espèce de transe contemplative. Soudain, la respiration de Marco, toujours endormi, s'accéléra

franchement, et il se mit à hurler en l'appelant.

« Papa ».. Plus de vingt ans que Pierre avait perdu tout espoir d'entendre de nouveau ce mot le désigner. Il resta sidéré un moment, mais son petit garçon pleurait, et finalement la réponse lui monta naturellement, sans anticipation aucune, aux lèvres.

« Je suis là », dit-il.

Marco se tourna vers lui et l'étreignit avec force. Pierre referma ses bras sur lui. Marco pleurait toujours, à gros sanglots déchirants, la tête contre la poitrine de Pierre qui continuait à marmonner comme une litanie,

« Je suis là. »

Petit à petit, Marco se calma. Sa respiration se fit peu à peu plus régulière, son tonus musculaire se relâcha et vingt minutes après son premier cri, il dormait de nouveau profondément. Pierre le rallongea doucement.

Il sortit de la pièce et regagna sa chambre, où il pu enfin trouver le sommeil.

.....

Il se réveilla quelques heures plus tard à la fois heureux et plein d'appréhension sur la manière de renouer avec son fils. Mais même si le jeune homme se montrait de nouveau aussi froid que la veille au soir, Pierre savait maintenant quels sentiments se cachaient derrière cette façade qui s'était effacée, peut-être à l'insu même du principal intéressé, cette nuit.

Il achevait de remplir la cafetière quand Marco entra dans la cuisine, l'air prudemment neutre.

« Bonjour », dit-il.

« Bonjour », se contenta de répondre Pierre, dans l'expectative.

« Café ?

- S'il te plait. » répondit Marco.

Pierre lui servit une tasse et s'assit en face de lui, son propre bol à la main. Il poussa vers le jeune homme la corbeille de pain. Marco se servit sans un mot.

Le silence se faisait pesant, quand Marco eut un petit rire.

Pierre le contempla avec surprise. Marco lui adressa alors un sourire penaud.
« Désolé. Je me disais juste qu'il allait être difficile pour moi de jouer encore les indifférents après cette nuit, hein ? »

Il répondit : « Je ne pensais pas que tu t'en souviendrais. »

Marco eut un petit haussement d'épaule. Il ajouta :

« Tu n'es pas obligé de me croire, mais je ne me souviens pas avoir jamais pleuré jusqu'à hier. Je crois que je me suis rattrapé. »

Pierre se permit un petit sourire.

« Je ne sais pas...Tu avais la larme assez facile, petit.

- Je t'autorise à garder pour toi ce genre de détail. »

Ils finirent leur petit déjeuner en silence. Marco reposa sa tasse, écarta légèrement sa chaise de la table, croisa ses pieds et regarda son père dans les yeux.

« Alors ? »

Pierre ne sut d'abord pas quoi répondre.

Il y avait tellement de choses à rattraper, des possibilités à envisager, des formalités administratives.

Il pensa aussi à sa mère, et surtout aux parents d'Isabelle. Il fallait qu'il amène Marco chez les parents d'Isabelle.

Il ne les voyaient plus depuis la mort de celle-ci, trop de souffrance des deux côtés, mais ils avaient gardé contact notamment grâce à un échange de cartes de vœux annuel. Il y avait aussi la famille plus élargie, ses propres neveux et nièces-les cousins de Marco.

Il leur faudrait aussi officialiser la résurrection de Thomas Bodin, faire la demande de double-nationalité.

Tout cela lui traversa l'esprit en quelques secondes, mais soudain, l'évidence s'imposa. Il sourit à son fils.

« Alors, je t'emmène voir la Tour Eiffel. »

La joie illumina le visage de Thomas de la même manière que lorsqu'il était

enfant, et Pierre su que tout se passerait bien.

.....

Quinze ans plus tard, Gaston et Pierre célébraient leur retraite débutante et méritée en se promenant le long des quais de Seine avec leur petite fille, Lucie.

C'était un bel après-midi d'automne, la Seine avait des reflets gris bleutés troublés par la danse lente et tourbillonnante de larges feuilles jaunes, vertes et pourpres qui avaient récemment quitté leur arbre nourricier pour venir rejoindre le large serpent mouvant qui circulait à leur pieds depuis leur naissance au dernier printemps.

Lucie ne sautillait plus entre eux comme quelques années en arrière .

A quatorze ans, on a conscience du regard des autres et on s'applique à marcher avec élégance, mais elle était toujours aussi espiègle qu'à six ans. Elle poussa du coude Pierre en lui désignant un couple d'amoureux qui s'embrassait de manière plus qu'impudique sur un banc devant eux.

« Ils devraient prendre une chambre, tu ne crois pas ? »

Pierre leva les yeux au ciel, un peu choqué du langage de sa petite fille. Mais avant qu'il ait pu exprimer sa réprobation, Lucie enchaîna.

« Alors, vous me racontez comment Papa et Maman se sont vraiment rencontrés ? Je suis assez grande, maintenant, non ? »

Effectivement, ils lui avaient déjà demandé d'attendre lorsqu'elle leur avait posé cette question vers l'âge de dix ans. Ils ne voulaient pas lui mentir mais étaient encore en service à ce moment là, et se voyaient mal lui révéler la nature de leurs activités professionnelles. Malheureusement, la petite avait, comme ses parents d'ailleurs, une excellente mémoire.

Gaston et Pierre échangèrent un regard, et ce fut Gaston qui commença.

« Très bien. Tu sais que ton père avait été séparé de sa famille à la suite d'un accident enfant, et qu'il n'a retrouvé Pierre qui le croyait mort qu'une fois devenu adulte ? »

Elle hocha la tête, gravement. L'ombre de la grand-mère qu'elle n'avait pas connue passa furtivement au-dessus d'eux, comme une caresse.

« Figure-toi que ton père était un espion. »

Elle éclata de rire.

Pierre prit la suite.

« C'est la vérité. Il faisait ses études de médecine, mais pour arrondir ses fins de mois il a fait en parallèle pendant quelques années des missions de renseignements pour le gouvernement de Pavversie. »

C'est à cette occasion qu'on s'est revu pour la première fois après l'accident qui nous avait séparé. Je ne savais pas qui il était, à l'époque.

Gaston et moi étions en mission diplomatique, et ton père s'est fait passer pour un serveur lors d'une réception à l'ambassade pour pénétrer dans nos bureaux et photographier nos documents. »

Lucie le regardait, incrédule .

« C'est vrai de vrai ? Vous ne vous moquez pas de moi ?

- Absolument pas. » répondit Pierre. « Tu lui poseras la question.

- Et quel rapport avec maman ? C'était une espionne aussi ?

- Faut pas exagérer », répondit Pierre, « On n'est pas dans un film. Figure-toi que ton père avait besoin d'un prétexte vis à vis des autres serveurs pour quitter la salle de réception. Il a alors fait mine de s'intéresser de près à une jeune fille ...

-S'intéresser de près ? » coupa Lucie. « Il la draguait, tu veux dire ? »

Gaston pouffa .

« Tu m'a bien compris, non ? » répliqua Pierre. « Bref. Il s'est donc intéressé de près à la plus belle jeune fille de la soirée.

- Qui, bien sûr, ne pouvait être que ma fille », ajouta modestement Gaston.

« Quand elle a quitté la salle pour aller au petit coin, il est parti avec elle. Il a bloqué sa porte et est allé tranquillement fouiller mon bureau ! Les autres serveurs ont pensé qu'il était avec elle. »

Lucie était ravie.

« Ouah ! Maman devait être folle de rage !

- Sur le coup, elle a simplement pensé que la porte s'était bloquée toute seule.

Mais quand la soirée s'est terminée et qu'on s'est rendu compte que quelqu'un s'était introduit dans nos locaux, elle a eu un doute. Mais, elle ne nous a rien dit. Elle a repris l'avion pour rentrer en France le lendemain matin, c'était la fin de ses vacances.

Et c'est quand ton père, une fois que nous nous étions vraiment retrouvés, est venu à Paris, qu'il s'est retrouvé nez à nez avec elle chez Papy Gaston avec qui elle habitait !! »

Lucie était tellement excitée qu'elle avait oublié toute la dignité de ses quatorze ans et sautillaient sur place.

« Elle l'a tout de suite reconnu ?

-Oh, oui, « dit Pierre en se remémorant la scène.

La rencontre s'était produite quelques jours après ses véritables retrouvailles avec son fils. Des jours merveilleux, passés à se découvrir et à s'apercevoir qu'ils allaient très bien s'entendre, à s'organiser pour leur nouvelle vie, à prévenir leurs proches.

Marco allait bientôt repartir en Paversie, Pierre projetait déjà d'acheter sa résidence secondaire à Obessa, et ils avaient décidé qu'il était temps de remercier Gaston.

C'est Sarah qui leur avait ouvert la porte. Elle savait qu'elle allait voir le fils prodige ressucité, mais ne s'attendait absolument pas à se retrouver nez à nez le beau serveur avec qui elle s'était laissée aller à flirter .

Elle avait immédiatement compris qu'il s'était effectivement servi d'elle, et avait dissipé toute ambiguïté en lui collant une gifle.

Marco, lui, était tellement sous le choc de cette rencontre inattendue qu'il n'avait pas fait un geste pour l'esquiver.

Pierre sur le coup avait été furieux. Il ne supportait plus de voir son fils se faire frapper, d'autant plus que le coup, pas si fort, avait cependant rouvert la lèvre qu'il avait le premier fragilisée .

« Qu'est-ce qu'il te prend ? », avait-il grondé.

Marco l'avait retenu.

« Ne t'inquiète pas », avait-il dit. « Je reconnais que celle-là était méritée. »

Sarah avait reculé, rouge de honte après ce geste qu'elle n'avait pas prémédité.

Marco s'était tourné vers elle en souriant.

« Tu es la fille de Gaston ? »

Elle n'avait pas répondu.

Il avait ajouté.

« Je te présente mes excuses pour la soirée à l'ambassade. »

Il avait eu un petit sourire.

« Ca ne serait pas tombée sur toi si tu n'avais pas été aussi jolie... »

Lucie était aux anges.

« Vous m'emmenerez à la prochaine soirée de l'ambassade ?

- Quand tu auras eu une petite conversation avec ton père pour qu'il t'explique comment te méfier des beaux jeunes hommes mal intentionnés », répondit le plus sérieusement du monde Pierre.

Elle resta silencieuse quelques instants, puis ajouta rêveusement :

« C'est une belle histoire, hein ? »

Gaston regarda Pierre. Ce dernier sourit, pressa très fort la main de Lucie.

« Oui, » dit il. « Au bout du conte, c'est une belle histoire. »

FIN